

POESIES

DE

CHARLES D'ORLÉANS.

Ouvrages nouveaux qui se trouvent chez le même Libraire.

DICTIONNAIRE ETYMOLOGIQUE DES MOTS FRANÇOIS dérivés du grec; par J. B. Morin, censeur de études au Lycée de Clermont-Ferrand, avec les notes de M. d'Ansse de Villoison, seconde édition. Paris, de l'imprimerie impériale, 1809, 2 vol in-8°, 15 fr. brochés.

FABLIAUX ET CONTES DES POÈTES FRANÇOIS, des XI, XII, XIII, XIV et XVe siècles, tirés des meilleurs auteurs, par Barbazan; nouvelle édition augmentée et revue sur les manuscrits de la bibliothèque impériale, par M. Méon, employé aux manuscrits de la même bibliothèque. Paris, de l'imprimerie de Crapelet, 1808, 4 vol. in-8°, fig. 36 fr. brochés.

— Les mêmes, sur papier fin, 40 fr. brochés.

— Les mêmes, sur grand et très-beau papier de Hollande, avec les eaux fortes, les figures avant et avec la lettre. Prix, brochés, 108 fr.

— Les mêmes, sur grand papier vélin, avec les eaux fortes, les figures avant et avec la lettre. Prix, brochés, 108 fr.

— Les mêmes, avec les figures avant la lettre seulement. Prix, brochés, 78 fr.

GLOSSAIRE DE LA LANGUE ROMANE, rédigé d'après les manuscrits de la bibliothèque impériale, etc., contenant l'étymologie et la signification des mots usités dans les XI, XII, XIII, XIV et XVe siècles, etc., etc.; par J. B. B. Roquefort. Paris, de l'imprimerie de Crapelet, 1808, 2 vol. in-8°, de 800 pages chacun. Prix, brochés, 24 fr.

— Le même, sur papier carré fin d'Angoulême. Prix, broché, 30 fr.

— Le même, sur papier vélin, avec les eaux fortes, et dont il ne reste que quelques exemplaires. Prix, broché, 48 fr.

Ce GLOSSAIRE est, pour ainsi dire, comme la clef inséparable pour bien entendre les Fabliaux de Barbazan annoncés dans l'article précédent. Tous les Journaux ont fait le plus grand éloge de ces deux ouvrages,

POÉSIES

DE

CHARLES D'ORLÉANS,

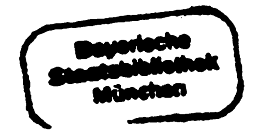
PÈRE DE LOUIS XII ET ONCLE DE FRANÇOIS I.er, ROIS DE FRANCE.

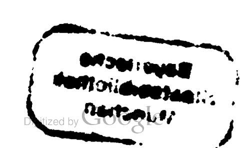


À PARIS,

Chez B. WARÉE ONCLE, LIBRAIRE, quai des Augustins, n° 13.

1809.





A

CÉSAR-RÉNÉ-MARIE FRANÇOIS-RODOLPHE DE BRIANÇON-VACHON-BELMONT.

L'ENCOURAGEMENT *des talents, le plus bel apanage de la grandeur, est un héritage que vous avez reçu de vos ancêtres. Par leur empressement à favoriser les progrès des sciences, plusieurs d'entr'eux ont mérité des témoignages flatteurs de la reconnaissance publique : votre pere sur-tout en*

fut digne, par ses soins à concourir à la prospérité de tous les établissements consacrés à l'instruction (1). L'agrandissement de la bibliotheque de Grenoble est en grande partie son ouvrage ; et ce dépôt précieux, en conservant le souvenir de ceux qui l'ont favorisé, leur assure des droits éternels à la reconnaissance des amis de l'étude.

Par son affabilité et les agréments de son esprit, Monsieur votre pere se concilia l'affection et l'estime de ceux qui le connurent : ses qualités éminentes et la loyauté de sa conduite, lui mériterent les distinctions les plus flatteuses du Gouvernement : mais la plus douce de ses jouissances fut toujours l'encouragement des talents.

(1) On peut voir dans les Mémoires de l'Académie delphinale les détails sur le refus fait par la Ville de Grenoble, long-temps auparavant la révolution, de la donation que M. de Belmont proposa de faire de sa riche et savante bibliotheque. Quelque temps après l'établissement de la bibliotheque publique actuelle, lorsqu'il fallut acheter une partie de maison indispensable à l'agrandissement de ce précieux dépôt, il y concourut le premier par une somme considérable, et son utile exemple fut imité par les personnes les plus riches.

C'est en le prenant pour modèle, que vous vous plaisez à seconder les établissements utiles; à accueillir les travaux, que vous estimez devoir obtenir quelques succès; et c'est à la gloire des familles, qui, comme la vôtre, savent s'occuper des progrès des sciences et des arts, que les hommes éclairés prennent le plus vif intérêt. Puissent les satisfactions que de pareils soins vous procurent, n'être pas étrangères à votre postérité! elle y sera familiarisée, non seulement par votre exemple, mais par celui de Madame votre épouse, qui tient également de ses illustres parents ce noble et généreux amour pour les sciences et les arts, dont les résultats ordinaires sont d'assurer les succès du mérite (1).

En rappellant les titres de votre famille

---

(1) Madame de Belmont (Clémentine-Louise-Henriette de Choiseul-Beaupré-Gouffier) est fille de l'illustre Choiseul-Beaupré-Gouffier, auteur du savant et magnifique Voyage pittoresque en Grece, ancien ambassadeur de la Cour de France à la Porte, président de l'Académie des sciences de St. Petersbourg, et membre de l'Institut national de France.

et les vôtres, à la reconnaissance publique, je ne puis me défendre de vous entretenir de ceux que vous avez particuliérement à la mienne : une même éducation nous a rapprochés dès l'enfance : l'intérêt que vous m'avez témoigné, n'a fait qu'accroître avec l'âge ; et je m'estimerais ingrat, si je ne m'empressais de profiter de l'occasion qui m'est offerte, de vous présenter un témoignage non équivoque de l'attachement sincere que je crois vous devoir.

P. V. CHALVET.



PRÉFACE.

Les Poësies de Charles d'Orléans ont obtenu les éloges de tous les littérateurs qui les ont connues. L'abbé Sallier, qui le premier a appelé l'attention du monde littéraire sur le mérite de ce poëte, dit que si Despréaux en avait eu connaissance, il n'est pas douteux qu'il ne l'eût considéré, plutôt que Villon, pour le fondateur du Parnasse français (1) : « Il a sur Villon le mérite de l'invention, la gloire d'avoir fait sentir en notre langue le caractere qui lui est propre, et cet air qui la distingue des autres....

(1) Mémoire de l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres, tom. 13.

» Les sujets qu'il traite sont moins considérables par ce qu'ils ont de grand, que par ce qu'ils ont d'agréable et d'amusant : ce sont des sujets de pure galanterie; ils ne demandent qu'une imagination douce et tranquille. La plus simple fiction et la plus facile suffit, pourvu qu'elle se présente d'elle-même : aussi ne trouve-t-on rien au-dessus de cette simplicité ; des idées nobles, inspirées par le sentiment, réglées par la bienséance, exprimées avec autant de naïveté que d'élégance.

» Marot avoue que Villon aurait beaucoup gagné pour la perfection de sa poësie, *s'il avait fait quelque séjour en la cour des rois et des princes, où les jugements se amendent et les langages se polissent.* C'est ce qui donne à Charles d'Orléans une supériorité marquée. Il a, avec la liberté française, et une heureuse facilité pour exprimer ce qu'il pense et ce qu'il sent, toute la dé-

cence et la retenue que la noblesse d'une haute origine, que des mœurs douces et formées par une éducation convenable, peuvent imprimer dans le discours. Dans ses poësies, on ne trouve pas d'expressions recherchées, des tours forcés, ou des sentiments étudiés : à la douceur, à la facilité, il a joint l'abondance, la variété et l'enjouement ».

L'abbé Goujet, qui a partagé l'opinion de l'abbé Sallier, ajoute que Saint-Gelais, Blaise d'Aurial, et divers autres poëtes, se sont avec effronterie fait honneur de plusieurs pieces de Charles d'Orléans (1). Dans la continuation de l'histoire de France par Velly, M. Villaret, en rappellant le souvenir des hommes instruits qui ont illustré le regne de Charles VI, dit que le duc d'Orléans occupe sans con-

(1) Bibliotheque Française, tom. 9.

tredit la premiere place parmi les poëtes de son temps (1). Les éditeurs des Annales poëtiques, et les rédacteurs de la nouvelle Bibliotheque des Romans, ont adopté ce sentiment (2). Les derniers ont même témoigné quelque surprise que Louis XII se soit aussi peu occupé des œuvres de son pere ; que François I.er, qui chargea Marot de publier les œuvres de Jean Meung et de Villon, ne l'ait pas chargé de publier plutôt celles de son oncle.

En donnant au public cette premiere édition des Poësies de Charles d'Orléans, nous croyons faire plaisir aux gens de lettres, et particuliérement à ceux qui aiment la poësie française. S'il nous est permis d'ajouter notre

---

(1) Histoire de France, par Velly, Villaret et Garnier, tom. 7.

(2) Annales poëtiques, tom. 1.er — Nouv. Bibliotheque des Romans, 2.e Année, tom. 4.

propre sentiment à ceux des critiques cités ; nous dirons que nous avons retrouvé dans notre poëte le *molle et facetum* qui distingue le chantre de Lesbie, le doux et gracieux Catulle. Le manuscrit dont nous avons fait usage, se trouve dans la bibliotheque publique de Grenoble (1). Il renferme les poësies latines d'Antoine Astezan, secrétaire de Charles d'Orléans, qui a mis en vers latins les poësies françaises de son maître. Comme sa latinité n'est ni des plus correctes, ni des plus élégantes, nous n'avons pas jugé qu'il fût nécessaire de nous en occuper : nous nous sommes seulement asservis, en donnant au public les poësies françaises

---

(1) On trouve dans le N.° 2 de la 8.e Année du Magasin encyclopédique, une dissertation savante sur le manuscrit d'Astezan, par le cit. Berriat-St-Prix, professeur de législation à l'école centrale de l'Isere.

que ce manuscrit renferme, à ne rien changer à l'ordre des pieces, qui chacune se trouve distinguée par une premiere lettre dorée et enluminée. Il y a une division en sept livres, marquée par l'enluminure et la dorure de l'encadrement de la premiere page de chacun. La suite, qui se remarque non seulement dans chaque piece, mais dans chaque livre, nous a porté à penser que l'ordre dans lequel ces poësies ont été transcrites, est celui même que leur avait donné leur auteur: et comme Astezan n'a pas mis en vers toutes les poësies de son maître, (1) qu'il ne s'est attaché qu'aux meil-

(1) Le manuscrit de Charles d'Orléans, qui se trouve dans la Bibliotheque nationale, renferme 152 ballades, 7 complaintes ou lettres en complaintes, 131 chansons, 400 rondels environ, un discours prononcé à l'occasion du procès du duc d'Alençon, et deux rondeaux anglais.

leures, il nous a paru vraisemblable qu'une édition faite d'après lui, pourrait être considérée comme celle des Œuvres choisies de Charles d'Orléans.

La seule intention de faire connaitre un poëte français, presque ignoré, et digne néanmoins de célébrité, nous a soutenus dans les recherches que nous avons cru devoir faire pour rendre cette édition digne du suffrage des gens éclairés. Sans faire parade d'une érudition fastidieuse, il nous a néanmoins paru indispensable de joindre quelques notes, et sur-tout de présenter l'explication des vieux mots les moins intelligibles. Quoique dans l'histoire de France on trouve les principaux événements qui ont rapport au duc d'Orléans, nous avons pensé qu'un mémoire historique sur sa vie était l'introduction la plus naturelle à ses poësies. L'abbé Sallier, qui l'avait entrepris, n'en a donné qu'une partie : en profitant de

son travail et des renseignements qu'ont pu nous fournir les historiens, nous n'avons rien négligé pour rendre ce mémoire digne du public. Il nous reste le desir de voir le succès couronner nos efforts, et nous obtenir des droits à l'estime des hommes instruits.

MÉMOIRE

PRÉCIS HISTORIQUE

SUR

CHARLES D'ORLEANS,

Pere de LOUIS XII, et Oncle de FRANÇOIS I.er, Rois de France.

LE regne de CHARLES DE VALOIS, sixième de ce nom, est un des plus déplorables 1380—90
de la Monarchie française. Les altérations fréquentes de sa santé et de sa raison, le forcerent d'abandonner les rênes du Gouvernement aux ducs de Berry et de Bourgogne ses oncles, à Louis d'Orléans son frere; et la rivalité qui naquit entre ces Princes, partagea non-seulement Paris, mais toute la France, en factions ennemies.

Le duc de Bourgogne, Philippe-le-Hardi, étant 1404
mort, son fils aîné, Jean-sans-Peur, n'hérita pas seulement de ses vastes domaines, mais de son ambition. Il eut des prétentions au Gouverne-

)IRE

ment de la France, dont Louis d'Orléans s'était
1404 emparé ; et il leva des troupes pour les faire valoir. Les ducs de Berry et de Bourbon, qui s'entremirent pour empêcher les deux Princes d'en venir aux mains, engagerent Louis d'Orléans à partager l'autorité ; et la bonne intelligence qui régna quelque temps, ne fut pas de longue durée. Jean-sans-Peur, mécontent, complota la ruine de Louis d'Orléans, et le fit assassiner au mi-
1407 lieu de Paris, en quelque sorte, sous les yeux de la Cour.

Le Roi Charles VI était dans une crise de sa maladie lorsque cet attentat eut lieu. A son retour à la santé et à la raison, son premier mouvement fut de poursuivre le coupable ; mais la crainte d'exposer l'Etat aux horreurs d'une guerre civile, le détourna bientôt de ce projet : et lorsque la duchesse d'Orléans, Valentine de Milan, accompagnée de ses trois fils, Charles d'Orléans, Philippe comte de Vertus, et Jean comte d'Angoulême, vint réclamer justice, il ne put lui donner que des espérances. Cette Princesse, en s'adressant au frere de son époux, s'était flattée d'obtenir une éclatante vengeance; et ce fut avec le plus vif chagrin qu'elle se vit trompée dans son attente. Le duc de Bourgogne, instruit des dispositions du Roi, non-seulement reparut à la Cour ; mais osa se justifier, et trouva un docteur, nommé Petit, qui ne

rougit pas de faire son apologie. A la nouvelle
de son arrivée, la duchesse d'Orléans, avec ses 1407
fils, s'était hâtée de sortir de Paris : elle fit à la
Cour un second voyage, qui fut aussi infructueux que le premier; et lorsqu'elle apprit dans
sa retraite à Blois, que Charles VI avait accepté
les soumissions de son ennemi, elle succomba
à sa douleur, et mourut quatorze mois après 1408
son époux (*a*). —9

Les enfants d'Orléans furent conduits à Chartres, pour la ratification du traité de paix avec
Jean-sans-Peur. Lorsque, pour obtenir son
pardon, celui-ci s'approcha de Charles et de ses
freres, ces Princes, tout entiers à leur douleur,
furent quelque temps avant de répondre. La
Reine et les Princes qui les entouraient, les
pressaient de se laisser fléchir : le Roi lui-même
les y invita; et il fallut que, mécontent de
leur silence, il leur enjoignît d'obéir. Charles
alors répéta la réponse qu'on lui avait dictée :
« *Mon très-cher Seigneur*, dit-il, en s'adressant
» au Roi, *j'agrée tout ce que vous avez fait; je*
» *lui pardonne toutes choses, puisque Votre Ma-*
» *jesté le commande, ne voulant en aucune maniere*
» *lui désobéir* ». Ses freres proférerent les mêmes paroles. Après la cérémonie, la Cour se
rendit à Paris; et Charles, avec ses freres, reprit la route de Blois.

Par la perte de leurs parents, les enfants

d'Orléans furent plongés dans la tristesse la plus profonde. Charles, l'aîné (né en 1391), qui, à
1409 l'âge de seize ans (en 1406) avait épousé Isabelle, fille de Charles VI, roi de France, et veuve de Richard II, roi d'Angleterre, par la mort de cette Princesse, éprouva un nouveau chagrin, qui lui rendit plus chere la retraite dans laquelle il vivait, et dont il ne sortit que pour venger l'assassinat de son pere.

Jean-sans-Peur, après le traité de Chartres, était resté seul maître du Gouvernement; il régnait, en quelque sorte, sous le nom de Charles VI. Les ducs de Berry et de Bourbon, mécontents du peu d'égard qu'il leur témoignait, pour l'é-
1410 loigner de la Cour, eurent à Gien des conférences où ils appelerent Charles d'Orléans : ils formerent une confédération, et en resserrerent les nœuds par diverses alliances. Ils arrêterent, entr'autres, le mariage de Charles avec la fille du comte d'Armagnac, et choisirent Poitiers pour le rendez-vous général des troupes. Après avoir rassemblé ses partisans, Charles d'Orléans s'empressa de se rendre dans cette ville, où le comte d'Armagnac, qui ne se fit pas attendre, amena avec lui Bonne sa fille, dont les noces furent célébrées avec la plus grande pompe.

Les confédérés réunis se mirent en marche, et arriverent sans obstacle jusqu'à Chartres,

d'où ils envoyerent une députation au Roi, qui se trouva malade. Le Conseil d'Etat, vendu au duc de Bourgogne, leur enjoignit de licencier leurs troupes : mais, sans avoir égard à un pareil ordre, ils s'avancerent jusqu'à Etampes, où ils s'arrêterent quelques jours. Une députation de la Cour se rendit vainement auprès d'eux : la Reine elle-même passa cinq jours à les solliciter, et ne put rien obtenir. Quoiqu'ils fussent informés que le Roi, revenu en santé, avait eu le projet de marcher contre eux, ils furent camper sous les murs de Paris. 1410

Le duc de Bourgogne, qui n'avait appris qu'avec étonnement une pareille ligue contre son autorité, fit ses efforts pour en détacher les ducs de Berry et de Bourbon. Il échoua, et il résolut de se maintenir par la force. Il leva des troupes, et publia au nom du Roi des Ordonnances, où il qualifia les Princes de traîtres et d'ennemis de l'Etat. Quoique son armée fût à peu-près égale en nombre à celle de ses ennemis, il ne fut pas cependant très-empressé à terminer par une action décisive. La saison était avancée ; il espéra que les provisions venant à leur manquer, les Princes seraient forcés de se retirer. Ceux-ci, de leur côté, qui se flattaient que les Parisiens, fatigués par les troupes Bourguignonnes, finiraient par leur ouvrir leurs portes, ne chercherent pas également à en venir

1410 aux mains; et tandis que s'observant de part et d'autre on se bornait à quelques escarmouches, la guerre se termina bien différemment que ne le voulaient les deux partis.

L'Université, qui, dans ces temps de trouble et d'ignorance, s'était arrogé le droit de donner son avis dans les affaires les plus importantes, engagea le roi de Navarre à porter la parole en son nom, et proposa, pour mettre fin aux malheurs de l'Etat, d'éloigner les Princes de la Cour, de confier le Gouvernement à des Magistrats pris dans les trois Ordres. Le roi Charles VI adopta cet avis, et Jean-sans-Peur voulut se faire un mérite d'avoir l'air d'y adhérer le premier. Il croyait que le duc de Berry s'y refuserait : ce Prince, en effet, fit quelques difficultés; mais il finit par donner son consentement; et Jean, à son grand regret, fut alors forcé de suivre son exemple. Par le traité conclu à Wicestre, maison de plaisance du duc de Berry, aux environs de Paris, les Princes s'engageaient à licencier leurs troupes; mais Charles d'Orléans n'exécuta pas cet article; il n'était pas satisfait, et il n'attendit que la belle saison pour rentrer en campagne.

1411 L'arrestation d'un envoyé du duc de Bourgogne au duc de Berry, que Charles soupçonnait complice de la mort de son pere, fut le prétexte plausible de la nouvelle guerre (*b*).

Jean-sans-Peur arma pour obtenir sa liberté ; et Charles, qui était préparé à la guerre, fit précéder son armée d'un manifeste, dans lequel, retraçant la conduite atroce de son ennemi, il lui reprochait non-seulement d'avoir fait assassiner Louis d'Orléans, après lui avoir donné les témoignages les plus sacrés d'amitié, mais de s'être glorifié d'un pareil forfait. Il joignit à l'exemplaire qu'il lui adressa, un cartel, auquel ce Prince répondit avec le plus violent emportement (*c*). 1411

Pour forcer les Princes à la paix, Charles VI eut envie de se mettre à la tête d'un tiers parti ; mais la faiblesse de sa santé, qui ne lui permettait aucune entreprise de durée, l'en détourna. Il employa vainement les ordres et les menaces. Ses sollicitations n'eurent aucun effet ; et lorsque le duc de Berry, qui d'abord s'était porté pour médiateur, eut déclaré qu'on ne pouvait refuser à Charles d'Orléans la satisfaction qu'il réclamait pour l'assassinat de son pere, tout espoir de paix s'évanouit. La France fut partagée en deux facions, qui se proscrivirent. Les partisans de la famille d'Orléans furent chassés de Paris par ceux du duc de Bourgogne, qui fit soulever la populace, et fit nommer Gouverneur le comte de Saint-Paul. Celui-ci, sous le nom de milice Royale, organisa un corps de cinq cents hommes, composé de tout ce que la

Capitale offrait de plus audacieux et de plus vil:
1411 il en donna le commandement aux chefs des boucheries ; et avec une pareille troupe, il établit la tyrannie la plus odieuse. Il suffisait d'être soupçonné de tenir au parti d'Orléans pour être proscrit. Les haines particulieres, sous ce vain prétexte, furent assouvies : les prisons regorgerent de victimes ; les satellites Bourguignons, sans pitié comme sans remords, pillerent, massacrerent, noyerent quiconque leur faisait ombrage : chaque rue de Paris fut teinte du sang de quelques-uns de ses habitants ; la consternation et le désordre furent enfin à leur comble.

L'anarchie qui dominait dans Paris, eut lieu non-seulement dans les principales villes de France, mais encore dans les campagnes. Les paysans armés pour se défendre contre les violences des gens de guerre, grossirent le nombre des dévastateurs du Royaume : indifférents à tous les partis, ils les attaquerent et les pillerent indistinctement : les forêts leur servirent de refuge ; et il fallut leur donner la chasse comme à des bêtes féroces. Pour mettre le comble aux malheurs de la France, il restait à appeler dans son sein un ennemi étranger, et c'est ce que voulurent les deux factions ; seulement le duc de Bourgogne, plus habile, obtint le premier un secours du Roi d'Angleterre.

Les premieres en campagne, les troupes Orléanaises passerent la Seine, ravagerent le Beauvoisis, le Soissonnais. Charles d'Orléans en laissa quelque temps le commandement au comte d'Armagnac, pour voler au secours du comte de Tonnerre, qui, pour s'être déclaré en sa faveur, était sur le point d'être dépouillé. Non-seulement Charles força le comte de Nevers à lever le siége de Tonnerre, mais à abandonner toutes ses conquêtes; et tirant un heureux présage du succès de cette premiere expédition, après avoir rétabli son allié, il rejoignit son armée. 1411

Le duc de Bourgogne, après s'être rendu maître du château de Ham et de quelques autres places, s'avançait en Picardie. Charles d'Orléans, impatient de terminer par une action décisive, fut à sa rencontre, et le joignit près de Montdidier. Pendant neuf jours, les deux armées se trouverent en présence. La division qui régnait dans celle de Jean-sans-Peur, eut pour ce duc les suites les plus tristes; il fut abandonné par une partie, et obligé de se retirer en désordre, il eût été complettement défait, si Charles et ses partisans l'eussent poursuivi. Mais dans l'espoir d'entrer dans Paris, ils se rendirent sous les murs de cette ville, où non-seulement ils se virent repoussés par les Pa-

risiens, mais où ils furent de nouveau quali-
1411 fiés de traîtres et d'ennemis de l'Etat par le Roi et le Dauphin, qui même leur appliquerent la bulle qu'Urbain V avait publiée contre les troupes qui, en 1363, dévastaient le Royaume. Les curés et les prédicateurs les excommunierent en chaire; et quoiqu'ils se fussent rendus maîtres du passage de la Seine par la prise de Saint-Cloud, le retour du duc de Bourgogne les força de lever le siége.

La désertion qui se mit parmi leurs troupes, leur fit presser leur départ; et pour n'être pas inquiétés dans leur retraite, ils profiterent des ombres de la nuit.

1412 Le mauvais succès de cette campagne ne découragea point Charles d'Orléans, qui, pour parvenir plus sûrement à se venger, rechercha l'alliance des Anglais, et conclut en son nom, et en celui des Princes ses adhérents, un traité qui lui assurait un secours de douze mille hommes. Le roi Charles VI, instruit d'une pareille négociation, dans son indignation, renouvela ses déclarations contre les Princes, et pour les réduire, se mit à la tête d'une armée. Il dirigea sa marche contre le duc de Berry son oncle: et quoique les Princes orléanais n'eussent pas licencié leurs troupes, il arriva, sans presque aucune résistance, jusques sous les murs

de Bourges, où le duc de Berry, après s'être défendu quelque temps, fit faire des propositions. Le duc de Bourgogne voulait les faire rejeter; mais le Dauphin, qui, par la maladie de son pere, se trouvait l'arbitre de la guerre, exigea que son grand-oncle fût ménagé, et qu'on s'entendît à faire la paix. Après avoir convenu des principaux articles, la ratification du traité fut renvoyée à Auxerre, où la Cour se rendit. 1412

Charles d'Orléans, qui avait adhéré à l'accommodement de Bourges, se trouva dans le plus grand embarras par l'arrivée des douze mille hommes obtenus du Roi d'Angleterre. Il ne put leur payer qu'une partie de la solde promise; et il fut forcé pour ce qu'il leur restait devoir, de leur livrer en otage son jeune frere le comte d'Angoulême.

Avant de se rendre à Auxerre, un avis secret le prévint de se tenir sur ses gardes contre quelque perfidie du duc de Bourgogne, et il eut soin de ne se mettre en route qu'avec une suite des plus nombreuses. La ratification de la paix eut lieu cependant sans catastrophe. Les Princes se jurerent l'oubli du passé, se prodiguerent les témoignages d'une réconciliation sincere; Charles mangea à la même table que Jean-sans-Peur, joua avec lui, parut en public à ses côtés: seu-

lement le deuil qu'il affectait de porter, con-
1412 trastait avec la joie qui éclatait de toute part.

Le roi Charles VI s'était engagé à payer ce que Charles et les Princes restaient devoir aux Anglais ; il en fut détourné par le duc de Bourgogne, qui mit les plus grandes entraves à la restitution des biens et des emplois des Orléannais. Ce fut pour Charles un motif suffisant de mécontentement ; et après avoir accompagné la Cour à Melun, il se retira dans ses domaines.

Après le traité d'Auxerre, Jean-sans-Peur, seul dépositaire du pouvoir, s'aliéna l'esprit du Dauphin, qui essaya de lui enlever les rênes du Gouvernement ; mais il se maintint en faisant soulever la populace, qui s'emparant des portes de Paris et du palais, insulta le Dauphin jusque dans son appartement, et arrêta entre ses bras ses plus chers courtisans. Des Dames d'honneur de la Reine, son frere même, furent incarcérés. Les chefs de l'émeute rassemblés à l'Hôtel-de-ville, s'érigerent en législateurs : ils firent adopter au Conseil-d'Etat leurs lois, qui, d'un d'entr'eux surnommé Caboche, furent appelées Ordonnances cabochiennes. Ils se livrerent avec impunité aux plus grands désordres, et firent de Paris un nouveau théâtre de consternation et d'horreur : leur autorité était si redoutable, que le Conseil d'Etat, ni le Parlement, n'oserent la contrarier : celui même qui les avait excités à la révolte, n'était

pas assez puissant pour diriger leur marche : les principaux d'entr'eux se distribuerent les meilleurs postes, et un boucher, entr'autres, se fit donner la garde des livres de la bibliotheque du Roi. 1413.

Dans cette situation pénible, le Dauphin eût bien voulu instruire les Princes de la captivité dans laquelle il était retenu, mais la surveillance qu'on exerçait lui en ôtait tout moyen. Le comte de Vertus parvint cependant à sortir de Paris à la faveur d'un déguisement ; il fit à Charles son frere un tableau si touchant de l'état où se trouvaient la Cour et Paris, que ce Prince se décida à entrer de suite en campagne. Il envoya son Chancelier demander l'entiere exécution du traité d'Auxerre ; et contre le gré de Jean-sans-Peur, le Dauphin parvint à obtenir du Conseil-d'Etat, que pour faire droit aux réclamations des Princes, on tiendrait, sous les yeux de la Reine, des conférences à Pontoise. On y convint d'un nouveau traité de pacification, que les chefs des rebelles voulurent soumettre à leur sanction ; mais, pour leur imposer silence, la Cour le soumit à celle du Parlement, qui, sur l'avis de l'Avocat-général des Ursins, appella les Parisiens à en voter l'adoption par quartier. Il fut reçu à la plus grande majorité, et ne fut rejeté que par les quartiers des boucheries, où dominaient les factieux, qui essaye-

rent vainement d'exciter une émeute. Rassem-
1413 blés à l'Hôtel-de-ville au nombre de trois mille, ils avaient envie de résister; mais le duc de Bourgogne les en dissuada : ils se disperserent et sortirent en partie de Paris, où la proclamation de la paix se fit sans opposition. Jean-sans-Peur essaya, peu de jours après, d'enlever le Roi dans une partie de chasse; et n'ayant pas réussi, il se retira de suite dans ses états.

1414 Le Dauphin appela à la Cour Charles d'Orléans et les Princes ses partisans. Ceux-ci réunis à la Reine, en s'emparant de l'autorité, ne tarderent pas à le mécontenter : il ne faisait que changer de tutelle; et dans son chagrin, il oublia ce qu'il avait eu à souffrir du duc de Bourgogne, et l'appela à son secours. Ce Prince, qui n'attendait que l'occasion de se mettre en route, se fit précéder d'un manifeste, où il declarait n'armer que pour la liberté du Roi et du Dauphin. Il s'avança sous les murs de Paris, comptant sur les partisans qu'il avait dans cette ville; mais il fut trompé dans son attente; Charles et le comte d'Armagnac prirent si bien leurs mesures, qu'il fut obligé de se retirer sans avoir rien pu entreprendre.

Après sa retraite, la doctrine du docteur Petit, apologiste de son assassinat, fut solennellement condamnée, à la demande de Charles d'Orléans; et dans une assemblée, présidée par le Dau-

phin, il fut arrêté de lui faire une guerre à outrance. Lorsque le Roi fut revenu en santé, il voulut marcher en personne; et sans trouver beaucoup de résistance, il arriva sous les murs d'Arras, où le Dauphin consentit à faire la paix. Charles d'Orléans fut extrêmement offensé qu'on épargnât son ennemi, alors même qu'on pouvait plus facilement le réduire; il fallut, pour qu'il signât le traité, que le Dauphin le lui enjoignît à trois reprises.

De retour à Paris, Charles fit célébrer un service solennel dans l'église de Notre-Dame pour le repos de l'ame de son pere. Le célebre Gerson, qui prononça l'oraison funebre, en retraçant la mort déplorable du défunt, n'oublia pas de menacer les coupables, le duc de Bourgogne sur-tout, des vengeances célestes. 1415.

La Cour de France était toujours dominée par une faction : cependant le Dauphin voulait être seul maître. Il essaya d'éloigner les Princes, et il réussit. Mais il fut bientôt forcé de les appeler à son secours pour repousser le Roi d'Angleterre, qui avait fait une invasion en Normandie. Il rejetta les offres du duc de Bourgogne, et se décida en faveur de Charles d'Orléans, qui se hâta de lever des troupes et de rassembler ses partisans, pour se réunir à l'armée française. Ce fut près du château d'Azincourt qu'eut lieu cette funeste bataille, où les

Français furent défaits avec la plus grande
1415 perte (*e*). Charles d'Orléans, qui s'était distingué dans le combat, y fut blessé et trouvé parmi les morts. Le roi d'Angleterre, qui n'avait accordé la vie qu'aux personnages de distinction, lui fit donner tous les soins que sa situation exigeait, et le conduisit à Calais avec les autres prisonniers. Comme dans la route il refusait de prendre de la nourriture, Henry V lui en demanda la raison; et sur sa réponse, qu'il jeûnait : « *Beau Cousin*, lui dit le Monarque, *faites bonne chere, car je reconnais que je dois la victoire à la protection du Ciel, qui a voulu punir les Français de leur mauvaise conduite* ». En passant de Calais à Londres, le roi d'Angleterre emmena avec lui les prisonniers, qui furent d'abord traités avec douceur; mais outre les ennuis de la captivité, Charles d'Orléans eut un nouveau motif de tristesse, en apprenant la mort de Bonne d'Armagnac son épouse.

Lorsque Henry V se disposa à repasser en France il fit, avec le duc de Bourbon, quelques propositions de paix; mais les prétentions du Monarque anglais furent telles, qu'il ne voulut pas se charger de les faire agréer à la Cour de France. Le duc de Bourbon qui, plus que lui, était impatient de repasser la mer, ne craignit pas de prendre sur lui de les faire accepter. Il s'engagea de reprendre ses fers, s'il échouait

dans sa négociation, et fut en effet obligé, comme l'avait prévu Charles, de repasser la mer. Henry V, mécontent, rélégua les prisonniers dans le comté d'Yorck, les fit serrer de près dans le château de Pont-Fract.

1416 —17 —18

Ce Monarque, en épousant Catherine de France, se fit assurer des droits à la couronne, au détriment du Dauphin et contre les lois du Royaume. Par sa naissance, autant que par l'étendue de ses domaines, Charles d'Orléans pouvait très-puissamment le contrarier; aussi mit-il la plus grande importance à le retenir en captivité. « *Si les prisonniers d'Azincourt*, *et* » *sur-tout Charles d'Orléans*, *s'échappaient*, écri» vait-il à son Chancelier, *il ne me pourrait rien* » *arriver de plus malheureux* ».

L'assassin de Louis d'Orléans, le duc de Bourgogne, Jean-sans-Peur, périt à son tour par un assassinat (*f*). En apprenant cette nouvelle, Charles put croire que la Providence avait ainsi voulu venger son pere. La mort de son frere Philippe comte de Vertus, fut un nouveau sujet de tristesse; et il y fut d'autant plus sensible, que ce jeune Prince, depuis sa captivité, s'était chargé de l'administration des biens de toute la famille, et en avait fait passer exactement les revenus en Angleterre Il fut remplacé dans ce soin par Jean Bâtard-d'Orléans, qui s'en acquitta avec le plus grand zele et la plus grande exactitude.

Charles d'Orléans apprit avec plaisir le mariage de Jeanne sa fille aînée, avec le duc
1419 d'Alançon. Par les événements qui survinrent en France, il vit le terme de sa délivrance s'éloigner de plus en plus. Henry V, en mourant, recommanda par son testament de ne rendre la liberté à aucun prisonnier Français, avant la majorité de son fils. Le Conseil de Régence refusa de souscrire à la promesse que le comte de Salisbury avait faite d'épargner ses domaines; et quelques historiens observent que, par intérêt, autant que par politique, les Anglais prolongerent son séjour dans leur île. Les revenus considérables qu'il retirait, les dépenses qu'il était obligé de faire pour représenter d'une maniere convenable à son rang, pouvaient être en effet des motifs suffisants pour qu'ils ne fussent pas très-empressés à le laisser partir. Il ne fut fondé à avoir quelques espérances, que lorsque le duc de Bourgogne, Philippe-le-Bon, mécontent des Anglais, eut renoncé à leur alliance pour faire sa paix avec le roi de France Charles VII.

1435 Après avoir à plusieurs reprises, et toujours
—39 sans succès, offert au Conseil de Régence d'Angleterre sa médiation pour la paix avec la France, Charles d'Orléans finit par la faire accepter. Il passa la mer avec les plénipotentiaires, qui, dans des conférences tenues dans la petite ville

d'Oye, entre Calais et Gravelines, convinrent des principaux articles d'un traité. La duchesse de Bourgogne, qui y assista, conçut pour lui une telle estime, qu'elle résolut de le réconcilier avec son époux; et Jean Bâtard-d'Orléans, qui se trouvait du nombre des Plénipotentiaires du Roi Charles VII, lui prodigua les témoignages d'une véritable amitié. Charles, en reconnaissance, lui fit une donation du comté de Dunois et de quelques autres seigneuries. Jean, qui fut ensuite célebre sous le nom de comte de Dunois, pour lui rendre la liberté, résolut dès-lors de faire usage de tous les moyens qui se trouvaient en son pouvoir; et lorsqu'il accompagna Catherine de France à la Cour du duc de Bourgogne, il s'empressa d'engager ce Prince à s'intéresser à la délivrance de son frere. Prévenu par son epouse, Philippe-le-Bon promit de s'y employer : il ne mit d'autre condition que de terminer les différents de famille par le mariage de la Princesse de Cleves sa niece, avec Charles. Celui-ci ne fut pas instruit de cette proposition, qu'il donna son consentement; et de suite la duchesse de Bourgogne s'appliqua à gagner le premier Ministre d'Angleterre, le cardinal de Winchester. Le duc de Glocester refusa constamment de consentir à la liberté de Charles d'Orléans; il y mit même une opposition juridique, fondée sur le testament de

1435—39

Henry V : mais le Cardinal eut la majorité des voix du Conseil-d'Etat, et moyennant une forte rançon, termina la longue captivité de Charles d'Orléans, qui depuis ving-cinq ans gémissait dans les fers.

1440 Le duc de Cornouailles, le sire de Roye, et quelques autres gentilshommes Anglais, qui furent chargés de le conduire à Calais, l'accompagnerent jusqu'à Gravelines, où la duchesse de Bourgogne, qui l'attendait, lui fit le plus gracieux accueil. Philippe-le-Bon ne tarda pas à arriver, et l'entrevue des deux Princes fut des plus touchantes : ils se serrerent dans les bras l'un de l'autre, et se regarderent quelque temps en silence. Charles le rompit le premier en s'écriant : « *Pour ma foi, beau-frere et beau cousin, je vous dois aimer par-dessus tous les autres Princes de ce Royaume, et ma belle cousine, votre femme aussi ; car si vous et elle ne fussiez, je fusse toujours demouré au pouvoir de mes adversaires, et n'ai trouvé meilleur ami que vous* ». Philippe-le-Bon lui répondit, « *que moult lui pesoit, que plutost n'y avoit pu pourvoir, et qu'à long-temps par avant il avoit eu grand desir de soy employer pour sa redemption* ».

Le comte de Dunois, qui avait été jaloux de se trouver à cette entrevue, témoigna à son frere la joie qu'il ressentait ; et Charles, en reconnaissance de son amitié et de ses services,

lui confirma la donation qu'il lui avait faite de plusieurs seigneuries. Il suivit ensuite la Cour de Bourgogne à Saint-Omer, où il protesta par serment que le meurtre du duc Jean-sans-Peur lui était étranger. Il donna son adhésion au dernier traité d'Arras, et épousa Marie, Princesse de Cleves. Le duc de Bourgogne, qui se chargea des frais de la noce, étala la plus grande pompe. Dans un chapitre-général de la Toison-d'or, il donna le collier de cet Ordre, dont il était le fondateur et le chef, à Charles, qui, en échange, lui fit accepter celui de l'Ordre du Porc-Epic, dont Louis d'Orléans était le fondateur (*g*). 144

Après quelques jours passés dans la joie, Charles, impatient de revoir la Cour de France et ses domaines, se mit en route. Il fut accompagné par la Cour de Bourgogne jusqu'à Bruges, où, à sa considération, le duc Philippe-le-Bon accorda aux habitants de cette ville un pardon pour leur derniere rébellion. Les deux Princes se séparerent; et après avoir visité la duchesse douairiere de Hainault, qui s'etait retirée au Quesnoi, et qui lui donna des fêtes magnifiques, Charles passa par Tournay pour se rendre à Cambray. Il demanda aux habitants de cette derniere ville qu'ils le reconnussent pour Seigneur; et sur leur refus, il hâta son départ. Sa marche en France fut une espece de triom-

phe; on accourut de toutes parts à sa rencontre.
1440 Son train était magnifique : il avait vingt-quatre archers pour sa garde : sa maison était composée de trois cents chevaux, sans compter les Gentilshommes qui le suivaient à leurs frais. Sa naissance, ses alliances et l'étendue de ses domaines, firent croire qu'il jouirait à la Cour du plus grand crédit. Les Seigneurs les plus distingués s'empresserent de rechercher sa faveur; les meilleures familles se disputerent l'honneur de placer leurs enfants au nombre de ses Pages: il fut par-tout reçu avec la plus grande distinction, et l'empressement qu'on lui témoignait donna de l'ombrage au Roi Charles VII.

Ce Monarque eut d'abord le projet de le bien recevoir; mais ensuite changeant de dessein, il le fit prévenir qu'il ne serait bien reçu qu'autant qu'il se présenterait sans sa maison. Charles d'Orléans, offensé, ne fit que passer par Paris, se retira de suite dans son apanage, d'où il se plaignit au duc de Bourgogne.

Pour lui faire obtenir quelque satisfaction, Philippe-le-Bon prit le parti d'envoyer la duchesse son épouse auprès du Roi, qui se trouvait à Laon, et qui refusa avec constance d'avoir égard aux plaintes de Charles. L'espece d'oubli dans lequel la Cour de France paraissait le laisser, blessa cruellement sa vanité; et dans un voyage à Hesdin, il engagea le duc de Bour-

gogne à entrer dans une confédération qu'il avait formée avec quelques autres Princes également mécontents. 1440

Le roi Charles VII, instruit, laissa les confédérés se réunir à Nevers, où ils arrêterent des remontrances sur le Gouvernement. Il chargea le comte de Vendôme de gagner Charles d'Orléans; et non-seulement ce Prince renonça à la confédération, mais il en détacha les ducs de Bourgogne et de Bretagne, qui n'y étaient entrés qu'à sa considération. Invité de se rendre à Limoge, où se trouvait la Cour, Charles d'Orléans y fut avec son épouse, et l'accueil qu'il reçut du Roi le satisfit complettement. Il avait besoin de cent soixante mille livres pour racheter son frere le comte d'Angoulême, resté en otage en Angleterre; outre cette somme, il reçut une pension annuelle de douze mille livres pour l'entretien de sa maison.

Impatient de rendre la liberté à son frere, il se rendit à Gand, où il assista à un chapitre-général de la Toison-d'or. Lorsque son frere lui eut été rendu, il retourna dans ses domaines, où il vécut quelques années tranquille. Il se trouva à la Cour lors des conférences pour la paix avec l'Angleterre; et il eut soin d'appaiser le Dauphin, qui croyait avoir à se plaindre du duc de Bourgogne.

Il avait des droits au duché de Milan et au

1440 comté d'Asti, par Valentine sa mere (*h*) : en sortant de captivité, il avait obtenu cette derniere seigneurie; et lorsque le duc Philippe-Marie Visconti mourut, il songea à se faire reconnaître pour son successeur. Il envoya Regnault de Dresnay à la tête d'une armée; et ce Général, qui eut d'abord des succès, qui s'empara même d'Alexandrie, fut ensuite battu et fait prisonnier. Charles se rendit à Asti, d'où il fit solliciter les habitants de Milan de se soumettre à sa domination. Pendant ces négociations, il délivra le marquis de Corette, allié de la France, que les Génois assiégeaient dans Final; et à son retour, lorsqu'il fut assuré que ses démarches étaient infructueuses auprès des Milannais, il rentra en France, et se retira dans ses domaines, où il vécut plusieurs années occupé de soins domestiques. Il n'en sortit que pour se rendre à Vendôme, lorsque le duc d'Alançon, convaincu de crime d'Etat, fut mis en jugement. Dans cette affaire, il porta la parole au nom des Pairs, et dans son discours, il s'attacha à attendrir le Roi, en rappelant les services de la famille de l'accusé, et les siens propres. Le Roi, après avoir laissé à la justice son cours, commua la peine de mort en une prison perpétuelle.

Lorsque le duc de Bourgogne, pour éviter d'avoir à soutenir la guerre avec le Roi, lui envoya

envoya des ambassadeurs ; Charles d'Orléans se trouva à l'audience qu'ils obtinrent de Charles VII, et quelques mois après assista aux funérailles de ce monarque, surnommé à juste titre *le victorieux*. Son grand âge et ses infirmités le retinrent dans Paris, et non seulement l'empêchèrent de se trouver au sacre de Louis XI, mais ne lui permirent même pas d'aller à sa rencontre, lorsqu'il fit son entrée dans Paris. Il put cependant suivre la cour de France en Tourraine, où son épouse accoucha à Chinon d'un fils, que Louis XI tint sur les fonts baptismaux, et qui parvint par la suite au trône, sous le nom de Louis XII.

Dans le différent qui s'éleva entre le Roi de France et le duc de Bretagne, Charles fit de vains efforts pour engager ce dernier à faire ses soumissions. Avant de lui déclarer la guerre, Louis XI convoqua une assemblée à Tours, où il exposa ses griefs, avec un ton de modération et de confiance qui trompa Charles d'Orléans. Il crut trop facilement à l'apparence de douceur et de modestie du monarque, qui lui avait prodigué les témoignages d'une considération extraordinaire : il crut pouvoir se permettre quelques observations en faveur du duc de Bretagne ; et Louis XI, qui ne voulait être qu'approuvé, s'en offensa, et les prit en très-mauvaise part. Il oublia qu'en

pleine assemblée il avait fait de Charles le plus bel éloge : il l'accusa hautement d'avoir des intentions criminelles, de prendre la défense des rebelles. Il l'accabla des plus durs reproches : et Charles d'Orléans justement indigné d'un si sanglant outrage, le cœur navré de douleur, se retira de la Cour, et mourut peu de jours après, à l'âge de 74 ans, emportant dans la tombe les regrets de ses contemporains (*i*).

Les principaux événements de la vie de ce prince font partie de l'histoire de France. Sa jeunesse fut consacrée à la poursuite de l'assassin de son pere. Il ne sortit des troubles civils, que pour languir dans une longue captivité ; et dans toutes les situations, on peut croire, d'après les éloges des historiens, qu'il se conduisit, de maniere à avoir des droits à l'estime universelle. Dans la guerre qu'il entreprit, quoique par son jeune âge il ne pût être le chef le plus distingué de son parti, il donna cependant des preuves de capacité et de courage, lorsque les circonstances l'exigerent.

Des actions de sa vie privée, l'histoire n'a conservé le souvenir que d'une seule, qui tenant aux mœurs du temps où il vécut, prouve qu'au rang de ses vertus se trouvait la piété

religieuse. Toutes les années, le jeudi de la semaine sainte, il avait coutume (dit Monstrelet) de rassembler une troupe de pauvres, et d'exercer envers eux, à l'imitation de J. C., la cérémonie du lavement des pieds. Cette pratique d'humilité, en faisant connaître son attachement aux vertus du christianisme, doit faire présumer que les consolations que la religion procure, ne lui furent pas étrangeres.

Il fut redevable de ses vertus et de ses talents, à Valentine de Milan sa mere. Louis d'Orléans son pere, estimé le plus aimable et le plus savant discoureur de son temps, abandonna à son épouse l'éducation de ses fils. Aussi spirituelle que vertueuse, Valentine n'oublia rien pour faire germer dans leur cœur les principes de religion et de sagesse. Charles répondit à ses soins, et fit concevoir de bonne heure les plus grandes espérances. En trouvant, comme l'observe l'abbé Sallier, l'amour des sciences et des arts dans le sein de sa famille, il dut rechercher avec empressement les jouissances qui se trouvent dans leur commerce. Il cultiva les lettres latine et française, et s'attacha plus particulièrement aux dernieres, par les succès qu'il obtint. Si, par sa naissance, il eut une premiere place parmi les princes, par ses talents pour la poësie, il mérita d'être placé au premier rang des écrivains de son temps.

La plus grande partie de ses vers est consacrée à célébrer la beauté et les faveurs de l'amour : dans quelques pieces, il gémit sur les malheurs de sa patrie ; dans d'autres, il cherche à attendrir sur son sort : dans toutes, il sait intéresser et plaire : il fait briller l'imagination la plus gracieuse : et pour le tems où il écrivait, il a dans ses expressions une simplicité et une élégance vraiment remarquable. Le choix de Poësies qui parait pour la premiere fois à la suite de ce mémoire, doit enfin tirer ce poëte de l'espece d'oubli dans lequel il a été laissé, et lui procurer la juste célébrité dont il a droit de jouir.

Charles d'Orléans eut d'Isabelle, fille aînée de Charles VI, roi de France, Jeanne d'Orléans, qui fut mariée au duc d'Alançon.

Bonne d'Armagnac, sa seconde femme, mourut sans lui avoir donné de postérité.

Il eut de Marie de Cleves deux filles, Marie d'Orléans, qui épousa Jean de Foix, vicomte de Narbonne ; Jeanne d'Orléans, abbesse de Fontevrault, et un fils nommé Louis, qui succéda à Charles VIII au trône de France, et qui, par le regne le plus glorieux, mérita, par la sagesse de son gouvernement, l'immortel surnom de *pere du peuple*.

NOTES.

(a) Lorsque la duchesse d'Orléans entendit parler de réconciliation, qu'elle sut triomphant à Paris l'assassin de son mari, elle s'abandonna aux transports de douleur et de désespoir dont est capable une femme ambitieuse, vindicative et mortellement offensée. Jusqu'à ce moment, elle s'était flattée d'une mémorable vengeance : elle avait rempli ses appartements, et jusqu'à sa chapelle, d'une devise amere qui rappellait sans cesse, et son malheur et son état ; c'était une chantepleure surmontée d'un *S* : autour étaient écrites ces paroles en caracteres lugubres ;

Rien ne m'est plus,
Plus ne m'est rien.

(Histoire de Charles VI, par Mlle. de Lussan, tome 5, pag. 25, édition in-12, 1753.)

M. Richard, de Lyon, peintre, a trouvé dans cette anecdote le sujet d'un charmant tableau, dans lequel il a fait preuve du plus heureux talent, et qui a été un des ornements de l'exposition du salon à Paris en l'an 10.

(b) Pour mettre le duc de Berry dans ses intérêts ; le duc de Bourgogne lui envoya le sire de Croï, la meilleure tête de son conseil, et le ministre en qui il avait le plus de confiance. Il le chargea d'offrir au duc de Berry le ministere, et de jetter l'epouvante dans Paris, sur les forces des princes confédérés. Comme il passait sur les domaines de Charles d'Orléans, sans sauf-conduit, ce prince dressa une embuscade sur sa

route, le fit arrêter, et le fit jetter dans une obscure prison. Le lendemain, il le fit interroger sur la part qu'il avait eue au meurtre de Louis d'Orléans; et sur sa dénégation, il lui fit donner la question si violemment, que les ongles des pieds et des mains lui tomberent; il se fit ensuite renfermer dans un cachot, et il ne put être délivré que par le dévouement de son fils. (Histoire de France, par Vely-Villaret et Garnier, au regne de Charles VI).

(c) Le manifeste de Charles d'Orléans et la réponse du duc de Bourgogne ont été conservés dans l'histoire de Charles VI, par Juvenal des Ursins, pag. 209 et suiv. de l'édition in-fol. de l'imprimerie royale, 1653.

(d) Le tableau des troubles occasionnés par la rivalité des ducs de Bourgogne et d'Orléans offre une instruction qui n'aurait certes pas dû être perdue pour les Français; et il est à désirer que la postérité ne nous imite pas, sache mieux que nous profiter de l'expérience et de l'instruction que l'histoire offre à chaque page, et à tous ceux qui la lisent avec réflexion.

(e) La perte de la bataille d'Azincourt fut le résultat de l'inconsidération et du peu de pouvoir qu'eut dans cette affaire le connétable d'Albret, général. Les princes se conduisirent selon leur ambition, et les soldats furent victimes de leur indiscipline. (Voy. l'Histoire de France par Daniel, pag. 964, tom. 2, in-fol., edition 1713.)

(f) Lorsque le duc Jean-sans-peur fut assassiné à Montereau-Faut-Yonne, le Dauphin était entouré par

des partisans de la famille d'Orléans. Tanneguey du Châtel porta le premier coup à Jean-sans-peur.

(Voy. Chroniques d'Enguereau de Monstrelet, chap. 212, in-fol., 1572, et l'Histoire de Charles VI, par Juvenal des Ursins).

(g) Philippe-le-Bon fonda l'ordre de la Toison-d'or, en janvier 1430, à l'occasion de son mariage avec Isabelle de Portugal, et tint le premier chapitre général à Lille, le jour de St. André, sous la protection de qui il mit le nouvel ordre de chevalerie. Il ne porta le nombre des chevaliers qu'à vingt-quatre; Charles-Quint le porta à cinquante : et maintenant il n'est pas limité; le roi d'Espagne, qui en est le souverain et le chef, le confere à qui il lui plaît.

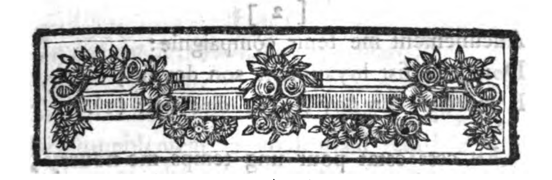
L'ordre du Porc-épic fut fondé en 1391, à la naissance de Charles d'Orléans, par Louis son pere, qui porta le nombre des chevaliers à vingt-cinq, et exigea qu'ils fussent nobles de quatre générations. Cet ordre fut encore appelé du *Camail*, parce qu'en le conférant, Louis d'Orléans donnait une bague d'or garnie d'un camayeu, ou pierre d'agate, sur laquelle était gravée la figure d'un Porc-épic.

(Voy. le Théâtre d'honneur et de chevalerie, par Savin; — le Dictionnaire de Moreri, article *Toison-d'or*, *Porc-épic.*)

(h) Valentine de Milan était sœur de Philippe-Marie Visconti. Charles, à la mort de ce dernier, voulut faire valoir ses droits; mais les Milannais préférerent François Sforce, qui avait épousé Blanche, fille naturelle et unique du duc Philippe-Marie. (Voy. l'Histoire des Révolutions d'Italie, par Denina, traduite par Jardin, liv. 6, pag. 210, in-12, 1773.)

(*i*) Le tombeau de Charles était dans une chapelle des Céleftins de Paris; il a échappé aux injures du temps et de la révolution, et se trouve dans le dépôt des Monuments français, rue des Petits-Auguftins à Paris.

POESIES



POËSIES

DE

CHARLES D'ORLÉANS.

LIVRE PREMIER.

Au temps passé quant Nature me fist,
En ce monde venir elle me mist,
Premierement tout en la gouvernance
De une Dame que on apelloit Enfance;
En luy faisant estroit coumandement
De moy nourrir et garder tendrement,
Sans point souffrir soing ou merencolie (1),

(1) *Mélancolie.*

Aucunement me tenir compaignie:
Dont elle fist loyaument son devoir;
Remercier l'en doy, pour dire voir (1).

En cest estat pour ung temps me nourry;
Et après ce quant je fus enforcy,
Un messagier, qui Aage s'apella,
Une lettre de créance bailla
A Enfance, de part Dame Nature,
Et luy dist que plus la nourriture
De moy n'auroit, et que Dame Jeunesse
Me nourriroit et seroit ma maistresse.
Ainsi du tout Enfance delaissay,
Et avecques Jeunesse m'en allay.

Quant Jeunesse me tint à sa maison,
Un peu avant la nouvelle saison,
En ma chambre s'en vint ung bien matin
Et m'esveilla le jour Saint Valentin (2),
En me disant: Tu dors trop longuement;
Esveilles-toy, et aprestes briefment,
Car je vueil avecques moy mener
Vers ung seigneur dont te fault acointer (3);
Lequel me tient sa servante très-chiere,
Il nous fera sans faillir bonne chiere.

---

(1) *A parler franchement*; voir, pour *vraiment*.
(2) Voyez la note (A) à la fin du livre.
(3) *Faire connaissance*.

Je respondi : Maistresse gracieuse,
De lye (1) cueur et volonté joyeuse,
Vostre vouloir suis content d'accomplir ;
Mais humblement je vous vueil requérir
Qu'il vous plaise le nom de moy nomer,
De ce seigneur dont je vous oy parler :
Car se ainsi est que sienne vous tenez,
Sien être vueil si me le comandez,
Et en tous fais vous savez que desire
Vous ensuír (2), sans en rien contredire.

Puisque ainsi est, dist-elle, mon enfant,
Que de savoir son nom desirez tant,
Sachiez de vray que c'est le dieu d'Amour,
Que j'ay servi et serviray tousjours :
Car depieçà (3) suis de là retenue,
Et de ses gens et de luy bien congnue.
Onc ne vis mayson jour de ta vie,
De plaisants gens si largement remplie :
Je te feray avoir de eulx acointance (4) ;
Là trouverons de tous biens abondance.

Du dieu d'Amour quant parler je l'ouy,
Aucunement me trouvay esbahy (5) :

---

(1) *Bon cœur.*
(2) *Obéir.*
(3) *Depuis quelque temps, d'autrefois.*
(4) *Bon accueil.*
(5) *Surpris.*

Pour ce luy dis maistresse, je vous prie
Pour le présent que je n'y voise mye,
Car j'ay oy à plusieurs raconter
Les maulx qu'Amour leur a fait endurer.
En son dangier bouter (1) ne m'oseroye,
Car ses tourmens endurer ne pourroye;
Trop jeune suis pour porter si grand faix;
Il vault trop mieulx que je me tiengne en paix.

Fi, dist-elle, pardieu tu ne vaulx rien;
Tu ne congnais l'honneur et les grands biens
Que peus avoir, si tu es amoureux:
Tu as ouy parler les malheureux,
Non pas amans qui congnoissent qu'est joye:
Car raconter au long ne te sauroye
Les biens qu'Amour scet aux siens despartir;
Essaye-les, puis tu pourras choisir.
Se tu les vieulx ou avoir ou laissier,
Contre vouloir nul n'est contraint d'amer (2).

Bien me revint son gracieux lengaige,
Et tost muay (3) mon propos et couraige,
Quant j'entendi que nul ne constraindroit
Mon cueur d'amer lors ainsi qu'il vouldroit;
Si luy ay dist: Se vous me promettez,

(1) *Exposer.*
(2) *Aimer.*
(3) *Changeai.*

Ma maistresse, que point n'obligerez;
Mon cueur ne moy contre nostre plaisir;
Pour ceste fois je vous vueil obéir,
Et à présent vous suivray ceste voye;
Je prie à Dieu qu'à honneur mi convoye.

Ne te doubte, se dit-elle, de moy:
Je te promets et jure par ma foy,
Par moy ton cueur ja (1) forcé ne sera:
Mais garde soy qui garder se pourra;
Car je pense que ja (2) n'aura povoir
De se garder; mais changera vouloir,
Quant Plaisance lui monstrera à l'œil
Gente Beaulté pleine de doulx acueil,
Jeune, saichant, et de maniere lye,
Et de tous biens à droit souhait garnie.

Sans plus parler, sailli hors de mon lit,
Quant promist meult, ce que devant est dit:
Et m'aprestay le plus joliement
Que peut faire, par son comandement;
Car jeunes gens qui desirent honneur
Quant veoir vont aucun royal seigneur;
Ils se doivent mettre de leur puissance
En bon array (3), car cela les avance,

(1 & 2) *Point, jamais.*
(3) *Equipage, équipement.*

Et si les fait être prisier des gens;
Quant on les voit netz gracieux et gens.

TANTOST après, tous deux nous en alasmes,
Et si long-temps ensemble cheminasmes,
Que venismes au plus près d'un manoir (1),
Trop bel assis et plaisant à voir.
Lors Jeunesse me dist: Cy est la place
Où Amour tient sa court et sa soulace (2):
Que t'en semble? n'est-elle pas très-belle?
Je respondis: Oncques, mais si telle.
Ainsi parlant aprochasmes la porte,
Qui à veoir fu très-plaisant, et forte.

LORS Jeunesse si hucha (3) le portier,
Et luy a dit: J'ay cy ung estrangier
Avecques moy; entrer nous fault céans (4);
On l'apelle Charles, duc d'Orléans.
Sans nul délay le portier nous ouvry,
Dedans nous mist, et puis nous respondy:
Tous deux estes céans (5) les bien venus;
Aler m'en vueil, s'il vous plaist, vers Venus
Et Cupido; si leur raconteray
Qu'estes venus, et céans mis vous ay.

---

(1) *Séjour.*
(2) *Ses jeux, ses ébats.*
(3) *Apella.*
(4 & 5) *Ici.*

Le portier fu apeller compaignié,
Qui nous reçeu de maniere lye (1);
De nous parti, à Amour s'en ala:
Briefment après, devers nous retourna;
Et amena bel Acueil et Plaisance,
Qui de l'hostel avoient l'ordonnance.
Lors quant de nous approchier je les vy,
Couleur changeay et de cueur tresailly.
Jeunesse dist: De rien ne t'esbahys;
Soies courtois et en fais et en dys.

Jeunesse tost se tira devers eulx;
Après elle m'en alay tout honteux:
Car jeunes gens perdent tost contenance,
Quant en lieux sont où n'ont point d'acoin-
tance (2).
Si luy ont dist: Bien soiez-vous venue:
Puis par la main l'ont liement tenue.
Elle leur dist: De cueur vous en mercy;
J'ay amené céans cet enfant-cy,
Pour lui monstrer ce très-loyal estat
Du dieu d'Amour, et son joieux esbat.

Vers moy vindrent, me prenant par la main;
Et me dirent: Nostre Roy souverain,
Le dieu d'Amour vous prie que venez

(1) *Joyeuse.*
(2) *Connaissance, liaison.*

Par devers luy, et bien venu serez.
Je respondy : Humblement je mercie
Amour et vous de vostre courtoisie.
De bon vouloir iray par devers luy ;
Pour ce je suy venu cy aujourdhuy :
Car Jeunesse m'a dist que le verray
En son estat et gracieux array (1).

Bel Acueil print Jeunesse par le bras ;
Et Plaisance si ne m'oublia pas ;
Mais me pria qu'avecques elle venisse,
Et tout le jour près d'elle me tenisse.
Si allasmes en ce point jusques au lieu,
Là où estoit des amoureux le Dieu :
En tour de luy son peuple s'esbatoit (2),
Dansant, chantant, et maint esbat faisoit.
Tous à genoulx nous mismes humblement,
Et Jeunesse parla premierement.

Disant : Très-hault et noble puissant Prince,
A qui subgiet est chascune province,
Et qui je dois servir et honorer,
De mon povoir je vous viens présenter
Ce jeune fils qui en moy a fiance,
Qui est sailli (3) de la Maison de France,

---

(1) *Accueil, maintien.*
(2) *Se réjouissait.*
(3) *Issu.*

Creu au jardin semé de fleurs de lis;
Combien que je loyaument luy promis;
Qu'en rien qui soit je ne le lerray (1);
Mais à son gré son cueur gouverneray.

Amour respond: Il est le bien venu:
Au temps passé j'ay son pere congneu;
Plusieurs aultres aussi de son lignage
Ont maintes fois esté en mon servage;
Pourquoy tenu suy plus de luy bien faire;
S'il veult après son lignage retraire (2).
Viens çà, dist-il; mon fils, que pensés-tu?
Fus-tu oncques de ma darde feru (3)?
Je crois que non, car ainsi le me semble;
Vien près de moy, si parlerons ensemble.

De cueur tremblant, près de luy m'aprochay.
Si luy ay dit: Sire, quant j'acorday
A Jeunesse de venir devant vous,
Elle me dist que vous estiez sur-tout
Si très-courtois, que chacun desiroit
De vous hanter; que bien vous congnoissoit:
Je vous supplie que je vous treuve tel;
Estrangier suy venu en vostre hostel,

(1) *Violenterai, forcerai.*
(2) *Imiter, suivre.*
(3) *Fus-tu jamais de ma fleche blessé.*

Honte seroit à vostre grant noblesse
Se fait m'estoit céans mal ou rudesse.

Par moy constraint, dist Amour, ne seras;
Mais de céans jamais ne partiras
Que ne soiés ès las (1) amoureux pris:
Je m'en fais fort; si bien l'ay entrepris.
Souvent mercy me viendras demander
Et humblement ton fait recommender;
Mais lors sera ma grace de toy loing,
Car à bon droit te fauldray (2) au besoing,
Et si feray vers toy le dangereux,
Comme tu fais d'estre vray amoureux.

Venez avant, dist-il, plaisant Beaulté,
Je vous requiers que sur la loyaulté
Que me devez, le venez assaillir:
Ne le laissiez reposer ne dormir,
Ne nuit, ne jour, s'il ne me fait hommaige:
Aprivoisiez ce compagnon sauvaige.
Au temps passé, vous conqueistes Samson
Le fort, aussi le sage Salomon;
Si cest enfant surmonter ne savez;
Vostre renom dutout perdu avez.

Beaulté lors vinst, de costé moy s'assit;
Un peu se teut, puis doulcement m'a dist:

---

(1) *Liens.*
(2) *Manquerai.*

Ami, certes je me donne merveille
Que tu ne veulx pas que l'en te conseille;
Au fort (1) saches que tu ne peus choisir:
Il te convient à Amour obéir.
Mes yeulx prindrent fort à la regarder,
Plus longuement ne les en peû garder.
Quant Beaulté vist que je la regardoye,
Tost par mes yeulx un dard au cueur m'envoye.

Quant dedans fu, mon cueur vinst esveillier,
Et tellement le print à chatoillier,
Que je senti que trop rioit de joye;
Il me desplèut qu'en ce point le sentoye.
Si començay mes yeulx fort à tenser,
Et envoyay vers mon cueur un Penser,
En luy priant qu'il jettast hors le dard.
Hélas ! hélas ! je y envoyay trop tard;
Car quant Penser arriva vers mon cueur,
Il le trouva ja pasmé de doulceur.

Quant je le sceu, je dis par desconfort:
Je he (2) ma vie et desire ma mort;
Je he mes yeulx, car par eulx suis deceu;
Je he mon cueur qu'ay nicement (3) perdu;

---

(1) *Au reste.*
(2) *Je hais.*
(3) *Niaisement, honteusement.*

Je he ce dard que ainsi mon cueur blesse:
Venez avant pour tuer moy, Destresse:
Car mieulx me vault tout à ung cop morir,
Que longuement en desaise languir.
Je congnois bien, mon cueur est pris es las (1)
Du dieu d'Amour par vous, Beaulté, hélas!

A donc je cheu aux piés d'Amour malade,
Et semblay mort tant eut la coleur fade.
Il m'aperceu; si commença à rire,
Disant: Enfant, tu as besoing d'un mire (2);
Il semble bien par ta façe palie
Que tu seuffres très-dure maladie:
Je cuidoye (3) que tu feusses si fort,
Qu'il ne feust riens qui te peust faire tort,
Et maintenant, ainsi soudainement
Tu es vaincu par Beaulté seulement.

Ou est ton cueur pour le présent alé?
Ton grant orgueil est bientost ravalé;
Il m'est advis que tu deusses avoir honte,
Si de legier quant Beaulté te surmonte,
Et à mes piés t'a abattu à terre.
Revenge-toy: se tu vaulx rien pour guerre,
Ou à elle il vault mieulx de toy rendre,

---

(1) *Charmes, liens.*
(2) *Médecin.*
(3) *Je pensai.*

Si tu ne sces aultrement te defendre:
Car de deux maulx puisque tu peux eslire,
C'est le meilleur que preingnes le moins pire.

Ainsi de moy fort Amour se mocquoit;
Mais non pourtant de ce ne me challoit (1);
Car de doleur j'estoye si enclos,
Que je ne tins compte de tous ces mos.
Quant Jeunesse vist que point ne parloye;
Car tout advis et sens perdu avoye,
Pour moy parla, et au dieu d'Amour dist:
Sire, veuillez qu'il ait aucun respit (2).
Amour respond: Jamais respit n'aura
Jusques à tant que rendu se sera.

Beaulté mit lors en son gelon (3) ma teste;
Et si m'a dist: A main mise t'arreste;
Rens-toy à moy, et tu fera que saige,
Et à Amour va faire ton hommaige.
Je respondy: Madame, je le vueil;
Je me soubmets de tout à vostre vueil:
Au dieu d'Amour et à vous je me rens;
Mon poure cueur à mort feru je sens (4);
Vueillez avoir pitié de ma tristesse,
Jeune, gente, nompareille Princesse.

---

(1) *Souciait, avait soin, souffrait.*
(2) *Soulagement.*
(3) *Sein, giron.*
(4) *Percé, blessé.*

Quant je me fu ainsi rendu à elle,
Je maintendray, dist-elle, ta querelle
Envers Amour, et tant pourchasseray (1)
Que en sa grace recevoir te feray:
A brief parler et sans faire long compte,
Au dieu d'Amour mon fait au vray racompte,
Et luy a dit: Sire, je l'ay conquis,
Il s'est à vous et à moy tout soubmis;
Vueillez avoir de sa doleur mercy,
Puisque vostre se tient et mien aussy.

S'il a meffait vers vous, il s'en repent;
Et se soubmet en vostre jugement:
Puisqu'il se veult à vous abandonner,
Legierement lui devez pardonner:
Chacun seigneur qui est plein de noblesse
Doit despartir mercy à grand largesse;
De vous servir sera plus obligié,
Se franchement son mal est allegié,
Et si mettra peine de desservir
Vos grands bienfais par loyaument servir.

Amour respond: Beaulté, si sagement
Avez parlé et raisonnablement,
Que pardonner luy vueil la malveillance
Qu'ay envers luy; car par oultre cuidance (2)

---

(1) *Solliciterai.*

(2) *Insolence, arrogance, présomption.*

Me courouça, quant comme foul et nice (1)
Il refusa d'entrer en mon service :
Faictes de luy ainsi que vous vouldrez,
Content me tient de ce que vous ferez ;
Tout le soubmet à vostre voulonté,
Sauve sans plus ma souveraineté.

Beaulté respond : Sire, c'est bien raison
Par-dessus tout et sans comparaison,
Que pour seigneur et souverain vous tiengne
Et ligement vostre subgiet deviengne ;
Premierement devant vous jurera
Que loyaument de cueur vous servira,
Sans espagnier, soit jour ou de nuis,
Peine, soussy, dueil, courroux ou ennuis :
Et souffrera, sans point se repentir,
Les maulx qu'amans ont souvent à souffrir.

Il jurera aussi secondement,
Qu'en un seul lieu aimera fermement,
Sans point querir ou desirer le change ;
Car sans faillir ce serait trop estrange
Que bien servir peust un cueur en maints lieux :
Combien qu'aucuns cueurs ne demandent mieux
Que de servir du tout à la volée,
Et qu'ils ayent d'amer la Renommée :
Mais au derrain (2) ils s'en trouvent punis
Par Loyaulté dont ils sont ennemis.

---

(1) *Niais, dupe.*
(2) *Enfin.*



En oultre ; plus promettra tiercement
Que vos conseulx tiendra secretement
Et gardera de mal parler sa bouche.
Noble Prince, ce point-ci fort vous touche;
Car maints amans, par leurs nices (1) paroles,
Par sots regards et contenances folles,
Ont fait parler souvent les mesdisans;
Par quoy grevés ont esté vos servans,
Et ont reçeu souventes fois grand perte
Contre raison et sans nulle desserte.

Avecques ce, il vous fera serment
Que s'il reçoit aucun avancement
En vous servant, qu'il n'en fera ventance:
Cestui meffait dessert trop grand vengeance;
Car quant Dames veulent avoir pitié
De leurs servans, leur monstrant amitié,
Et de bon cueur aucun reconfort donnent;
En ce faisant, leur honneur abandonnent,
Sous fiance de trouver leurs amans
Secrets, ainsi qu'en font les convenans.

Ces quatre poins qu'ay ci-devant només;
De tous amans doivent estre gardés,
Qui à honneur et avancement tirent
Et leurs amours à fin mener desirent,
Six autres poins aussi accordera,

---

(1) *Niaises, trompeuses.*

Mais par serment point ne les promettra,
Car nul amant estre constraint ne doit
De les garder se son proufit n'y voit;
Mais se faire veult après bon conseil
A les garder doit mettre son traveil.

Le premier est qu'il se tiengne joli,
Car les Dames le tiennent grand pris:
Le second est que très-courtoisement
Soy maintendra et gracieusement:
Le tiers point est que selon sa puissance,
Querra honneur et poursuivra vaillance:
Le quatrieme qu'il soit plein de largesse;
Car c'est chose qui avance noblesse:
Le cinquieme qu'il servira compaignie,
Amant honneur, et fuiant villenie.

Le sixieme point et le derrenier
Est qu'il sera diligent escolier,
En aprenant tous les gracieux tours
A son povoir qui servent en amours;
C'est à savoir, à chanter et danser,
Faire chansons et balades rimer,
Et tous aultres joyeux esbatemens.
Ce sont ycy les dix comandemens,
Vray dieu d'Amour, que je feray jurer
A cest enfant, s'il vous plaist l'apeller.

Lors m'apella, et me fist les mains mettre

Sur ung grant livre, en me faisant promettre
Que feroye loyaument mon devoir
Des poins d'Amour gardez à mon povoir;
Ce que je fis de bon vueil lyement (1).
A donc Amour a fait comandement
A Bonnefoy, d'Amour chief secrétaire;
De ma lettre de retenue faire.
Quant faite fu, Loyaulté la scella
Du scel d'Amour, et la me délivra.

Ainsi Amour me mist en son servage;
Mais pour seurté retint mon cueur en gage.
Pourquoy luy dis que vivre ne pourroye,
En cest estat, sun autre cueur n'avoye.
Il respondit: Espoir, mon médecin,
Te gardera de mort soir et matin,
Jusques à tant qu'auras en lieu du tien
Le cueur d'une, qui te tiendra pour sien:
Garde tousjours ce que t'ay comandé,
Et je t'auray pour bien recomendé.

Dieu Cupido et Venus la déesse
Ayant povoir sur mondaine lyesse (2),
Salut de cueur par nostre grant humblesse
A tous Amants:

---

(1) *Joyeusement.*
(2) *Joie.*

Savoir faisons que le Duc d'Orléans ;
Nommé Charles, à présent jeune d'ans,
Nous retenons pour l'un de nos servants,
Par ces présentes :
Et luy avons assigné sur nos rentes
Sa pension en joyeuses attentes,
Pour en joir par nos lettres-patentes ;
Tant que voldrons ;
En espérant que nous le trouverons
Loyal vers nous, ainsi que fait avons
Ses devanciers, dont contents nous tenons
Très-grandement.
Pour ce donnons estroit coumandement
Aux Officiers de nostre Parlement,
Qu'ils le traictent et aident doulcement
En tout affaire :
A son besoing, sans venir au contraire,
Si chier qu'ils ont nous obéir et plaire,
Et qu'ils doubtent envers nous de forfaire
En corps et biens,
Le soustenant, sans y espargnier riens
Contre dangiers avecques tous les siens,
Malle bouche, pleine de faulx maintiens
Et jalousie :
Car chascun d'eulx de grever estudie
Les vrais subgiets de nostre seigneurie ;
Dont il est l'un, et sera à sa vie,
Car son serment
De nous servir devant tout ligement

Avons reçu ; et pour plus fermement
Nous asseurer qu'il fera loyaument
Entier devoir,
Avons voulu en gage recevoir
Le cueur de luy, lequel, de bon vouloir,
A tout soumis en nos mains et povoir :
Pour quoy tenus
Sommes à lui par ce de plus en plus ;
Si ne serons pas ses bienfais perdus,
Ne ses travaulx pour néant despendus :
Mais pour monstrer
A toutes gens bon exemple d'amer,
Nous le voulons richement guerdonner (1) ;
Et de nos biens à largesse donner ;
Temoings nos seaulx,
Cy attachiez devant tous nos feaulx,
Gens de Conseils et serviteurs loyaulx,
Venus vers nous par mendemens royaux
Pour nous servir.
Donné le jour Saint Valentin (2) martir ;
En la cité de gracieux Desir,
Où avons fait nostre Conseil tenir.

Par CUPIDO et VENUS, souverains ;
A ce présens plusieurs Plaisirs mondains.

---

(1) *Récompenser.*
(2) Voyez la note (A) à la fin du livre.

BELLE, bonne, nompareille plaisant;
Je vous suppli vueillez me pardonner,
Se moy qui suis vostre grace attendant,
Viens devers vous pour mon fait raconter;
Plus longuement je ne le puis céler
Qu'il ne faille que sachiez ma destresse;
Comme celle qui peut me conforter,
Car je vous tiens pour ma seule maistresse.

SE si à plain vous vois mes maulx disant;
Force d'amour me fait ainsi parler;
Car je devins vostre loyal servant,
Le premier jour que je peus regarder,
La grant beaulté que vous avez sans per (1);
Qui me ferait avoir toute lyesse;
Se serviteur vous plaisoit me nomer,
Car je vous tiens pour ma seule maistresse.

QUE me donnez en ottroy don (2) si grant;
Je ne l'ose dire ne demander;

---

(1) *Sans égale.*
(2) *En faveur, en bénéfice.*

Mais s'il vous plaist que de cy en avant,
En vous servant puisse ma vie user,
Je vous suppli que sans me refuser
Vueilliez souffrir qu'y mette ma jeunesse;
Nul autre bien je ne vueil souhaidier (1),
Car je vous tiens pour ma seule maistresse.

---

(1) *Souhaiter.*

Vueillez vos yeulx emprisonnez
Et sur moy plus ne les giettez,
Car quant vous plaist me regarder,
Pardieu, belle, vous me tuez,
Et en tel point mon cueur mettez,
Que je ne sçay que faire doye :
Je suis mort se vous ne m'aidiez,
Ma seule souveraine joye.

Je ne vous ose demander
Que vostre cueur vous me donnez;
Mais se droit me voulez garder,
Puisque ce cueur de moy avez,
Le vostre fault que me laissiez;
Car sans cueur vivre ne pourroye :
Faites-en come vous vouldrez,
Ma seule souveraine joye.

Trop hardi suis d'ainsi parler;
Mais pardonner le me devez,
Et n'en devez autruy blasmer
Que le gent corps que vous portez;
Qui m'a mis, come vous veez,
Si fort en l'amoureuse voye,

Qu'en vostre prison me tenez,
Ma seule souveraine joye.

MADAME, plus que ne savez
Amour si très-fort me guerroye;
Qu'à vous me rens. Or me prenez,
Ma seule souveraine joye.

C'EST grand péril de regarder
Chose dont peut venir la mort ;
Combien qu'on ne s'en scet garder ;
Aucunes fois, soit droit ou tort.
Quant Plaisance si est d'accort
Avecques ung jeune Desir,
Nul ne pourroit son cueur tenir
D'envoyer les yeulx en messaige :
On le voit souvent avenir
Aussi bien au foul come au saige.

LESQUELS yeulx viennent raporter
Ung si très-gracieux raport
Au cueur, quant le veult escouter ;
Que s'il a eu d'amer l'effort,
Encore l'aura il plus fort :
Et le font du tout retenir ;
Au service sans despartir
D'amour à son très-grand dommaige :
On le voit souvent avenir
Aussi bien au foul come au saige.

CAR maints maulx luy fault endurer,
Et de soussy passer le port,

Avant qu'il puisse recouvrer
L'acointance de reconfort (1);
Qui plusieurs fois au besoing dort
Quand on se veult de luy servir;
Et lors il est plus que martir,
Car son mal vault trop pis que raige:
On le voit souvent avenir
Aussi bien au foul come au saige.

Amour, ne prenez desplaisir;
S'ai dit le mal que fault souffrir
Demeurant en vostre servaige:
On le voit souvent avenir
Aussi bien au foul come au saige.

---

(1) *Habitude de soulagement, usage de consolation.*

COMMENT se peut ung poure cueur deffendre
Quant deux beaulx yeulx le viennent assaillir ;
Le cueur est seul desarmé, nu et tendre,
Et les yeulx sont bien armés de plaisir ;
Contre tous deux ne pourroit pié (1) tenir ;
Amour aussi est de leur alliance ;
Nul ne tendroit contre telle puissance.

IL lui convient ou mourir ou se rendre ;
Trop grant honte lui seroit de fuir ;
Plus baudement (2) les oseroit attendre ;
S'il eût povoir dont il se pût couvrir ;
Mais point n'en a : si luy vault mieulx souffrir
Et se mettre tout en leur gouvernance ;
Nul ne tendroit contre telle puissance.

QU'IL soit ainsi : bien me le fist aprendre
Ma maistresse, mon souverain desir,
Quand il luy plaist ja pieçà (3) entreprendre

(1) *Pied.*
(2) *Sans souci, sans inquiétude, gaiement.*
(3) *Déjà, depuis long-temps.*

De me vouloir de ses doulx yeulx ferir (1);
Oncques puis mon cueur ne peust guerir:
Car lors fust-il desconffit à oultrance,
Nul ne tendroit contre telle puissance.

---

(1) *Blesser.*

ESPARGNIEZ vostre doulx attrait
Et vostre gracieux parler,
Car Dieu scet les maulx qu'ils ont fait
A mon poure cueur endurer.
Puisque ne voulez m'accorder
Ce que pourroit mes maulx guerir;
Laissiez-moy passer ma meschance (1),
Sans plus me vouloir assaillir
Par vostre plaisant acointance (2).

VERS Amour faictes grant forfait,
Je l'ose pour vray advouer,
Quant me ferez (3) d'amoureux trait
Et ne me voulez conforter (4)
Je croy que me voulez tuer.
Pleust à Dieu que vous peussiez sentir
Une fois la dure grevance (5)
Que m'avez fait long-temps souffrir
Par vostre plaisant acointance!

---

(1) *Malheur, infortune.*
(2) *Familiarité, liaison.*
(3) *Percez, blessez.*
(4) *Soulager.*
(5) *Affliction, chagrin.*

HÉLAS! que vous ay-je meffait,
Par quoy me doyez tourmenter?
Quant mon cueur d'amer se retrait (1),
Tantost le venez rapeller.
Plaise vous en pais le laissier,
Ou luy accorder son desir:
Honte vous est, non pas vaillance,
D'un loyal cueur ainsi meurdrir (2),
Par vostre plaisant acointance.

---

(1) *Se défend.*
(2) *Tourmenter, se jouer.*

N'A pas longtemps qu'alay parler
A mon cueur tout secretement,
Et luy conseillay de s'oster
Hors de l'amoureux pensement :
Mais me dit bien fellement (1),
Ne m'en parlez plus, je vous prie :
J'aimeray toujours se maist dieux (2),
Car j'ay la plus belle choisie ;
Ainsi m'ont raporté mes yeulx.

LORS dis : Vueilliez me pardonner,
Car je vous jure mon serement,
Que conseil vous cuide (3) donner
A mon povoir très-loyaument.
Voulez-vous sans alegement
En doleur finir vostre vie ?
Nennil (4) dya, dist-il, j'auray mieulx
Madame m'a fait chiere lye :
Ainsi m'ont raporté mes yeulx.

---

(1) *Séchement.*
(2) *S'il plaît à Dieu.*
(3) *Pense, puisse.*
(4) *Non pas vraiment.*

CUIDEZ-VOUS (1) savoir sans doubter,
Par ung regart tant seulement,
Se dis-je, du tout son penser,
Ou par ung doulx acointement (2)?
Taisiez-vous, dist-il vraiement,
Je ne croiray chose qu'on die;
Mais la serviray en tous lieulx,
Car de tous biens est enrichie;
Ainsi m'ont raporté mes yeulx.

---

(1) *Croyez-vous, pensez-vous.*
(2) *Liaison.*

De jamais n'amer par amours,
J'ay aucune fois le vouloir,
Pour les ennuieuses doulours
Qu'il me fault souvent recevoir:
Mais en la fin, pour dire voir (1),
Quelque mal que doye porter,
Je vous asseure par ma foy,
Que je n'en sauroye garder
Mon cueur qui est maistre de moy.

Combien qu'ay eu d'estranges tours!
Mais j'ay tout mis en non chaloir (2),
Pensant de recouvrer secours
De confort ou d'un doulx espoir.
Hélas! se j'eusse le povoir
D'aucunement hors m'en bouter,
Par le serment qu'à Amour doy,
Jamais ni lairay (3) rentrer
Mon cueur qui est maistre de moy.

---

(1) *Vrai.*
(2) *Insouciance, indifférence.*
(3) *Laisserais.*

CAR je sçay byen que par doulçours,
Amour le scet si byen avoir,
Qu'il vouldrait ainsi tous les jours
Demourer sans ja (1) s'en mouvoir.
Nil (2) ne veult oir, ne savoir
Le mal qu'il me fait endurer:
Plaisance l'a mis en ce ploy (3);
Elle fait mal de le m'oster,
Mon cueur qui est maistre de moy.

IL me desplaist d'en tant parler:
Mais par le Dieu en qui je croy,
Ce fait desir de recouvrer
Mon cueur qui est maistre de moy.

---

(1) *Jamais.*
(2) *Rien.*
(3) *Procès, débat.*

QUANT je suy couchié en mon lit ;
Je ne puis en pais reposer ;
Car toute la nuit mon cueur lit,
Ou roumant (1) de plaisant penser ;
Et me prie de l'escouter :
Si je ne l'ose désobéir,
Pour doubte de le courroucer ;
Ainsi je laisse le dormir.

CE livre-cy est tout escript
Des fais de Madame sans per (2).
Souvent mon cueur de joye rit,
Quant il les lit ou oyt compter ;
Car certes tant sont à louer,
Qu'il y prent souverain plaisir ;
Moi-mesme ne m'en puis lasser ;
Ainsi je laisse le dormir.

SE mes yeulx demandent respit,
Par sommeil qui les vient grever ;
Il les tense par grant despit,

(1) *Le conte* ou *la fable.*
(2) *Sans pareil.*

Et si ne les peut surmonter :
Il ne cesse de souspirer
A par soy ; j'ay lors sans mentir ;
Grant peine de le rapaisier ;
Ainsi je laisse le dormir.

Amour, je ne puis gouverner
Mon cueur, car tant vous veult servir,
Qu'il ne scet jour ne nuit cesser ;
Ainsi je laisse le dormir.

Mon cueur m'a fait comandement
De venir vers vostre jeunesse,
Belle que j'ayme loyaument,
Comme doy faire ma princesse.
Se vous demandez pourquoy esse?
C'est pour savoir quant vous plaira
Allegier sa dure destresse.
Madame, le sauray-je ja (1)?

Ditez ley (2) par vostre serement,
Je vous fais loyale promesse,
Nul ne le saura seulement,
Fors que luy (3), pour avoir leesse (4).
Or luy monstrez qu'estes maistresse,
Et luy mandez qu'il guerira;
Ou s'il doit mourir de destresse,
Madame, le sauray-je ja?

Penser ne pourroit nullement,
Que la douleur qui tant le blesse,

(1) *Jamais.*
(2) *Loi.*
(3) *Si ce n'est lui.*
(4) *Jouissance, satisfaction.*

Ne vous deplaise aucunement;
Or faictes donc tant qu'elle cesse;
Et le remettez en l'adresse
D'Espoir, dont il party pieça (1):
Respondez sans que plus vous presse;
Madame, le sauray-je ja?

---

(1) *Autrefois.*

Fresche beaulté, très-riche de jeunesse ;
Riant regart, trait amoureusement,
Plaisant parler, gouverné par sagesse ;
Port féminin, en corps bien fait et gent ;
Haultain maintien, demene (1) doulcement ;
Acueil humble, plein de maniere lye (2) ;
Sans nul dangier bonne chiere faisant,
Et de chascun pris et los (3) emportant ;
De ces grants biens est Madame garnie.

Tant bien luy siet à la noble Princesse ;
Chanter, danser et tout esbatement,
Qu'on la nome de ce faire maistresse ;
Elle fait tout si gracieusement,
Que nul ne scet trouver amendement ;
L'escole peut tenir de courtoisie ;
En la voyant, aprent, qui est sachant ;
Et en ses fais, qui va garde prenant :
De ces grants biens est Madame garnie.

---

(1) *Gestes.*
(2) *Joyeuse.*
(3) *Louange.*

Bonté, Honneur, avecques Gentillesse;
Tiennent son cueur en leur gouvernement;
Et Loyaulté nuit et jour ne la laisse.
Nature mist tout son entendement,
A la former et faire proprement,
De point en point. C'est la mieulx accomplie
Qui aujourd'huy soit en monde vivant.
Je ne dis riens que tous ne vont disant:
De ces grants biens est Madame garnie.

Elle semble mieulx que femme Déesse:
Si croy que Dieu l'envoya seulement,
En ce monde, pour monstrer la largesse
De ses haults dons, qu'il a entièrement
En elle mis abandonneement (1).
Elle n'a per (2), plus ne sçay que je die:
Pour foul me tiens de l'aler devisant;
Car moy ne nul, n'est à ce souffisant:
De ces grants biens est Madame garnie.

S'il est aucun qui soit prins de tristesse,
Voise veoir son doulx maintenement (3),
Je me fais fort que le mal qui le blesse,
Le laissera pour lors soudainement,
Et en oubly sera mis pleinement.

---

(1) *Sans retenue, avec profusion.*
(2) *Pareille, égale.*
(3) *Qu'il voie son doux maintien.*

C'est paradis que de sa compaignie ;
A tous complaist, à nul n'est ennuiant :
Qui plus la voit, plus en est desirant ;
De ces grants biens est Madame garnie.

Toutes Dames qui oyez cy (1) comment
Prise celle que j'ayme loyaument,
Ne m'en sachiez maugré (2) je vous en prie :
Je ne parle pas en vous desprisant ;
Mais comme sien, je dis, en m'acquittant ;
De ses grants biens est Madame garnie.

---

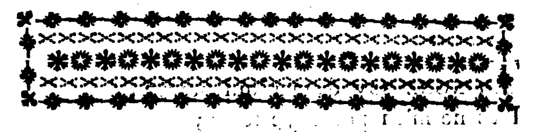
(1) *Ici.*
(2) *Mauvais gré.*



NOTE.

(A) Le 14 janvier, Valentine de Milan célébrait la fête de St. Valentin son patron, en réunissant à sa Cour les Chevaliers et les Dames les plus aimables. Elle tenait une cour d'amour, où chaque Chevalier était tenu de choisir une Dame, de la servir, la chanter pendant une année, avec la liberté de lui être fidele plus long-temps. Charles d'Orléans, en fixant au jour de St. Valentin l'époque où il fut admis auprès des Dames, fait connaître l'usage établi de son temps, de n'admettre dans les cercles la jeunesse, que lorsque son éducation était en quelque sorte achevée.





LIVRE II.

CE May qu'Amours pas ne sommeille,
Mais fait amants esliessier (1);
De riens ne me dois soucier,
Car pas n'ay la puce à l'oreille.

CE n'est mie (2) donc que merveille,
Se je vueil joye demener (3):
Ce May qu'Amours pas ne sommeille,
Mais fait amants esliessier.

QUANT je me dors point ne m'esveille
Pour ce que n'ay à quoy penser;
Cy ay vouloir de demourer
En ceste vie nompareille.
Ce May qu'Amours pas ne sommeille.

---

(1) *Réjouir.*
(2) *Point, pas.*
(3) *Démontrer.*

TIENGNE soy d'amer qui pourra;
Plus ne m'en pourroye tenir;
Amoureux me fault devenir,
Je ne sçay qu'il m'en avendra.

COMBIEN que j'ay oy piéça (1),
Qu'en amours fault maints maulx souffrir;
Tiengne soy d'amer qui pourra,
Plus ne m'en pourroye tenir.

MON cueur devantier accointa (2)
Beaulté qui tant le sçait chierir,
Que d'elle ne veult despartir,
C'est fait il est syen et sera:
Tiengne soy d'amer qui pourra.

---

(1) *J'ai oui depuis long-temps, autrefois.*
(2) *Approcha, acosta.*

Quelque chose que je die ;
D'Amour ne de son povoir,
Toutefois pour dire voir (1),
J'ay une Dame choisie.

La mieulx en bien accomplie ;
Que l'en puist jamais veoir :
Quelque chose que je die,
D'Amour ne de son povoir.

Mais à elle ne puis mie (2)
Parler selon mon vouloir ;
Combien que sans decevoir ;
Je suis syen toute ma vie,
Quelque chose que je die.

---

(1) *Pour dire vrai.*
(2) *Pas.*

N'EST-ELLE de tous biens garnie ;
Celle que j'ayme loyaument ;
Il m'est advis par mon serement,
Que sa pareille n'a en vie ?

QU'EN dites-vous, je vous en prie ?
Que vous en semble vrayement ?
N'est-elle de tous biens garnie,
Celle que j'ayme loyaument ?

SOIT qu'elle danse, chante ou rie ;
Ou fasse quelqu'esbatement (1),
Faictes-en loyal jugement :
Sans faveur, ou sans flatterie ;
N'est-elle de tous biens garnie ?

(1) *Jeux, amusements.*

QUANT j'ay nompareille maistresse
Qui a mon cueur entiérement,
Tenir me vueil joyeusement,
En servant sa gente jeunesse.

CAR certes je suis en l'adresse
D'avoir de tous biens largement;
Quant j'ay nompareille maistresse,
Qui a mon cueur entiérement.

OR en ayant dueil ou tristesse,
Envieux sans allégement (1),
Il ne m'ent chault (2) par mon serement;
Car leur desplaisir m'est liesse,
Quant j'ay nompareille maistresse.

---

(1) *Soulagement.*
(2) *Il ne m'importe.*

DIEU qu'il la fait bon regarder,
La gracieuse, bonne et belle!
Pour les grants biens qui sont en elle,
Chascun est prest de la louer.

QUI se pourroit d'elle lasser?
Tous jours sa beaulté renouvelle:
Dieu qu'il la fait bon regarder,
La gracieuse, bonne et belle!

PAR deçà ne delà la mer,
Ne sçay Dame ne Demoyselle,
Qui soit en tout bien parfait telle;
C'est ung songe que d'y penser;
Dieu qu'il la fait bon regarder!

PARDIEU

PARDIEU, mon plaisant bien joyeux,
Mon cueur est si plein de lyesse,
Quant je voy la doulce jeunesse
De vostre gent corps gracieux.

POUR le regard de vos beaulx yeulx,
Qui me met tout hors de tristesse,
Pardieu mon plaisant bien joyeux,
Mon cueur est si plein de lyesse.

COMBIEN que parler envieux,
Souventefois, moult fort (1) me blesse;
Mais ne vous chaille (2) ma maistresse,
Je n'en seray pourtant que mieulx,
Pardieu mon plaisant bien joyeux.

---

(1) *Beaucoup, très-fort.*
(2) *Ne vous inquiete.*

QUE me conseillez-vous mon cueur ?
Iray-je par devers la belle,
Luy dire la peine mortelle
Que souffrez pour elle en douleur ?

POUR vostre bien et son honneur,
Ce droit que vostre conseil celle (1);
Que me conseillez-vous mon cueur,
Iray-je par devers la belle ?

SE pleine la sçay de doulceur;
Que trouveray mercy en elle :
Tost en aurez bonne nouvelle,
J'y vois nesce pour le meillieur;
Que me conseillez-vous mon cueur ?

---

(1) *Dissimule, tait.*

Au regard de vos beaulx doulx yeulx;
Dont loing suis par les envieux,
Me souhaide (1) si très-souvent,
Que mon penser est seulement
En vostre gent corps gracieux.

Savez pourquoy, mon bien joyeux;
Celle du monde qu'ayme mieulx,
De loyal cueur, sans changement;
Au regard de vos beaulx doulx yeulx
Dont loing suis par les envieux,
Me souhaide si très-souvent.

Pour ce que vers moy en tous lieux,
J'ai trouvé plaisir envieux,
Trop fort puis le despartement (2)
Que de vous fis derrainement,
A regret merencolieux (3),
Au regard de vos beaulx doulx yeulx.

---

(1) *Me souhaite.*
(2) *Adieu.*
(3) *Mélancolieux.*

QUI la regarde de mes yeulx,
Madame ma seule maistresse,
En elle voit à grant largesse,
Plaisirs croissans de bien en mieulx.

SON parler et maintien sont tieulx (1),
Qu'ils mettent un cueur en lyesse:
Qui la regarde de mes yeulx,
Madame ma seule maistresse.

TOUS la suivent, jeunes et vieulx;
Dieu scet qu'elle n'est pas sans presse:
Chascun dit c'est une déesse,
Qui est descendue des cieulx;
Qui la regarde de mes yeulx.

---

(1) *Tels.*

CE mois de May, nompareille Princesse,
Le seul plaisir de mon joyeulx espoir,
Mon cueur et quanque (1) puis avoir,
Ordonnez-en comme Dame et maistresse.

POUR ce requier votre doulce jeunesse,
Qu'en gré vueille mon présent recevoir;
Ce mois de May, nompareille Princesse,
Le seul plaisir de mon joyeulx espoir.

ET vous supply pour me tollir (2) tristesse,
Très-humblement et de tout mon povoir,
Qu'à mesmayer (3) aiez vostre vouloir,
D'un reconfort bien garny de lyesse:
Ce mois de May, nompareille Princesse.

---

(1) *Tout ce qui*, ou *quelque chose que ce soit.*
(2) *M'ôter*, *me débarrasser*, *me réjouir.*
(3) *Me soulager.*

COMANDEZ vostre bon vouloir
A vostre très-humble servant ;
Il vous sera obéissant,
D'entier cueur et loyal povoir.

PREST est de faire son devoir,
Ne l'espargnez ne tant ne quant :
Comandez vostre bon vouloir
A vostre très-humble servant.

METTEZ-LE tout en nonchaloir (1) ;
Sans luy estre jamais aydant ;
Sen riens le trouver refusant ;
Essaiez se je vous dy voir (2) ;
Comandez vostre bon vouloir.

---

(1) *En peu de valoir, en chose indifférente.*
(2) *Vraiment.*

BELLE se c'est vostre plaisir
De me vouloir tant enrichir
De reconfort et de lyesse,
Je vous requier, comme maistresse,
De me laissier du tout mourir.

CAR je n'ay vouloir, ne desir,
Fors (1) de vous loyaument servir,
Sans espargnier dueil ne tristesse:
Belle se c'est vostre plaisir
De me vouloir tant enrichir
De reconfort et de lyesse.

ET s'il vous plaist à l'acomplir,
Vueilliez tant seulement bannir
D'avec vostre doulce jeunesse,
Dolent refus, qui trop me blesse;
Dont bien me povez guerir,
Belle se c'est vostre plaisir.

---

(1) *Si ce n'est.*

RAFRAISCHISSEZ le chastel de mon cueur,
D'aucuns vivres de joyeuse plaisance;
Car faulx dangier avecques son alliance,
L'a assiégié en tour de douleur.

SE ne voulez le siege sans longueur,
Tantost lever ou rompre par puissance,
Rafraischissez le chastel de mon cueur,
D'aucuns vivres de joyeuse plaisance.

NE souffrez pas que dangier soit seigneur,
En conquestant soubs son obeissance,
Ce que tenez en vostre gouvernance:
Avancez-vous et gardez vostre honneur;
Rafraischissez le chastel de mon cueur.

Se ma douleur vous saviez ;
Mon seul joyeux pensement (1) ;
Je sçay bien certainement
Que mercy de moy auriez.

Du tout refus banniriez ;
Qui me tient en ce tourment ;
Se ma douleur vous saviez,
Mon seul joyeux pensement.

Et le don me donneriez
Que vous ay requis souvent ;
Pour avoir alegement
Ja (2) ne m'en escondiriez ;
Se ma douleur vous saviez.

---

(1) *Pensée.*
(2) *Point.*

MA seule plaisant doulce joye
La maistresse de mon vouloir,
J'ay tel desir de vous veoir,
Que mander ne le vous sauroye.

HÉLAS ! pensez que ne pourroye,
Aucun bien sans vous recevoir,
Ma seule plaisant doulce joye,
La maistresse de mon vouloir.

CAR quant desplaisir me guerroye
Souventesfois de son povoir,
Et je vueil reconfort avoir,
Espérance vers vous m'envoye,
Ma seule plaisant doulce joye.

Je ne vueil plus riens que la mort,
Pour ce que voy que reconfort,
Ne peust mon cueur eslyesser (1):
Au moins me pourray-je vanter
Que je souffre douleur à tort.

Car puisque n'ay d'espoir le port,
D'Amour ne puis souffrir l'effort,
Ne dois-je donc joye laissier ?
Je ne vueil plus riens que la mort,
Pour ce que voy que reconfort
Ne peut mon cueur eslyessier.

Au dieu d'Amour je m'en raport
Quant peine suis bouté (2) si fort,
Que povoir n'ay plus d'endurer:
Sen ce point me fault demourer,
Quant est de moy je mi accort;
Je ne vueil plus riens que la mort.

---

(1) *Réjouir.*
(2) *Mis.*

Belle que je cheris et crains,
En cest estat suis ordonné,
Que dangier m'a emprisonné,
De vostre grant beaulté loingtains.

Nil (1) ne m'a de tous biens mondains,
Qu'un souvenir abandonné,
Belle que je cheris et crains,
En cest estat suis ordonné.

Mais de nulle riens ne me plains,
Fors (2) qu'il ne m'a tost raençonné;
Car bien luy seroit guerdonné (3),
Se j'estoie hors de ses mains;
Belle que je cheris et crains.

---

(1) *Rien.*
(2) *Si ce n'est.*
(3) *Payé.*

MADAME tant qu'il vous plaira
De me faire mal endurer,
Mon cueur est prest de le porter;
Jamais ne le refusera.

EN espérant qu'il guérira,
En cet estat veult demourer;
Madame tant qu'il vous plaira
De me faire mal endurer.

UNE fois pitié vous prendra;
Quant seulement vouldrez penser;
Que c'est pour loyaument amer
Vostre beaulté qu'il servira:
Madame tant qu'il vous plaira.

De la regarder vous gardez
La belle que sers ligement (1):
Car vous perdez soudainement
Vostre cueur se la regardez.

Se donner ne le luy voulez,
Clignez les yeux hastivement:
De la regarder vous gardez
La belle que sers ligement.

Les biens que Dieu luy a donnez,
Emblent (2) un cueur subtilement:
Sur ce prenez avisement,
Quant devant elle vous vendrez;
De la regarder vous gardez.

---

(1) *Sans réserve.*
(2) *Enlevent.*

PUISQUE je ne puis eschaper,
De vous courroux, dueil et tristesse,
Il me convient suir (1) l'adresse,
Telle que me vouldrez donner.

POVOIR n'ay pas de l'amander;
Car douleur est de moy maistresse:
Puisque je ne puis eschaper,
De vous courroux, dueil et tristesse.

SI menderay par ung penser;
A mon las cueur, vuid (2) de lyesse,
Qu'il prange (3) en gré la grant destresse;
Car il luy fault tout endurer,
Puisque je ne puis eschaper.

---

(1) *Suivre.*
(2) *Privé de joie.*
(3) *Qu'il souffre.*

C'est fait, il n'en fault plus parler,
Mon cueur s'est de moy desparty,
Pour tenir l'amoureux party
Il m'a voulu abandonner.

Rien ne vault m'en desconforter,
Ne d'estre dolent ou marry:
C'est fait, il n'en fault plus parler,
Mon cueur s'est de moy desparty.

De moy ne se fait que moquer,
Quant piteusement je luy dy,
Que je ne puis vivre sans luy;
A peine me veult escouter;
C'est fait, il n'en fault plus parler.

PUISQU'AMOUR veult que banny soye,
De son hostel sans revenir,
Je voy byen qu'il me fault partir,
Effacé du livre de joye.

PLUS demourer je n'y pourroye,
Car pas ne doy ce moys servir;
Puisqu'Amour veult que banny soye,
De son hostel sans revenir.

DE confort ay perdu la voye,
Et ne me veult-on plus ouvrir,
La barrerie de doulx plaisir?
Par desespoir qui me guerroye,
Puisqu'Amour veult que banny soye.

POUR le don que m'avez donné ;
Dont très-grant gré vous doy savoir,
J'ay congneu vostre bon vouloir,
Qui vous sera bien guerdonné (1).

RAISON l'a ainsi ordonné ;
Bienfait doit plaisir recevoir :
Pour le don que m'avez donné,
Dont très-grant gré vous doy savoir.

MON cueur se tient emprisonné,
Et obligié pour dire voir (2),
Jusqu'à tant qu'ait fait son devoir,
Vers vous et se soit raençonné ;
Pour le don que m'avez donné.

---

(1) *Paye, compensé.*
(2) *Vrai.*

Si j'eussé ma part de tous biens ;
Autant que j'ay de loyaulté,
J'en auroye si grant planté,
Qu'il ne me fauldroit (1) jamais riens.

Et si gaingneroye des miens,
Madame vostre voulenté,
Si j'eusse ma part de tous biens ;
Autant que j'ay de loyaulté.

Car pour asseuré je me tiens ;
Que vostre très-plaisant beaulté,
De l'Amour me feroit renté,
Maugré dangier et tous les siens,
Si j'eusse ma part de tous biens.

---

(1) *Manquerait.*

Pour les grants biens de vostre renommée,
Dont j'oy (1) parler à vostre grant honneur;
Je desire que aiez mon cueur,
Comme de moy très-loyaument amée.

Tresoriere, je vous voy ordonnée,
A le garder en plaisance et doulceur,
Pour les grants biens de vostre renommée,
Dont j'oy parler à vostre grant honneur.

Recevez-le s'il vous plaist et agréé,
Du mien ne puis vous donner don meillieur:
C'est mon vaillant, c'est mon tresor graigneur(2):
A vous l'offre de loyale pensée,
Pour les grants biens de vostre renommée.

---

(1) *J'entends.*
(2) *Le plus grand.*

Se mon propos vient à contraire ;
Certes je l'ay bien desservy ;
Car je congnois que j'ay failly
Envers ce que devoye plaire.

Mais j'espoire que débonnaire,
Trouveray sa grace et mercy,
Se mon propos vient à contraire,
Certes je l'ay bien desservy.

Je vueil endurer et me taire ;
Quant cause suy de mon soussy :
Las ! je me sens en tel party,
Que je ne sçay que pourray faire,
Se mon propos vient à contraire.

PAR le pourchas (1) du regard de mes yeulx ;
En vous servant ma très-belle maistresse,
J'ay essayé qu'est plaisir et tristesse,
Dont j'ay trouvé maint penser envieux.

MAIS de celuy que j'amoye le mieulx ;
N'ay peu avoir que petite largesse :
Par le pourchas du regard de mes yeulx,
En vous servant ma très-belle maistresse.

CAR pour ung jour, qui m'a esté joyeux,
J'ay eu trois mois la fievre de destresse ;
Mais bon espoir m'a gueri de lyesse,
Qui m'a promis de ces biens gracieux,
Par le pourchas du regard de mes yeulx.

---

(1) *Le moyen, l'aide.*

LOINGTAIN de joyeuse sente (1),
Où l'on peust tous biens avoir,
Sans nul confort recevoir,
Mon cueur en tristesse sente.

PARQUOY convient que je sente
Maints griefs maulx pour dire voir (2),
Loingtain de joyeuse sente,
Où l'on peut tous biens avoir.

EN dueil a fait sa descente
De tous poins sans s'en mouvoir:
Et s'il fault qu'à mon savoir,
Maugré mien je m'y consente,
Loingtain de joyeuse sente.

(1) *Santé.*
(2) *Pour dire vrai.*

DEDANS mon sein près de mon cueur,
J'ay mussié (1) ung privé baisier;
Que j'ay emblé (2) maugré dangier,
Dont il meurt en peine et langueur.

MAIS ne me chault (3) de sa douleur;
Et en dûst-il vif enragier,
Dedans mon sein près de mon cueur,
J'ay mussié ung privé baisier.

SE Madame par sa doulceur
Le veult souffrir, sans m'empeschier,
Je pense d'en plus pourchassier (4)
Et en feray trésor graigneur (5)
Dedans mon sein près de mon cueur.

---

(1) *Caché.*
(2) *Dérobé.*
(3) *Ne me soucie.*
(4) *Rechercher.*
(5) *Le plus grand.*

DE

De vostre beaulté regarder,
Ma très-belle gente maistresse;
Ce m'est certes tant de lyesse,
Que ne le sauriez penser.

Je ne m'en pourroye lasser;
Car j'oublie toute tristesse,
De vostre beaulté regarder,
Ma très-belle gente maistresse.

Mais pour mesdisans destourber (1)
De parler sur vostre jeunesse,
Il fault que souvent m'en délaisse;
Combien que ne m'en puis garder
De vostre beaulté regarder.

---

(1) *Détourner.*

PRENEZ tost ce baisier mon cueur,
Que ma maistresse vous présente,
La belle, bonne, jeune et gente,
Par sa très-grant grace et doulceur.

BON guet feray, sus mon honneur,
Afin que dangier riens n'en sente:
Prenez tost ce baisier mon cueur,
Que ma maistresse vous présente.

DANGIER, toute nuit en labeur,
A fait guet; or gist en sa tente:
Acomplissez brief vostre entente,
Tandis qu'il dort, c'est le meillieur:
Prenez tost ce baisier mon cueur.

COMMENT vous puis-je tant amer
Et mon cueür si très-fort hayr,
Qu'il ne me chault (1) de desplaisir,
Qu'il puisse pour vous endurer?

SON mal m'est joyeux à porter;
Mais qu'il vous puisse bien servir:
Comment vous puis-je tant amer,
Et mon cueur si très-fort hayr?

LAS! or ne deusse penser,
Qu'à le garder et chier tenir;
Et non pourtant mon seul desir,
Pour vous le vueil abandonner:
Comment vous puis-je tant amer?

---

(1) *Ne m'importe.*

Je ne prise point tels baisiers,
Qui sont donnés par contenance,
Ou par maniere d'acointance (1),
Trop de gens en sont personniers (2).

On en peut avoir par milliers
A bon marchié, grant abondance:
Je ne prise point tels baisiers,
Qui sont donnés par contenance.

Mais savêz-vous lesquels sont chiers?
Les privés venans par plaisance.
Tous autres ne sont sans doubtance,
Que pour festier (3) estrangiers:
Je ne prise point tels baisiers.

---

(1) *Familiarité.*
(2) *Participants.*
(3) *Accueillir.*

Se vous desplaire ne vous doubtoye (1),
Voulentiers je vous embleroye (2),
Un doulx baisier privéement;
Et guarderoye seurement,
Dedans le trésor de ma joye.

Mais que dangier soit hors de voye (3)
Et que sans presse je vous voye,
Belle que j'aime loyaument:
Se desplaire ne vous doubtoye,
Voulentiers je vous embleroye,
Un doulx biaisier privéement.

Jamais ne m'en confesseroye,
Ne pour larrecin le tendroye (4);
Mais grant aumosne vrayement:
Car à mon cueur joyeusement,
De par vous le présenteroye,
Se vous desplaire ne doubtoye.

---

(1) *Ne redoutois.*
(2) *Déroberois.*
(3) *Passage.*
(4) *Larcin le tiendrait.*

S'IL vous plaist vendre vos baisiers,
J'en achetteray voulentiers,
Et en aurez mon cueur en gage,
Pour les prendre par héritage,
Par douzaine, cent ou milliers.

NE les me vendez pas si chiers,
Que vous feriez à estrangiers,
En me recevant en homage :
S'il vous plaist vendre vos baisiers,
J'en achetteray voulentiers,
Et en aurez mon cueur en gage.

MON vueil et mon desir entier
Sont vostres, maugré tous dangiers;
Faictes come loyale et sage :
Que pour mon guerdon (1) et partage,
Je sois servi des premiers,
S'il vous plaist vendre vos baisiers.

---

(1) *Récompense.*

LOGIEZ-MOY entre vos bras,
Et m'envoyez doulx baisier,
Qui me viengne festier (1),
D'aucun amoureux soulas (2).

TANDISQUE dangier est las,
Et le voyez sommeiller,
Logiez-moy entre vos bras,
Et m'envoyez doulx baisier.

POURDIEU ne l'esveilliez pas,
Ce faulx envieux dangier;
Jamais ne puist-il s'esveillier!
Faictes tost et parlez bas;
Logiez-moy entre vos bras.

---

(1) *Réjouir.*
(2) *Consolation.*

Se dangier me toult (1) le parler,
A vous mon bel ami sans per (2),
Par le pourchas (3) des envieux;
Nien (4) plus qu'on toucheroit aux cieulx,
Ne me tendray de vous amer.

Car mon cueur m'a voulu laissier
Pour soy du tout à vous donner,
Et pour estre vostre en tous lieux:
Se dangier me toult le parler,
A vous mon bel ami sans per,
Par le pourchas des envieux.

Tout son povoir ne peust garder,
Que sur tous aultres n'aye chier,
Vostre gent corps très-gracieux:
Et se ne vous voy de mes yeulx,
Pourtant ne vous vueil-je changier:
Se dangier me toult le parler.

---

(1) *M'ôte.*
(2) *Sans pareil.*
(3) *Efforts.*
(4) *Quand même.*

VA tost mon amoureux desir,
Sur quanque (1) me veulx obéir,
Tout droit vers le manoir de joye;
Et pour abrégier ta voye,
Prens ta guide doulx souvenir.

Mets peine de me bien servir,
Et de ton messaige acomplir,
Tu congnois ce que je vouldroye.
Va tost mon amoureux desir,
Sur quanque me veulx obéir,
Tout droit vers le manoir de joye.

Recommende-moy à Plaisir,
Et se brief ne peux revenir,
Fay que de toy nouvelles oye (2):
Et par bon Espoir les m'envoye,
Ne veuilles au besoing faillir,
Va tost mon amoureux desir.

(1) *Quoi que ce soit.*
(2) *Reçoive, aye.*

Je me mets en vostre mercy,
Très-belle, bonne, jeune et gente;
On m'a dist qu'estes mal contente
De moy ne sçay s'il est ainsi.

De toute nuit je n'ay dormy;
Ne pensez pas que je vous mente:
Je me mets en vostre mercy,
Très-belle, bonne, jeune et gente.

Pour ce très-humblement vous pry,
Que vous me dittes vostre entente:
Car d'une chose je me vente,
Qu'en loyaulté n'ay point failly:
Je me mets en vostre mercy.

TROP estes vèrs moy endebtée,
Vous me devez plusieurs baisiers,
Je vouldroye moult (1) voulentiers
Que la debte fust acquittée.

QUOIQUE vous soyez excusée,
Que n'osez pour les faulx dangiers;
Trop estes vers moy endebtée,
Vous me devez plusieurs baisiers.

J'EN ay bonne lettre scellée;
Payez-les sans tenir si chiers;
Autrement, par les Officiers
D'Amour vous serez arrestée:
Trop estes vers moy endebtée.

---

(1) *Très.*



VOSTRE bouche dit : Baisiez-moy,
Ce m'est avis quant la regarde :
Mais dangier de trop près la garde,
Dont mainte doleur je reçoy.

LAISSIEZ m'avoir par vostre foy,
Un doulx baisier, sans que plus tarde :
Vostre bouche dit : Baisiez-moy,
Ce m'est avis quant la regarde.

DANGIER me heit (1) ne sçay pourquoy :
Et toujours d'estourbier me darde (2) :
Je prie à Dieu que mal feu larde (3) :
Il feust temps qu'il se tenist coy.
Vostre bouche dit : Baisiez-moy.

---

(1) *Me hait.*
(2) *Et toujours de trouble m'accable.*
(3) *Que faible feu me lance.*

Au besoing congnoist-on l'amy
Qui loyaument aidier desire :
Pour vous je puis bien ceci dire,
Car vous ne m'avez pas failly.

Mais avez en vostre mercy
Tant fait qu'il me doit bien souffire ;
Au besoing congnoist-on l'amy
Qui loyaument aidier desire.

Bien brief, pense partir de cy (1)
Pour m'en aler vers vous desire ;
Loisir n'ay pas de vous escrire :
Et pour ce plus avant ne dy ;
Au besoing congnoist-on l'amy.

(1) *D'ici.*

Mon seul amy, mon bien, ma joye,
Celuy que sur tout amer veulx,
Je vous pry que soie joyeulx,
En espérant que brief vous voye.

Car je ne fais que querir voye,
De venir vers vous se maist Dieux (1):
Mon seul amy, mon bien, ma joye,
Celuy que sur tout amer veulx.

Et se par souhaitier (2) povoye
Estre emprès (3) vous ung jour ou deux;
Pour quanqu'il a (4) dessous les cieulx,
Autre rien ne souhaiteroye:
Mon seul amy, mon bien, ma joye.

---

(1) *S'il plaît à Dieu.*
(2) *Souhait.*
(3) *Auprès.*
(4) *Pour quoi que ce soit.*

Fuyez le trait de doulx regard,
Cueur qui ne vous savez défendre:
Veu qu'estes désarmé et tendre,
Nul ne vous doit tenir couard (1).

Vous serez pris, ou tost ou tard,
S'Amour le veult bien entreprendre:
Fuyez le trait de doulx regard,
Cueur qui ne vous savez défendre.

Retraiez-vous (2) sous l'estendard
De nonchaloir (3) sans plus attendre:
S'à (4) plaisance vous laissiez rendre,
Vous estes mort Dieu vous en gard:
Fuyez le trait de doulx regard.

---

(1) *Tranquille.*
(2) *Faites retraite.*
(3) *D'insouciance.*
(4) *Si à.*

FAULT-IL aveugle devenir ;
N'ose-t-on plus les yeulx ouvrir ;
Pour regarder ce qu'on desire ?
Dangier est bien estrange sire,
Qui tant veult amans asservir.

VOUS lerrez-vous (1) anéantir,
Amour, sans remede querir,
Ne peust nul dangier contredire ?
Fault-il aveugle devenir,
N'ose-t-on plus les yeulx ouvrir,
Pour regarder ce qu'on desire ?

LES yeulx sont fais pour servir,
Et pour raporter tout plaisir,
Aux cueurs quant ils sont en martire :
A les en garder dangier tire (2),
Est-ce bien fait de le souffrir ?
Fault-il aveugle devenir ?

---

(1) *Laisserez-vous.*
(2) *S'occupe.*

REGARDEZ-MOI sa contenance,
Luy siet-il byen à soy jouer?
Certes c'est le vray mirouer (1)
De toute joyeuse plaisance.

ENTRE les parfaictes de France,
Se peust-elle l'une advouer?
Regardez-moy sa contenance,
Luy siet-il byen à soy jouer?

POUR fol me tien quant je m'avance,
De vouloir les grants biens louer,
Dont Dieu l'a voulue douer:
Ses fais en font la demonstrance,
Regardez-moy sa contenance?

---

(1) *Miroir.*

Reprenez ce larron souspir,
Qui s'est emblé (1) soudainement,
Sans congié, ou comandement,
Hors de la prison de desir?

Mesdisans l'ont ouy partir,
Dont ils tiennent leur parlement:
Reprenez ce larron souspir,
Qui s'est emblé soudainement?

Se le meschant eust sceu saillir,
Sans noyse (2), tout privéement,
N'en peust chaloir (3): mais sotement
L'a fait: pour ce l'en fault pugnir.
Reprenez ce larron souspir?

(1) *Dérobé.*
(2) *Eclat.*
(3) *Fâcher.*

Et eussiez-vous dangier cent yeulx,
Assis et derriere et devant,
Ja (1) n'yrez si près regardant
Que vostre propos en soit mieulx.

Estre ne povez en tous lieux;
Vous prenez peine pour néant :
Et eussiez-vous dangier cent yeulx,
Assis et derriere et devant.

Les fais des amoureux sont tieux (2)
Tousjours vont en assoubeinant (3) :
Jamais ne saurez faire tant,
Qu'ils ne vous trompent se maist Dieux (4) :
Et eussiez-vous dangier cent yeulx.

---

(1) *Jamais.*
(2) *Tels.*
(3) *Furtivement.*
(4) *S'il plaît à Dieu.*

D'OU vient ce soleil de plaisance,
Qui ainsi m'esbluyst les yeulx?
Beaulté, doulceur et encore mieulx,
Y sont à trop grant abondance.

SOUDAINEMENT luist par semblance;
Comme ung éclair venant des cieulx;
D'où vient ce soleil de plaisance,
Qui ainsi m'esbluist les yeulx?

IL fait perdre la contenance
A toutes gens jeunes et vieulx:
Nil (1) n'est éclipse se maist Dieux,
Qui de l'obscurcir ait puissance:
D'où vient ce soleil de plaisance?

(1) *Non il.*

Levez ces cuevrechiefs (1) plus hault,
Qui trop cuevrent (2) ces beaulx visaiges:
De riens ne servent tels ombraiges,
Quant il ne fait (3) hale, ne chault.

En fait à beaulté qui tant vault,
De la musser (4) tort et oultraiges:
Levez ces cuevrechiefs plus hault,
Qui trop cuevrent ces beaulx visaiges.

Je sçay bien qu'à dangier n'en chault (5),
Et pense qu'il ait donné gaiges,
Pour entretenir tels usaiges;
Mais l'ordonnance rompre fault,
Levez ces cuevrechiefs plus hault.

---

(1) *Bonnets.*
(2) *Couvrent.*
(3) *Ni froid ni chaud.*
(4) *Cacher.*
(5) *N'importe.*

DIEU vous conduye doulx penser ;
Et vous doint faire bon voyaige :
Raportez tost joyeux messaige,
Vers le cueur pour le conforter.

NE veuillez gueres demourer ;
Exploittez come bon et saige :
Dieu vous conduye doulx penser ;
Et vous doint faire bon voyaige.

RIENS ne vous convient ordonner ;
Les secrets savez du couraige :
Besongnez à son avantaige ,
Et pensez de brief retourner ;
Dieu vous conduye doulx penser.

Les fourriers (1) d'Amour m'ont logé
En un lieu bien à ma plaisance:
Dont les mercy de ma puissance,
Et m'en tiens à eux obligé.

Afin que tost soit abrégé,
Le mal qui me porte grevance (2),
Les fourriers d'Amour m'ont logé
En un lieu bien à ma plaisance.

Desja je me sens alegé,
Car acointie (3) ma espérance:
Et croy qu'amoureux n'a en France,
Qui soit mieulx de moy hébergé (4).
Les fourriers d'Amour m'ont logé.

---

(1) *Les serviteurs.*
(2) *Dommage,*
(3) *Fortifiée.*
(4) *Accueilli.*

Beaulté gardez-vous de mes yeulx;
Car ils vous viennent assaillir;
S'ils vous povoient conquérir,
Ils ne demanderoyent mieulx.

Vous estes seule, soubs les cieulx;
Le trésor de parfait plaisir:
Beaulté gardez-vous de mes yeulx,
Car ils vous viennent assaillir.

Congneus les ay jeunes et vieulx,
Qu'il ne leur chauldroit (1) de mourir,
Mais qu'eussent de vous leurs desirs
Je vous avise qu'ils sont tieulx (2):
Beaulté gardez-vous de mes yeulx.

---

(1) *Soucierait.*
(2) *Tels.*

Bien

Bien viengne doulx regard qui rit,
Quelque bonne nouvelle porte :
Dont Dangier fort se desconforte,
Et de courroux en douleur frit (1).

Ne peut chaloir (2) de son despit,
Ni de ceux qui sont de sa sorte;
Bien viengne doulx regard qui rit,
Quelque bonne nouvelle porte.

Dangier dit, baille par escript,
Et qu'il n'entre point en la porte :
Mais Amour, comme la plus forte,
Veult qu'il entre sans contredit :
Bien viengne doulx regard qui rit.

---

(1) *Souffre.*
(2) *S'inquiéter.*

Mes yeulx trop sont bien réclamés;
Quant Madame si les appelle:
Leur monstrant sa grant beaulté belle;
Ils reviennent comme affamés.

Maugré mesdisants peu amés,
Et dangier qui tient leur querelle,
Mes yeulx trop sont bien réclamés;
Quant Madame si les apelle.

Estre devroient diffamés,
S'ils ne voloyent de bonne elle (1)
Vers les grants biens qui sont en elle;
De ce ne seront ja (2) blasmés;
Mes yeulx trop sont bien réclamés.

---

(1) *Aile.*
(2) *Jamais.*

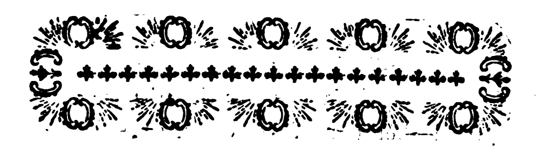
Que faut-il plus à ung cueur amoureux,
Quant assiegé l'a Dangier de tristesse?
Qu'avitailler tantost sa forteresse,
D'assez vivres de bon espoir eureux.

Capitaine face desir songneux,
Qui nuit et jour fera guet sans paresse;
Que fault-il plus à ung cueur amoureux,
Quant assiegé l'a Dangier de tristesse?

Artillie (1) soit d'avis avantureux,
Coulevrines et canons à largesse,
Prests, assortis, et chargiés de sagesse,
Et boulevers (2) et lieux avantageux;
Que fault-il plus à ung cueur amoureux?

---

(1) *Artillerie.*
(2) *Boulevard.*



LIVRE III.

Ma seule Dame et maistressse,
Où gist de tout mon bien l'espoir,
Et sans qui plaisir ne lyesse,
Ne me peuvent en riens valoir;
Pleust à Dieu que peussiez savoir
De mal, l'ennuy et le courrous,
Qu'à toute heure me fault avoir,
Pour ce qui je suis loing de vous.

Hélas! or ay-je souvenance,
Que je vous vy derrainement,
A si très-joyeuse plaisance,
Qu'il me semblait certainement
Que jamais envieux tourment
Ne devait près de moy venir:
Mais je trouvay bien autrement,
Quant me fallu de vous partir.

Car quant ce vint au congié prendre,
Je ne sçavoye pour le mieulx,

Auquel me valoit plus entendre ;
Ou à mon cueur, ou à mes yeulx ;
Car je trouvay, ainsi maist Dieux (1),
Mon cueur courroucié si très-fort,
Qu'oncques ne le vy en nuls lieulx,
Si eslongnié de reconfort.

Et d'autre part mes yeulx estoient
En un tel vouloir de pleurer,
Qu'à peine tenir s'en povoient;
Nil (2) n'osoient rien regarder :
Car par un seul semblant monstrer,
En riens d'en estre desplaisans,
C'eust esté pour faire parler
Les jaloux et les mesdisans.

C'est de la grant paour (3) que j'avoye ;
Que leur duell si (4) ne feust congnu ;
Auquel entendre ne sçavoye,
Oncques si esbahy ne fu,
Si dolent, ne si esperdu ;
Car pardieu j'eusse mieulx amé,
Avant que l'en l'eust apperçu
N'avoir jamais jour esté né.

---

(1) *Ainsi Dieu m'est en aide.*
(2) *Même il.*
(3) *Peur.*
(4) *Ainsi.*

Car, se par ma folle maniere;
J'eusse monstré, ou par semblant,
Venant de voulenté legiere
L'amour dont je vous ame tant,
Par quoy eussiez eu, tant ne quant (1),
De blasme ne de deshonneur?
Je sçai bien que tout mon vivant
Je feusse langui en doleur.

En ce point ét encore pire;
Alors de vous je me party,
Sans avoir loisir de vous dire,
Les maulx dont j'estoye party (2);
Toutefois, belle je vous dy,
Qu'il vous pleust de vouloir penser;
Que je vous avoye servy,
Et serviroye sans cesser.

Tant comme dureroye ma vie;
Et quant de mort seroye pris,
De m'ame seriez servie;
Priant pour vous en paradis
S'il en estait en son devis (3):
Et mes biens, mon cueur et mon corps,
Je le vous ay du tout soubsmis;
Mais ç'a esté de leurs accors.

---

(1) *Nullement.*
(2) *Accablé.*
(3) *Volonté.*

Car il n'est nulle que je clame (1),
Ne qui se puist nommer de vray,
Ma seule souveraine Dame,
Fors que (2) vous à qui me donnay,
Le premier jour que regarday
Vostre belle plaisant beauté,
De qui vray serviteur mourray;
En gardant tousjours loyauté.

Or vueillez donc avoir pensée;
Puisque lors j'avoye tel dueil,
Belle très-loyaument amée,
Qu'encore plus grant le recueil,
Maintenant que contre mon vueil,
Me fault estre de vous loingtains;
Et qui veoir ne puis à l'ueil,
Vos belles blanches doulces mains.

Et vostre beauté nompareille
Que veoye si voulentiers;
Pleine de doulceur à merveille;
Dont tous vos fais sont si entiers;
Qu'ils ont esté les messagiers,
De me tollir et près et loing;
Mes vouloirs et mes desiriers;
Ainsi maist Dieu (3) à mon besoing.

---

(1) *Que j'appelle.*
(2) *Si ce n'est.*
(3) *Ainsi plaît à Dieu.*

Si (1) vous suply très-bonne et belle
Qu'ayez souvenance de moy ;
Car à tousjours vous serez celle
Que serviray comme je doy :
Je le vous promets par ma foy :
Du tout à vous me suis donné,
Se Dieu plaist je feray pourquoy
J'en seray très-bien guerdonné (2).

---

(1) *Ainsi.*
(2) *Récompensé.*

MADAME je ne sçay que je die ;
Ne par quel bout je doye comencer ;
Pour vous mander la doloreuse vie ;
Qu'amour me fait chascun jour endurer.
Trop mieulx vaulsist (1) me taire que parler ;
Car proufiter ne me peuvent mès plains (2) ;
Ne je ne puis guerison recouvrer,
Puisqu'ainsi est que de vous suis loingtains.

QUANQUE (3) je voye me desplaist et ennuye
Et n'en osé contenance monstrer ;
Mais ma bouche fait semblant qu'elle rie ;
Quant maintes fois je sens mon cueur plourer :
Au fort martyr (4) on me devra nommer
Se dieu d'Amour fait nuls amoureux saints
Car j'ai des maulx plus que ne sçay compter,
Puisqu'ainsi est que de vous suis loingtains.

---

(1) *Bien mieux vaut-il.*
(2) *Plaintes.*
(3) *Quoi que.*
(4) *Au canon des martyrs, martyrologe.*

ET non pourtant humblement vous mercye ;
Car par escript vous a pleu me donner
Ung doulx confort, que j'ay à chiere lye (1)
Reçeu de cueur et de joyeux penser ;
Vous supliant que ne vueilliez changier :
Car en vous sont tous mes plaisirs mondains ;
Desquels me fault à présent déporter,
Puisqu'ainsi est que de vous suis loingtains.

(1) *A grande joie.*

LOINGTAIN de vous m'a très-belle maistresse,
Fors que (1) de cueur que laissié je vous ay,
Accompaignié de dueil et de tristesse,
Jusques à tant que reconfort auray
D'un doulx plaisir, quant reveoir pourray
Vostre gent corps, plaisant et gracieux;
Car lors lairay tous mes maulx envieux;
Et trouveray, ce m'a dit Espérance,
Par le pourchas (2) du regard de mes yeulx;
Autant de bien que j'ay de desplaisance.

CAR s'oncques (3) nul scet que c'est de destresse:
Je pense bien que n'ay fait l'essay
Si très-avant et à telle largesse,
Qu'en dueil pareil nulluy (4) de moy ne sçay:
Mais ne m'en chault (5). Certes j'endureray
Au desplaisir des jaloux envieux,
Et me tendray par semblance joyeux,

---

(1) *Si ce n'est.*
(2) *L'avantage.*
(3) *Si jamais.*
(4) *Aucun.*
(5) *Ne m'en soucie.*

Car quant je suis en greveuse penance (1),
Ils reçoivent que mal jour leur doint dieux;
Autant de bien que j'ay de desplaisance.

Tout prens en gré, jeune et gente princesse;
Mais qu'en sachiez tant seulement le vray;
En attendant le guerdon de lyesse (2)
Qu'à mon povoir vers vous desserviray:
Car le conseil de Loyauté feray,
Que garderay près de moy en tous lieux,
Vostre toujours soye jeunes ou vieulx;
Priant à Dieu, ma seule desirance,
Qu'il vous envoit savoir ne povez mieulx,
Autant de bien que j'ay de desplaisance.

---

(1) *Peine.*
(2) *La récompense du plaisir.*

Puisqu'ainsi est qu'à loingtain de vous suis,
Ma maistresse, dont Dieu scet s'il m'ennuie;
Si chierement vous requier que je puis,
Qu'il vous plaise de vostre courtoisie,
Quant vous estes seule sans compaignie,
Me souhaidier (1) un baisier amoureux
Venant de cueur et de pensée lye,
Pour alegier mes griefs maulx doloreux.

Quant en mon lit doy reposer d'ennuys,
Penser m'assault (2) et desir me guerrie (3);
Et en pensant maintes fois m'est advis,
Que je vous tiens entre mes bras, ma myê;
Lors accolle (4) mon oreillier, et crye
Mercy Amour: faictes-moy si heureux,
Qu'avenir puist mon penser en ma vie
Pour alegier mes griefs maulx doloreux.

Espoir m'a dist et par sa foy promis;
Qu'il m'aydera et que ne m'en soucie;

---

(1) *Souhaiter.*
(2) *M'assaillit.*
(3) *Contrarie.*
(4) *J'embrasse.*

Mais tant y met qu'un an me semble dis :
Et non pourtant, soit ou sens ou folie,
Je m'y attends, et en luy je m'afie (1)
Qu'il fera tant que dangier le crueux (2)
N'aura briefment plus sur moy seigneurie ;
Pour alegier mes griefs maulx doloreux.

A Loyauté de plus en plus m'alye ;
Et à Amour, humblement je suplie,
Que de mon fait vueillent estre piteux,
En me donnant de mes vouloirs partye
Pour alegier mes griefs maulx doloreux.

---

(1) *Je me fie.*
(2) *Le cruel.*

POURTANT se souvent ne vous voy,
Pensez-vous plus que vostre soye ?
Par le serement que je vous doy
Si suis autant que je souloye (1),
Nil (2) n'est plaisance, ne joye,
N'autre bien qu'on me peut donner,
Je le vous promets loyaument,
Qui me püist le vouloir oster,
Fors que (3) la mort tant seulement.

VOUS savez que je vous fais foy
Pieça (4), de tout ce que j'avoye;
Et vous laissay en lieu de moy,
Le gage que plus chier j'amoye;
C'estait mon cueur, que j'ordonnoye
Pour avecques vous demourer,
A qui je suis entiérement;
Nul ne m'en pourroye destourber (5)
Fors que la mort tant seulement.

---

(1) *Que j'ai coutume.*
(2) *Non il.*
(3) *Si ce n'est.*
(4) *Jadis, autrefois.*
(5) *Détourner.*

Combien certes que je reçoy,
Tel mal que se le vous disoye,
Vous auriez comme je croy,
Pitié du mal qui me guerroye;
Car du tout dueil suis en la voye;
Vous le povez assez penser:
Et ay esté si longuement,
Que ne doy riens desirer,
Fors que la mort tant seulement.

Belle que tant veoir vouldroye,
Je prie à Dieu que brief vous voye;
Ou s'il ne le veult accorder,
Je lui supply très-humblement,
Que rien ne me vueil donner
Fors que la mort tant seulement.

QUELLES nouvelles ma maistresse,
Comment se portent vos amours?
De ma part je vous fais promesse,
Qu'en ung propos me tiens tousjours.
Sans jamais penser le rebours (1),
C'est que seray toute ma vie,
Vostre du tout entiérement;
Et pour ce de vostre partie
Acquittez-vous pareillement.

COMBIEN que dangier et destresse
Ont fait longuement leurs séjours,
Avecques mon cueur et par rudesse,
Luy ont monstré d'estranges tours;
Hélas, en amoureuses cours,
C'est pitié qu'ils ont seigneurie:
Si mettray paine que briefment,
Loyauté sur eulx ait maistrie (2),
Acquittez-vous pareillement.

QUOIQUE la nue de tristesse,
Par ung long temps ait fait son cours,

---

(1) *Le contraire.*
(2) *Puissance.*

Après le beau temps de liesse
Vendra, qui donnera secours
A nos deux cueurs: car mon recours
J'ay en Espoir, en qui me fie,
Et en vous belle seulement;
Car jamais je ne vous oublie,
Acquittez-vous pareillement.

Soiez seure ma doulce amie
Que je vous aime loyaument;
Or vous requier et vous suplie
Acquittez-vous pareillement.

BELLE que je tiens pour amye,
Pensez quelque part que je soye,
Que jamais je ne vous oublie.
Et pour ce, prier vous vouldroye
Jusques à tant que vous revoye ;
Qu'il vous souviengne de celuy
Qui a trouvé peu de mercy
En vous, se dire je l'osoye.

COMBIEN que je ne die mie (1)
Que n'aye receu bien et joye,
En vostre doulce compagnie,
Plus que desservir ne sauroye ;
Non pourtant volentiers j'auroye
Le guerdon (2) de loyal amy,
Qu'oncques (3) ne trouvay jusqu'à cy,
En vous, se dire je l'osoye.

JE vous ai longuement servie ;
Si m'est advis, qu'avoir devroye

---

(1) *Ma mie.*
(2) *Le prix.*
(3) *Que jamais.*

Le don que de sa courtoisie,
Amour à ses servans envoye:
Or faictes qu'estre content doye;
Et m'accordez ce que je dy:
Car trop avez refus nourry
En vous, se dire je l'osoye.

MADAME, vous povez savoir
Les biens que j'ai eus à vous servir :
Car par ma foy, pour dire voir (1),
Oncques je n'y peus acquérir
Tant seulement un doulx plaisir,
Que sitost que je le tenoye,
Dangier le me venoit tollir (2),
Ce peu de plaisir que j'avoye.

JE n'en sçavoye nul avoir,
Qui peust contenter mon desir :
Se non quant vous povoye veoir,
Ma joye, mon seul souvenir.
Or m'en a fait Dangier bannir,
Tant qu'il fault que loing de vous soye ;
Parquoy a fait de moy partir,
Ce peu de plaisir que j'avoye.

NON pas peu, car de bon vouloir ;
Content m'en devoye tenir,
En espérant de recevoir,

(1) *Vrai.*
(2) *Enlever.*

Un trop plus grant bien avenir.
Je n'y cuidoye point faillir,
A la peine que j'y mettoye:
Cela me faisoit enrichir
Ce peu de plaisir que j'avoye.

Belle, je vous vueil requerir,
Pensez quant serez de loisir,
Qu'en grant mal, qui trop me guerroye,
Est tourné, sans vous en mentir,
Ce peu de plaisir que j'avoye.

En ce joyeux temps du jourd'huy ;
Que le mois de May se comence,
Et que l'on doit laissier ennuy,
Pour prendre joyeuse plaisance,
Je me treuve sans recouvrance,
Loingtain de joye conquester (1) ;
De tristesse si bien renté,
Que j'ay, je m'en puis bien vanter,
Le rebours (2) de ma voulenté.

Las Amours je ne voy nulluy (3)
Qui n'ait aucune souffisance (4),
Fors que (5) moy seul qui suis celluy
Qui est le plus dolent de France :
J'ay failli à mon espérance,
Car quant à vous me veult donner,
Pour estre vostre serementé (6)

---

(1) *Conquérir.*
(2) *Le contraire.*
(3) *Personne.*
(4) *Contentement.*
(5) *Si ce n'est.*
(6) *Dévoué.*

Jamais je ne cuidoye trouver,
Le rebours de ma voulenté.

Au fors (1), puisqu'en ce point je suis,
Je porteray ma grant penance (2),
Ayant vers Loyauté reffuy,
Où j'ay mis toute ma fiance:
Au dangier qui ainsi m'avance,
Quelque mal que doye porter,
Combien que trop m'a tourmenté,
Ne pourra ja (3) en moy bouter,
Le rebours de ma voulenté.

D'aucun reconfort accointer (4),
Plusieurs fois m'en suis dementé (5),
Mais j'ai tousjours au paraler (6)
Le rebours de ma voulenté.

---

(1) *Au reste.*
(2) *Souffrance.*
(3) *Pas.*
(4) *Recevoir.*
(5) *Plains.*
(6) *Au pis aller.*

Douleur,

DOULEUR, courroux, desplaisir et tristesse,
Quelque tourment que j'aye main et soir (1),
Ne pour doubte de mourir de destresse,
Ja (2) ne sera en tout vostre povoir
De me changier le très-loyal vouloir,
Qu'ay eu tousjours de la belle servir,
Par qui je puis et pense recevoir
Le plus grant bien qui me puist avenir.

QUANT j'ay par vous, au cueur mal qui me blesse,
Je l'endure par le conseil d'Espoir,
Qui m'a promis qu'à ma seule maistresse,
Luy fera brief mon angoisse savoir,
En luy mandant qu'en faisant mon devoir,
J'ay tous les maulx que nul pourroit souffrir :
Lors trouveray-je ne sçay s'il dist voir (3),
Le plus grant bien qui me puist avenir ?

NE m'espargniez donc en rien de rudesse ;
Je vous feray bien brief apercevoir,

---

(1) *Matin et soir.*
(2) *Point.*
(3) *Vrai.*

Qu'auray secours d'un confort de lyesse :
Longtemps ne puis en ce point remanoir (1) ;
Pour ce je mets du tout à non chaloir (2)
Les très-grants maulx que me faictes sentir :
Bien aurez dueil, se me voiez avoir,
Le plus grant bien qui me puist avenir.

Je suis celluy au cueur vestu de noir ;
Qui dy ainsi, qui que le vueille ouyr,
J'auray briefment, Loyauté m'en fait hoir (3),
Le plus grant bien qui me puist avenir.

---

(1) *Demeurer.*
(2) *Etre indifférent.*
(3) *Héritier.*

JEUNE, gente, plaisant et débonnaire,
Par ung prier (1) qui vault comandement,
Chargié m'avez d'une ballade faire;
Si l'ay faite de cueur joyeusement.
Or la vueilliez recevoir doulcement;
Vous y verrez, s'il vous plaist à la lire;
Le mal que j'ay, combien que vrayement,
J'aymasse mieulx de bouche le vous dire.

VOSTRE doulceur m'a sceu si bien attraire (2),
Que tout vostre je suis entiérement,
Très-desirant de vous servir et plaire;
Mais je souffre maint douloureux tourment;
Quant à mon gré je ne vous voy souvent;
Et me desplaist quant me fault vous escrire:
Car se faire ce povoit autrement,
J'aymasse mieulx de bouche le vous dire.

C'EST par Dangier, mon cruel adversaire;
Qui m'a tenu en ses mains longement;
En tous mes fais je le trouve contraire,

(1) *Une priere.*
(2) *Charmer.*

Et plus se rit quant plus me voit dolent;
Se vouloye raconter plainement,
En cet escript mon ennuieux martyre,
Trop long seroit pour ce certainement,
J'aymasse mieulx de bouche le vous dire.

QUANT je party derrainement
De ma souveraine sans per (1),
Que Dieu gard et lui doint briefment
Joye de son loyal penser;
Mon cueur lui laissay emporter,
Oncques puis ne le peux ravoir;
Si m'esmerveille main (2) et soir
Coment j'ay vesqueu tant de jours,
Depuis sans cueur, mais pour tout voir (3),
Ce n'est que miracle d'amours.

QUI est celluy qui longement
Peut vivre sans cueur, ou durer
Come j'ay fait en grief tourment?
Certes nul. Je m'en puis vanter:
Mais Amours ont voulu monstrer
En ce leur gracieux povoir;
Pour donner aux amans vouloir,
D'eulx fier en leurs doulx secours;

---

(1) *Egale.*
(2) *Matin.*
(3) *Vraiment.*

Car bien peuvent apercevoir ;
Ce n'est que miracle d'amours.

Quant pitié vist que franchement
Voulu mon cueur abandonner,
Envers Madame, tellement
Traicta, que luy fist me laisser
Son cueur, me chargeant le garder ;
Dont j'ay fait mon loyal devoir,
Maugré Dangier, qui recevoir
M'a fait chascun jour de tels tours ;
Que sans mort, en ce point manoir (1)
Ce n'est que miracle d'amours.

---

(1) *En ce triste état.*

LOUÉ soit celluy qui trouva
Premier la maniere d'escrire,
En ce grant confort ordonna,
Pour amans qui sont en martyre:
Car quant ne peuvent aler dire
A leurs Dames leur grief tourment,
Ce leur est moult d'alegement (1)
Quant par escript peuvent mander,
Les maulx qu'ils portent humblement,
Pour bien et loyaument amer.

QUANT un amoureux escrira,
Son dueil, qui trop le tient (2) de rire,
Au plutost qu'envoyé l'aura
A celle qui est son seul mire (3),
S'il luy plaist à la lettre lire,
Elle peut veoir clairement
Son douloureux gouvernement;
Et lors pitié lui scet monstrer
Qu'il dessert bon guerdonnement (4)
Pour bien et loyaument amer.

---

(1) *Grande consolation.*
(2) *L'empêche.*
(3) *Médecin.*
(4) *Qu'il a besoin d'une bonne récompense.*

Par mon cueur, je connois pieça (1)
Ce mestier; car quant il souspire,
Jamais rapaisé ne sera,
Tant qu'il ait envoyé de tire (2)
Vers la belle que tant desire:
Et puis s'il peut aucunement,
Oir nouvelles seulement,
De sa doulce beauté sans per (3),
Il oublie l'ennuy qu'il sent,
Pour bien et loyaument amer.

Madame, Dieu doint que briefment
Vous puisse de bouche compter
Ce que j'ay souffert longuement
Pour bien et loyaument amer.

---

(1) *D'autrefois.*
(2) *De suite.*
(3) *Egale.*

Belle, combien que de mon fait,
Je crois qu'avez peu souvenance,
Toutefois se sçavoir vous plaist
Mon état et mon ordonnance,
Sachiez que loingtain de plaisance,
Je suis de tous maulx bien garny,
Autant que nul qui soit en France,
Dieu scet en quel mauvais party.

Hélas! or n'ay-je rien forfait,
Dont porter je doye penance (1):
Car tousjours je me suis rettrait
Vers Loyauté et Espérance,
Pour acquérir leur bienvueillance;
Mais au besoing ils m'ont failly,
Et m'ont laissié sans recouvrance (2),
Dieu scet en quel mauvais party.

Dangier m'a joué de ce trait;
Mais se je puis avoir puissance,
Je feray maugré qu'il en ait,
Encontre luy une aliance;

---

(1) *Souffrance.*
(2) *Secours.*

Et si luy rendray la grevance (1) ;
Le mal, le dueil et le soussy,
Où il m'a mis jusqu'à oultrance,
Dieu scet en quel mauvais party.

AIDIEZ-MOY, à l'oultrecuidance (2)
Vengier, come en vous ay fiance,
Ma maistresse je vous supply,
De ce faulx dangier qui m'avance,
Dieu scet en quel mauvais party.

---

(1) *Le chagrin.*
(2) *L'insolence.*

Loyal Espoir, trop je vous voy dormir,
Resveillez-vous et joyeuse Pensée,
Et envoyez un plaisant souvenir,
Devers mon cueur de la plus belle née,
Dont aujourd'hui coure la Renommée:
Vous ferez bien d'un peu le resjouir,
Tristesse s'est avecques luy logée;
Ne luy vueilliez à son besoing faillir.

Car Dangier l'a desrobé (1) de plaisir,
Et qui pis est, a de luy eslongnée
Celle qui plus le povoit enrichir;
C'est sa Dame très-loyaument amée:
Oncques cueur n'eut si dure destinée:
Pour Dieu, Espoir venez le secourir;
Il a en vous sa fiance formée:
Ne lui veuillez à son besoing faillir.

Par poverté lui fault son pain querir,
A luis (2) d'Amour par chascune journée:
Or luy vueilliez l'aumosne despartir,

(1) *Privé.*
(2) *A la porte.*

De lyesse que tant a desirée !
Avancez-vous sans faire demourée (1),
Penser de luy vous saviez son desir ;
Par vous luy soit quelque grace donnée :
Ne luy veuilliez à son besoing faillir.

Seule sans per (2) de toutes gens louée,
Et de tous biens entiérement douée,
Mon cueur ces maulx souffre pour vous servir ;
Sa loyauté vous soit recomendée,
Ne luy vueilliez à son besoing faillir.

---

(1) *Sans retard.*
(2) *Egale.*

Mon cueur au derrain entrera
Ou paradis des amoureux ;
Autrement tort fait luy sera ;
Car il a de maulx doloreux,
Plus d'un cent, non pas un ou deux,
Pour servir sa belle maistresse ;
Et le tient Dangier le crueux (1)
Au purgatoire de tristesse.

Ainsi l'a tenu long-temps
Ce faulx traître, vilain, hideux ;
Espoir dit que hors le mettra,
Et que n'en soie ja (2) doubteux :
Mais trop y met dont je me deulx (3) ;
Dieu doint qu'il tiengne sa promesse
Vers luy : tant est angoisseux (4)
Au purgatoire de tristesse.

Amour grand aumosne fera
En ce fait-ci d'être piteux,

(1) *Le cruel.*
(2) *Point.*
(3) *Plains.*
(4) *Inquiet.*

Et bon exemple monstrera
A toutes celles et ceulx
Qui le servent : quant desireux
Le verront par sa grant humblesse,
D'aidier ce poure souffreteux (1)
Au purgatoire de tristesse.

Amour, faictes-moy si heureux,
Que mettez mon cueur en lyesse :
Laissiez Dangier et Dueil tout seulx,
Au purgatoire de tristesse.

---

(1) *Souffrant.*

Mon cueur a envoyé querir
Tous ses bienvueillants et amis ;
Il veult son conseil tenir,
Avecques eulx pour avoir advis,
Coment pourra ses ennemis,
Soussy, Dueil et leur alliance,
Surmonter et tost desconfire,
Qui desirent de le destruire
En la prison de Desplaisance.

En Desert ont mis son plaisir,
Et Joye tenue en partis (1) :
Mais Confort luy a sans faillir,
De nouvel loyaument promis
Qu'ils seront défaits et bannys :
De ce, se fait fort Espérance,
Et plus avant que n'ose dire,
C'est ce qui estaint son martyre ;
En la prison de Desplaisance.

Briefment, voye le temps venir
J'en prie à Dieu de paradis.

---

(1) *Prison.*

Que chascun puist vers son desir,
Aler sans avoir sauf-conduits:
A donc Amour et ses nourris (1),
Auront de Dangier moins de doubtance;
Et lors sentiray mon cueur rire,
Qui à présent souvent souspire
En la prison de Desplaisance.

Pour ce que veoir ne vous puis,
Mon cueur se complaint jour et nuit,
Belle nompareille de France:
Et m'a chargié de vous escrire,
Qu'il n'a pas tout ce qu'il desire
En la prison de Desplaisance.

---

(1) *Enfans.*

DESPLOYEZ vostre banniere,
Loyauté, je vous en prie,
Et assailliez la frontiere,
Où Dueil et Merencolie,
A tort et par felonnie,
Tiennent Joye prisonniere;
De moy la font estrangiere;
Je prie Dieu qu'il les maudie.

QUANT je deusse bonne chiere,
Demener en compaignie,
Je n'en fais que la maniere;
Car quoique ma bouche rie,
Où parle parole lye,
Dangier et Destresse fiere,
Boutent mon plaisir arriere;
Je prie Dieu qu'il les maudie.

HÉLAS! tant avoye chiere,
Ja pieça (1) joyeuse vie,
Se raison fust droituriere (2),

---

(1) *Autrefois.*
(2) *Juste.*

J'en eusse quelque partie :
Or est de mon cueur bannie,
Par Fortune losengiere (1),
Et Durté sa conseillere ;
Je prie Dieu qu'il les maudie.

Se j'avoye la maistrie (2)
Sur cette faulse mesgnie (3),
Je les meisse tous en biere ;
Si est telle ma priere :
Je prie Dieu qu'il les maudie.

---

(1) *Flatteuse.*
(2) *La puissance.*
(3) *Compagnie.*

Ardent desir de veoir ma maistresse,
A assailly de nouvel le logis
De mon las cueur qui languit en tristesse,
Et puis dedans par-tout a le feu mis :
En grand doubte certainement je suis,
Qu'il ne soit pas légierement estaint;
Sans grant grace, si vous pry dieu d'Amours,
Sauvez mon cueur ainsi qu'avez fait maint;
Je l'oy crier piteusement secours.

J'ay essayé par larmes à largesse,
De l'estaindre; mais il n'en vault que pis :
C'est feu grégeois, ne croy-je, qui ne cesse
D'ardre (1), s'il n'est estaint par bon avis.
Au feu, au feu, courez tous mes amis,
S'aucun de vous, comme lasche remaint (2)
Sans y aler, je le he pour tousjours :
Avancez-vous, nul de vous ne soit faint (3);
Je l'oy crier piteusement secours.

S'il est ainsi mort pour vostre paresse;
Je vous requiers, au moins tant que je puis,

---

(1) *De brûler.*
(2) *Demeure.*
(3) *Trompeur, perfide.*

Chascun de vous donnez lui une messe,
Et j'ay espoir, que brief au paradis
Des amoureux sera moult hault assis,
Comme martir et très-honoré saint,
Qui a tenu de loyauté le cours:
Grant tourment a, puisque si fort se plaint;
Je l'oy crier piteusement secours.

En la nef de bonne nouvelle
Espoir a chargié Reconfort,
Pour l'amener, de par la belle,
Vers mon cueur qui l'ayme si fort;
A joye puist venir au port
De Desir, et pour tost passer
La mer, de fortune trouver
Un plaisant vent venant de France,
Où est à présent ma maistresse,
Qui est ma doulce souvenance
Et le trésor de ma lyesse.

Certes moult (1) suis tenu à elle;
Car j'ay sceu par loyal Rapport,
Que contre Dangier le rebelle,
Qui maintes fois me nuist à tort,
Elle veut faire son effort,
De tout son povoir de m'aidier:
Et pour ce, luy plaist m'envoyer
Cette nef pleine de plaisance,
Pour estoffer (2) la forteresse

---

(1) *Fortement.*
(2) *Approvisionner.*

Où mon cueur garde l'espérance
Et le trésor de ma lyesse.

Pour ce ma voulenté est telle
Et sera jusques à la mort,
De tousjours tenir la querelle
De Loyauté, où mon ressort (1)
J'ay mis: mon cueur en est d'accort.
Si vueil en ce point demourer,
Et souvent Amour mercier,
Qui me fist avoir l'acointance (2)
D'une si loyale princesse,
En qui puis mettre ma fiance,
Et le trésor de ma lyesse.

Dieu vueille cette nef garder;
Des robeurs (3) escumeurs de mer
Qui ont à Dangier alliance;
Car s'ils povaient par rudesse,
M'osteraient ma desirance
Et le trésor de ma lyesse.

---

(1) *Mon espoir.*
(2) *La connaissance.*
(3) *Pirates.*

Je ne crainds Dangier ne les siens;
Car j'ay garny la forteresse
Où mon cueur a retrait ses biens
De reconfort et de lyesse:
Et ay fait Loyauté maistresse,
Qui la place bien gardera:
Dangier deffy et sa rudesse,
Car le dieu d'Amour m'aidera.

Raison est et sera des miens;
Car ainsi m'en a fait promesse;
Et Espoir, mon chier ami tiens,
Qui a maintes fois, par proesse,
Bouté (1) hors d'avec moy Destresse;
Dont Dangier Dueil et Despit a:
Mais ne me chault (2) de sa tristesse;
Car le dieu d'Amour m'aidera.

Pour ce, requerir je vous viens
Mon cueur que prenez hardiesse,
Courez luy sus sans craindre riens;

---

(1) *Mis.*
(2) *Ne m'inquiete.*

A Dangier qui souvent vous blesse,
Si tost que vous prendrez l'adresse
De l'assaillir, il se rendra :
Je vous secourray sans paresse ;
Car le dieu d'Amour m'aidera.

Se vous m'aidiez gente princesse,
Je crois que brief le temps venrra (1),
Que j'auray des biens à largesse ;
Car le dieu d'Amour m'aidera.

---

(1) *Viendra.*

Belle

Belle, bien avez souvenance,
Comme certainement je croy,
De la très-plaisant alliance,
Qu'Amour fist entre vous et moy:
Son secrétaire, Bonnefoy,
Escrist la lettre du traicté;
Et puis la scella Loyauté,
Qui la chose temoingnera,
Quant temps et besoing en sera.

Joyeux Desir fust en présence;
Qui alors ne se tint pas coy;
Mais mist le fait en ordonnance,
De par Amour le puissant roy:
Et selon l'amoureuse loy,
De nos deux vouloirs pour seurté,
Fist une seule voulenté,
Bien m'en souvient et souviendra,
Quant temps et besoing sera.

Mon cueur n'a en nulluy (1) fiance
De garder la lettre qu'en soy,
Et certes ce m'est grant plaisance,

(1) *Personne.*

Quant si très-loyal je le voy :
Et luy conseille comme doy,
De tousjours haïr Faulseté ;
Car quiconque l'a en chierté
Amour chastier l'en fera,
Quant temps et besoing en sera.

Pensez en ce que j'ay compté,
Madame, car en vérité,
Mon cueur de foy vous requerra ;
Quant temps et besoing en sera.

VENEZ vers moy bonne Nouvelle,
Pour mon las cueur reconforter:
Contez-moy comment fait la belle,
L'avez-vous point oy parler
De moy, et amy me nommer?
A elle point mis en oubly,
Ce qu'il lui pleust de m'accorder,
Quant me donna le nom d'amy?

COMBIEN que Dangier le rebelle,
Me fait loing d'elle demourer,
Je congnois tant de bien en elle,
Que je ne pourroye penser
Que tousjours ne vueille garder,
Ce que promist sans nul sy (1),
Faisant nos deux mains assembler,
Quant me donna le nom d'amy.

PITIÉ serait se Dame telle,
Qui doit tout honneur desirer,
Failloit de tenir la querelle (2)
De bien et loyaument amer:

(1) *Nulle objection.*
(2) *Promesse.*

Son sens lui scet bien remonstrer
Toutes les choses que je dy ;
Et ce qu'Amour nous fist jurer ;
Quant me donna le nom d'amy.

LOYAUTÉ vueillez asseurer
Madame que sien suis ainsy
Qu'elle me voulust comender ;
Quant me donna le nom d'amy.

Belle, s'il vous plaist escouter;
Comment j'ay gardé en chierté,
Vostre cueur, qu'il vous pleust laissier
Avecques moy, par vostre bonté;
Sachiez qu'il est enveloppé
En ung cuevre-chief de plaisance,
Et enclos pour plus grant seurté
Où coffre de ma souvenance.

Et pour nettement le garder,
Je l'ay souventefois lavé,
En larmes de piteux penser:
Et regrettant vostre beauté,
Après ce sans délay porté,
Pour sécher au feu d'espérance;
Et puis doucement rebouté (1)
Où coffre de ma souvenance.

Pour ce vueilliez vous acquitter
De mon cueur, que vous ay donné;
Humblement vous en vueil prier,
En le gardant, en loyauté,

---

(1) *Replacé.*

Sous clef de bonne voulenté,
Comme j'ay fait de ma puissance;
Le vostre, que tiens enfermé
Où coffre de ma souvenance.

MADAME je vous ai compté,
De vostre cueur la gouvernance,
Comment il est et a esté
Où coffre de ma souvenance.

MON cueur ouvrez l'uis (1) de penser
Et recevez un doulx présent,
Que l'a très-loyaument amer,
Vous envoye nouvellement;
Et vous tenez joyeusement,
Car bien devez avoir lyesse,
Quant le trouvez sans changement
Tousjours très-loyale maistresse.

BIEN devez prisier la journée
Que fustes sien premiérement;
Car sa grace vous a donnée,
Sans fintise très-loyaument:
Vous le povez voir clairement,
Car elle vous tient sa promesse;
Soy monstrant vers vous clairement,
Tousjours très-loyale maistresse.

PAR vous soit doncques honorée;
Et servie soingneusement,
Tant comme vous aurez durée;
Sans point faire département (2):

---

(1) *L'entrée.*
(2) *Infidélité.*

Car vous aurez certainement,
Par elle des biens à largesse,
Puisqu'elle est si entiérement,
Tousjours très-loyale maistresse.

Grant mercy des fois plus cent,
Madame, ma seule princesse;
Car je vous treuve vrayment,
Tousjours très-loyale maistresse.

Si je vous dy bonne nouvelle ;
Mon cueur que voulez-vous donner ?
Elle pourroit bien être telle,
Que moult chier la vueil acheter.
Nul guerdon (1) n'enquier demander ;
Dites tost doncques je vous prie ?
J'ay grant desir de la sçavoir,
C'est de vostre Dame et amie,
Qui loyaument fait son devoir.

Que me savez-vous dire
Dont me puisse reconforter ?
Je vous dy, sans que plus le celle (2) ;
Qu'elle vient par deçà la mer :
Dictes-vous vray ? Sans me mocquer ;
Ouil je le vous certiffie ;
Et dist que c'est pour vous veoir.
Amour humblement j'en mercie,
Qui loyaument fait son devoir.

---

(1) *Récompense.*
(2) *Le taise.*

Que pourroit plus faire la belle,
Que tant pour vous se pener (1)?
Loyauté soutient ma querelle (2),
Qui luy fait faire sans doubter.
Pensez doncques de bien l'amer?
Si seray-je toute ma vie:
Sans changier de tout mon povoir,
Bien doit estre Dame chierie,
Qui loyaument fait son devoir.

---

(1) *Se tourmenter.*
(2) *Mon parti.*

J'AY où trésor de ma pensée,
Un mirouer qu'ay acheté,
Amour en l'année passée,
Le me vendy de sa bonté:
Où qu'il voy tousjours la beauté
De celle qui l'en doye nommer;
Par droit la plus belle de France;
Grant bien me fait amy mirer,
En attendant bonne espérance.

JE n'ay chose qui tant m'agrée,
Ne dont tiengne si grant chierté,
Car en ma dure destinée,
Maintefois m'a reconforté:
Ne mon cueur n'a jamais sauté;
Fors quant il y peut regarder,
Des yeulx de joyeuse plaisance;
Il s'y esbat, pour temps passer,
En attendant bonne espérance.

ADVIS m'est, chascune journée,
Que m'y mire, qu'en vérité
Toute doleur se m'est ostée;
Pour ce de bonne voulenté,

Par le conseil de Léauté (1),
Mettre le vueil et enfermer
Où coffre de ma souvenance,
Pour plus surement le garder;
En attendant bonne espérance.

---

(1) *Loyauté.*

Je ne vous puis, ne sçay amer,
Madame tant que je vouldroye :
Car escript m'avez, pour m'oster
Ennuy qui trop fort me guerroye :
Mon seul amy, mon bien, ma joye,
Celuy que sur tous amer veulx,
Je vous pry que soyez joyeux,
En espérant que brief vous voye.

Je sens ces mots, mon cueur perser
Si doulcement, que ne sçauroye
Le confort au vray vous mander,
Que vostre messaige m'envoye :
Car vous dictes que querez voye
De venir vers moy, se maist Dieux (1),
Demander ne vouldroye mieux,
En espérant que brief vous voye.

Et quant il vous plaist souhaidier,
D'estre emprès moy où que je soye ;
Pardieu nompareille sans per (2)

---

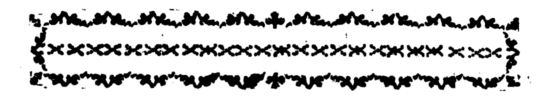
(1) *S'il plaît à Dieu.*
(2) *Egale.*

S'est trop fait, se dire l'osoye,
Se suy je qui plus le devroye
Souhaidier (1), de cueur très-soingneux ;
C'est ce dont tant suis desireux,
En espérant que brief vous voye.

---

(1) *Souhaiter.*





LIVRE IV.

AMOUR ne vous veuille desplaire,
Se trop souvent à vous me plains;
Je ne puis mon cueur faire taire,
Pour la doleur dont il est plains;
Hélas vueillez penser au moins
Aux services qu'il vous a fais:
Je vous pry à jointes mains;
Car il en est temps ou jamais.

MONSTRER qu'en avez souvenance,
En luy donnant aucun secours;
Faisant semblant qu'avec plaisance
Plus à son bien qu'à ses dolours:
Ou me dictes pour dieu, Amours,
Se le lairez en cest estat;
Car d'ainsi demourer tousjours,
Cuidez-vous (1) que ce soit esbat.

(1) *Pensez-vous.*

Nennil ; car Dangier qui desire
De le mettre du tout à mort,
L'a mis, pour plus tost le destruire,
En la prison de Desconfort ;
Ne jamais ne sera d'accort,
Qu'il ne parte par son vouloir ;
Combien que trop et à grand tort ;
Long-temps l'en a fait mal avoir.

Et pour la très-mauvaise vie ;
Que luy fait souffrir ce vilain,
Il est encheu en maladie :
Car de tout ce qui luy est sain ;
A le rebours, j'en suis certain,
En ceste dolente prison :
Ne sçay s'il passera demain,
Qu'il ne meure sans guérison.

Car il n'a que paires d'angoisse ;
Au matin pour se desjeuner,
Qui tant le resfroidit et froisse,
Qu'il ne peust santé recouvrer :
De aue (1) ne luy fault point donner ;
Il en a de larmes assez :
Tant a de mal, à vray parler,
Que cent en seroient lassez.

---

(1) *Eau.*

Et n'a que le lit de Pensée
Pour soy reposer et gesir (1) :
Mais Plaisance s'en est allée,
Qui plus ne le povoit souffrir :
A peine l'a pu retenir,
S'espoir ne fust jusques à cy (2) ;
N'a il donc raison sans mentir,
S'il faist requeste de mercy ?

Il porte le noir de tristesse
Pour Recônfort qu'il a perdu ;
N'oncques hors des fers de Destresse,
N'est party pour mal qu'il ait eu :
Toutefois vous avez bien sceu
Qu'à vous s'étoit du tout donné ;
Quelque doleur qu'il ait receu ;
Et vous l'avez abandonné.

Par manie (3), c'est donner couraige
A chascun de vos serviteurs,
De vous laissier s'il estoit saige,
Et querir son party ailleurs :
Car tant qu'aurez tels gouverneurs ;
Comme Dangier le desloyal,
Vous n'aurez que plains et clameurs,
Car il ne fist oncques que mal.

---

(1) *Dormir.*
(2) *Ici.*
(3) *Exemple.*

A mon cueur le conseilleroye
Qu'il vous laissast; mais par ma foy
Ja consentir ne luy feroye:
Car tant de son vueil j'aperçoy,
Quelque doleur qu'il ait en soy,
Qu'il est vostre pardevent tous:
Et par mon serement je le croy,
Qu'autre maistre n'aura que vous.

Or regardez, n'est-ce merveille
Qu'il vous aime si loyaument,
Quant toute de leur nompareille
A reçu sans alégement:
Et se le porte lyement,
Pensant une fois mieulx en sera;
A vous s'en attent seulement,
Ne ja autrement ne fera.

Si m'a chargié que vous requiere,
Comme pieça (1) vous a requis,
Que vueilliez oir sa priere;
C'est qu'il soit hors de prison mis,
Et Dangier et les siens bannis,
Qui jamais ne vouldront son bien:
Ou au moins qu'aye sauf-conduis,
Qu'ils ne luy meffacent de rien.

---

(1) *Autrefois.*

Afin qu'il puist oir nouvelle ;
De celle dont il est servant,
Et souvent veoir sa beauté belle ;
Car d'autre rien n'est desirant,
Que la servir tout son vivant,
Comme la plus belle qui soit,
A qui Dieu doint des biens autant
Que son loyal cueur en vouldroit.

L'AUTR'IER (1) alay mon cueur veoir
Pour sçavoir comment se portoit ;
Si trouvay avec luy Espoir ,
Qui doulcement le confortoit ,
Et ces paroles luy disoit :
Cueur tenez-vous joyeusement ;
Je vous fais loyale promesse
Que je vous garde seurement ,
Trésor d'amoureuse richesse.

CAR je vous fais pour vray savoir ,
Que la plus très-belle qui soit ,
Vous ayme de loyal vouloir ;
Et voulentiers pour vous feroit
Tout ce qu'elle faire pourroit ;
Et vous mande que vrayement ,
Maugré Dangier et sa rudesse ,
Despartir vous veulx largement ,
Trésor d'amoureuse richesse.

ALORS mon cueur , pour dire voir (2) ,

---

(1) *L'autre jour.*
(2) *Vrai.*

De joye souvent souspiroit;
Et combien qu'il porta le noir,
Toutefois pour lors oublioit
Toute la doleur qu'il avoit,
Pensant de recouvrer briefment,
Plaisance, Confort et Lyesse;
Et d'avoir en gouvernement,
Trésor d'amoureuse richesse.

A bon-Espoir, mon cueur s'attent,
Et à vous ma belle maistresse,
Qui luy espargniez loyaument,
Trésor d'amoureuse richesse.

HA doulx Penser, jamais je ne pourroye,
Vous desservir les biens que me donnez;
Car quant Ennuy mon povre cueur guerroye;
Par Fortune, comme bien le savez,
Toutes les fois qu'amener me voulez
Un souvenir de ma belle maistresse,
Tantost Doleur, Desplaisir et Tristesse;
S'en vont fuyant; s'ils n'osent demourer
Ne se trouver en vostre compaignie;
Mais se meurent de courroux et d'ennuye;
Quant il vous plaist d'ainsi me conforter.

L'AISE que j'ay, dire je ne sauroye;
Quant Souvenir et vous me racontez
Les très-doux fais, plaisans et pleins de joye;
De Madame qui sont congneus assez,
En plusieurs lieux, et si bien renommés
Que d'en parler chascun en a lyesse:
Pour ce, tous deulx, pour me tollir Destresse;
D'elle vueilliez nouvelles m'apporter,
Le plus souvent que pourrez, je vous prye:
Vous me sauvez et maintenez la vie,
Quant il vous plaist d'ainsi me conforter.

CAR lors Amour, par vous deux si m'envoye

Un doux Espoir que vous me présentez ;
Qui me donne conseil que joyeux soye :
Et puis après, tous trois me promettez
Qu'à mon besoing jamais ne me fauldrez (1) ;
Ainsi m'attens tout en vostre promesse :
Car par vous, puis avoir à grant largesse
Des biens d'Amour plus que ne sçay nombrer ;
Maugré Dangier, Dueil et Mérancolie,
Que je ne crains en rien, mais les défie,
Quant il vous plaist d'ainsi me conforter.

JEUNE, gente, nompareille Princesse,
Puisque ne puis veoir vostre jeunesse,
De m'escrire ne vous vueillez lasser ;
Car vous faictes, je le vous certifie,
Grant aumosne, dont je vous remercie ;
Quant il vous plaist d'ainsi me conforter.

---

(1) *Manquerez.*

Si je pouvoye mes souhais
Et mes soupirs faire voler,
Si tost que mon cueur les a fais;
Passer leur feroye la mer,
Et vers celle tout droit aller,
Que j'ayme de cueur si très-fort,
Comme ma lyesse mondaine,
Que je tendray jusques à la mort
Pour ma maistresse souveraine.

Hélas! la verray-je jamais:
Qu'en dictes-vous très-doulx Penser?
Espoir m'a promis ouil, mais
Trop loing temps me fait endurer:
Et quant je luy viens demander
Secours, à mon besoing il dort:
Ainsi suis chascune sepmaine,
En maint ennuy, sans reconfort;
Pour ma maistresse souveraine.

Je ne puis demourer en paix;
Fortune ne m'y veult laissier:
Au fors à présent je me tais;

Et vueil laissier le temps passer;
Pensant d'avoir au paraler (1),
Par Beauté ou mon ressort,
J'ay mis de plaisance l'estraine
En guerdon (2) de maulx qu'ay à tort
Pour ma maistresse souveraine.

---

(1) *Par la suite.*
(2) *Dédommagement.*

Fortune, vueilliez moy laissier
En pais, une fois je vous prie:
Trop longement, à vray compter,
Avez eu sur moy seigneurie;
Tousjours faictes la rencherie:
Vers moy si ne voulez oir
Les maulx que m'avez fait souffrir,
Il y a ja plusieurs ans passez;
Dois-je tousjours ainsi languir,
Hélas et n'est-ce pas assez?

Plus ne puis en ce point durer,
'Ah! mercy, mercy je crie:
Souspirs m'empeschent le parler;
Veoir le pouvez sans mocquerie.
Il ne fault ja (1) que je le die,
Pour ce vous vueil-je requérir,
Qu'il vous plaise de me tollir,
Les maulx que m'avez amassez:
Qui m'ont mis jusques au morir,
Hélas et n'est-ce pas assez?

---

(1) *Pas.*

Tous maulx suis constraint de porter,
Fors un seul qui trop fort m'ennuye;
C'est qu'il me fault loing demourer
De celle que tiens pour amye :
Car pieça (1), en sa compaignie,
Laissay mon cueur et mon desir;
Vers moy ne veulent revenir
D'elle ne sont jamais lassez :
Ainsy suis seul, sans nul plaisir,
Hélas et n'est-ce pas assez?

De balader (2) j'ay beau loisir,
Aultres déduis me sont cassez (3):
Prisonnier suis d'Amour martir,
Hélas et n'est-ce pas assez?

---

(1) *Jadis.*
(2) *Faire des vers.*
(3) *Interdits.*

Espoir m'a apporté nouvelle ;
Qui trop me doit reconforter (1) :
Il dit que Fortune la felle (2)
A vouloir de soy raviser
Et toutes faultes amander (3),
Qu'a faictes contre mon plaisir
En faisant sa roe (4) tourner ;
Dieu doint qu'ainsi puist avenir !

Quoiqu'a m'ait fait guerre mortelle,
Je suis content de l'esprouver ;
Et le desbat qu'ay et querelle,
Vers elle je vueil delaissier,
Et tous courroux luy pardonner :
Car d'elle me puis bien servir,
Si loyaument veult s'acquitter ;
Dieu doint qu'ainsi puist avenir !

Se la pouvoye trouver telle
Qu'elle me voulsist (5) tant aidier

---

(1) *Secourir.*
(2) *Cruelle, Trompeuse.*
(3) *Réparer.*
(4) *Roue.*
(5) *Voulût.*

Qu'en mes bras je peusse la belle
Une fois à mon gré trouver ;
Plus ne vouldroye demander ;
Car lors j'auroye mon desir,
Et tout quanque (1) doy souhaidier :
Dieu doint qu'ainsi puist avenir !

AMOUR, s'il vous plaist comander
A Fortune de me chierir ;
Je pense joyé recouvrer :
Dieu doint qu'ainsi puist avenir !

---

(1) *Tout ce que.*

Je ne sçày en quel poinst maintenir
Ce premier jour de May, plein de lyessé :
Car d'une part, puis dire sans faillir,
Que Dieu mercy j'ay loyale maistresse,
Qui de tous biens a trop plus qu'à largesse
Et si pense que la sienne mercy,
Elle me tient son servant et amy :
Ne doy-je bien doncques joye mener,
Et me tenir en joyeuse plaisance ?
Certes ouil (1), et Amour mercier
Très-humblement de toute ma puissance.

Mais d'autre part il me convient souffrir
Tant de douleur et de dure destresse,
Par Fortune qui me vient assaillir
De tout costé, qui de maulx est princesse :
Passer m'a fait le plus de ma jeunesse,
Dieu scet comment, en doloreux party :
Et si me fait demourer en soussy,
Loing de celle par qui puis recouvrer
Le vray trésor de ma droicte espérance ;
Et que je veuil obéir et amer
Très-humblement de toute ma puissance.

---

(1) Oui.

Et pour ce May, je vous viens requérir
Pardonner-moy de vostre gentillesse,
Se je ne puis à présent vous servir
Comme je dois, car je vous fais promesse;
J'ay bon vouloir envers vous, mais tristesse
M'a si long-temps en son dangier nourry,
Que j'ay du tout joye mis en oubly:
Si me vault mieulx seul, de gens esloingnier.
Qui dolent est, ne sert que d'encombrance (1):
Pour ce, reclus me tendray en penser,
Très-humblement de toute ma puissance.

Doulx souvenir, chièrement je vous pry,
Escrivez tost cette ballade-cy;
Par mon cueur la feray présenter,
A Madame ma seule desirance;
A qui pieça (1) je l'ay voulu donner
Très-humblement de toute ma puissance.

---

(1) *Autrefois*.

MON cueur est devenu hermite
En l'hermitage de pensée;
Car Fortune l'a très-despite,
Qui la hay mainte journée,
S'est nouvellement aliée
Contre luy, avecques Tristesse,
Et l'ont banny hors de Lyesse,
Place n'a où puist demourer:
Fors au boys de Merencolie,
Il est content de s'y logier:
Si luy dis-je que c'est folie.

MAINTE parole luy ay dite,
Mais il ne l'a point escoutée,
Mon parler rien ne luy proufite,
Sa voulenté y est fermée:
De legier ne feroit changier;
Il se gouverne par Destresse,
Qui contre son proufit ne cesse,
Nuit et jour de le conseiller:
De si près luy tient compaignie,
Qu'il ne peut Ennuy delaissier;
Si luy dis-je que c'est folie.

POUR ce sachiez, je m'en acquitte,

Belle très-loyaument amée,
Se lettre ne luy est escripte,
Par vous, ou nouvelle mandée,
Dont sa douleur soit allegée;
Il a fait son veu et promesse
De renoncer à la richesse
De plaisir et de doulx penser:
Et après ce, toute sa vie
L'abit de desconfort (1) porter:
Si luy dis-je que c'est folie.

Se par vous n'est belle sans per (2),
Pour quelque chose que luy die:
Mon cueur ne se veult conforter (3);
Si luy dis-je que c'est folie.

(1) *De deuil.*
(2) *Sans pareil.*
(3) *Consoler.*

DANGIER, je vous giette mon gant
Vous appellant de traison,
Devant le dieu d'Amour puissant,
Qui me fera de vous raison:
Car vous m'avez mainte saison,
Fait douleur à tort endurer;
Et me faictes loing demourer,
De la nompareille de France;
Mais vous l'avez toujours d'usance (1)
De grever loyaux amoureux,
Et pour ce que je suis un d'eulx:
Pour eulx et moy prens la querelle
Pardieu vilain, vous y mourrez
Par mes mains, point ne le vous celle (2),
S'à Léauté (3) ne vous rendez.

COMMENT avez-vous d'orgueil tant,
Que vous osez sans achoison (4)
Tourmenter aucun vray amant,
Qui de cueur et d'intention,
Sert Amour sans condition?

---

(1) *D'habitude.*
(2) *Ne vous le dissimule.*
(3) *Si à Loyauté.*
(4) *Sans motif.*

Certes moult (1) estes à blasmer:
Pensez doncques de l'amander (2),
En laissant vostre malveillance,
Et par très-humble repentance,
Allez crier mercy à ceulx
Que vous avez fait douloureux,
Et qui vous ont trouvé rebelle:
Autrement pour servy vous tenez,
Que de gaige je vous apelle,
S'à Léauté ne vous rendez.

Vous estes tout temps mal pensant
Et plein de faulse soupeçon:
Ce vous vient de meauvais talent
Nourry en couraige felon:
Quel mal ou ennuy vous fait-on,
Se par amour on veult amer?
Pour plus aise le temps passer
En lye et joyeuse plaisance,
C'est gracieuse desirance:
Pour ce faulx, vilain, orgueilleux,
Changiez vos vouloirs oultragieux,
Ou je vous ferai guerre telle,
Que sans faillir vous trouverez,
Qu'elle vauldra pis que mortelle,
S'à Léauté ne vous rendez.

---

(1) *Fort.*
(2) *L'adoucir.*

Se Dieu plaist briefment la nuée
De ma tristesse passera,
Belle très-loyaument amée,
Et le beau temps se monstrera:
Mais savez-vous quant ce sera?
Quant le doulx souleil gracieux,
De vostre beauté entrera
Par les fenestres de mes yeulx.

Lors la chambre de ma pensée,
De grant plaisance reluira,
Et sera de joye parée:
A donc mon cueur s'esveillera
Qui en dueil dormy long-temps a:
Plus ne dormira se maist Dieux (1);
Car cette clarté le ferra (2)
Par les fenestres de mes yeulx.

Hélas, quant vendra la journée,
Qu'ainsi advenir me pourra!

---

(1) *S'il plait à Dieu.*
(2) *Le pénétrera.*

Ma maistresse très-desirée
Pensez-vous que brief avendra ?
Car mon cueur tousjours languira,
En ennuy sans point avoir mieulx,
Jusqu'à tant que cecy verra
Par les fenestres de mes yeulx.

De reconfort mon cueur aura
Autant que nul dessoubs les cieulx,
Belle quant vous regardera
Par les fenestres de mes yeulx.

Au court jeu des tables jouer
Amour me fait moult (1) longuement:
Car tousjours me charge garder
Le point d'attente seulement:
En me disant que vrayement
Se ce point lye (2) sçay tenir,
Qu'en derrain (3) je doy sans mentir
Gaangnier le jeu entiérement.

Je suis pris et ne puis entrer,
Ou point que desire souvent :
Dieu me doint une fois gietter,
Chance qui soit aucunement
A mon propos, car autrement
Mon cueur sera pis que martir,
Je ne puis, ainsy qu'ay desir,
Gaangnier le jeu entiérement.

Fortune fait souvent tourner
Les dez contre moy mallement (4);

---

(1) *Très.*
(2) *Joie.*
(3) *Qu'à la fin.*
(4) *Méchamment.*

Mais Espoir mon bon conseillier,
M'a dit et promis seurement,
Que Loyauté pourchainement,
Fera Bonheur vers moy venir,
Qui me fera à mon plaisir,
Gaangnier le jeu entièrement.

Je vous supply très-humblement
Amour, aprènez-moy cõment
J'aserray (1) les dez sans faillir,
Par quoy puisse sans plus languir,
Gaangnier le jeu entièrement.

---

(1) *Je maîtriserai.*

Vous soyez la très-bien venue,
Vers mon cueur joyeuse nouvelle;
Avez-vous point Madame veue?
Contez-moy quelque chose d'elle;
Dittes-moy n'est-elle pas telle,
Qu'estoit quant derrenierement,
Pour m'oster de merencolie,
M'escrivy amoureusement,
C'estes vous de qui suis amye?

Son vouloir jamais ne se mue (1);
Ce croy-je, mais tient la querelle,
De Leauté qu'a retenue,
Sa plus prochaine Demoyseille:
Bien le monstre, sans que le celle (2),
Qu'elle se maintient loyaument
Quant luy plaist, dont je la mercye,
Me mander se très-doulcement,
C'estes vous de qui suis amye?

Pour le plus heureux dessoubs la nue,

---

(1) *Se change.*
(2) *Le dissimule.*

Me tient quant m'amye s'appelle :
Car en tous lieux, où est cogneue,
Chascun la nomme la plus belle :
Dieu doint que maugré le rebelle
Dangier, je la voye briefment ;
Et que de sa bouche me die,
Amy pensez que seulement
C'estes vous de qui suis amye.

J'AY en mon cueur joyeusement
Escript, afin que ne l'oublie,
Le refrein qu'ayme chierement ;
C'estes vous de qui suis amye.

Trop long-temps vous voye sommeillier,
Mon cueur, en dueil et desplaisir;
Veuillez vous ce jour esveiller,
Allons au boys, le May cueillir;
Pour la coustume maintenir,
Nous aurons des oyseaulx le glay (1),
Dont ils font les bois retentir,
Le premier jour du mois de May.

Le dieu d'Amour, coustumier
A ce jour de feste tenir,
Pour amoureux cueurs festier,
Qui desirent de le servir:
Pour ce, fait les arbres couvrir
De fleurs, et les champs de vert gay (2),
Pour la feste plus embellir,
Ce premier jour du mois de May.

Bien sçay mon cueur, que faulx Dangier
Vous fait mainte peine souffrir:

(1) *Ramage, gazouillement.*
(2) *Gazon.*

Car il vous fait trop eslongnier,
Celle qui est vostre desir :
Pourtant vous fault esbat querir,
Mieulx conseillier je ne vous sçay,
Pour vostre douleur ameudrir (1);
Ce premier jour du mois de May.

MADAME, mon seul souvenir,
En cent jours n'auroye loisir
De vous raconter tout au vray
Le mal qui tient mon cueur martyr,
Ce premier jour du mois de May.

---

(1) *Alléger.*

J'AY mis en escript mes souhais
Ou plus parfond (1) de mon penser,
Et combien, quant je les ay fais,
Que peu me peuvent proufiter,
Je ne le vouldroye donner
Pour nul or, qu'on me seust ouffrir;
En espérant qu'au paraler (2),
De mille l'un puist avenir.

PAR la foy de mon corps jamais
Mon cueur ne se peust d'eulx lasser;
Car si richement sont pourtrais (3),
Que souvent les vient regarder:
Et si esbat pour temps passer,
En disant par ardent desir,
Dieu doint que pour me conforter,
De mille l'un puist avenir.

C'EST merveille quant je me tais,
Que j'oy mon cueur ainsi parler:

---

(1) *Profond.*
(2) *Pis aller.*
(3) *Dépeints.*

Et tient avec Amour ses plais (1),
Que tousjours veult accompaignier :
Car il dit que des biens d'amer,
Cent mille luy veult despartir ;
Plus ne quier, mais qui sans tarder,
De mille l'un puist avenir.

Vueillez à mon cueur accorder,
Sans par parolle le mener,
Amour, qui par vostre plaisir,
Des biens que luy voulez donner,
De mille l'un puist avenir.

---

(1) *Sa cour.*

PAR le commandement d'Amours
Et de la plus belle de France,
J'enforcis (1) mon chastel tousjours ;
Appelle joyeuse Plaisance,
Assis sur roche d'espérance,
Avitaillié (2) l'ay de confort :
Contre Dangier et sa puissance,
Je le tendray jusqu'à la mort.

EN ce chastel y a trois tours,
Dont l'une se nomme Fiance
D'avoir briefment loyal secours ;
Et la seconde, Souvenance ;
La tierce, ferme Desirance :
Ainsi le chastel est si fort,
Que nul n'y peust faire grevance (3) ;
Je le tendray jusqu'à la mort.

COMBIEN que Dangier par faulx tours ;
De le m'oster souvent s'avance ;

---

(1) *J'approvisionne.*
(2) *Je l'ai pourvu de secours.*
(3) *Breche.*

Mais il trouvera le rebours (1),
Se Dieu plaist de sa malveillance:
Bon Droit est de mon alliance;
Loyauté et luy sont d'accort
De m'aidier pour ce sans doubtance:
Je le tendray jusqu'à la mort.

FAISONS bon guet sans decevance (2),
Et assaillons par ordonnance
Mon cueur, Dangier qui nous fait tort;
Se prendre le puis par vaillance,
Je le tendray jusqu'à la mort.

---

(1) *Le contraire.*
(2) *Trahison.*

La prémiere fois ma maistresse,
Qu'en vostre présance vendray,
Si ravi seray de lyesse
Qu'à vous parler je ne pourray;
Toute contenance perdray;
Car quant vostre beauté luira
Sur moy, si fort esbloira
Mes yeulx, que je ne verray goutte;
Mon cueur aussi se pasmera,
C'est une chose que fort doubte.

Pour ce, nompareille Princesse,
Quant ainsi devant vous seray,
Vueillez par vostre grant humblesse,
Me pardonner, se je ne sçay
Parler à vous comme devray;
Mais tost après s'assurera
Mon cueur, et puis vous comptera
Son fait; mais que nul ne l'escoute;
Dangier grand guet sur luy fera,
C'est une chose que fort doubte.

Et se mettra souvent en presse
D'ouir tout ce que je diray;

Mais

Si très-bien me gouverneray ;
Et telle maniere tendray,
Que faulx Dangier trompé sera ;
Ne nulle riens n'appercevra :
Si mettra-t-il sa paine toute,
D'espier tout ce qu'il pourra ;
C'est une chose que fort doubte.

Me mocquez-vous, joyeux Espoir ?
Par parolles trop me menez :
Pensez-vous de me décevoir ?
Chascun jour vous me promettez
Que briefment veoir me ferez
Madame la gente Princesse,
Qui a mon cueur entiérement ;
Pour Dieu tenez vostre promesse,
Car trop ennuyé qui attent.

Il a long-temps, pour dire voir (1),
Que tout mon estat congnoissez :
N'ay-je fait mon loyal devoir
D'endurer comme bien savez ?
Ouil (2) ce croy-je plus qu'assez
Temps est que me donnez lyesse :
Desservy l'ay loyaument :
Pardonnez-moy se je vous presse ;
Car trop ennuyé qui attent.

Ne me mettez à nonchaloir :

---

(1) *Pour dire vrai.*
(2) *Oui.*

Honte sera se me failliez:
Veu que me fie main et soir (1)
En tout ce que faire vouldrez.
Se mieulx faire ne me povez,
Au moins monstrez-moy ma maistresse
Une fois, pour aucunement
Allegier le mal qui me blesse;
Car trop ennuyé qui attent.

Espoir, tousjours vous m'asseurez
Que bien mon fait ordonnerez:
Bel (2) me parlez, je le confesse:
Mais tant y mettez longuement,
Que je languis en grant destresse;
Car trop ennuyé qui attent.

---

(1) *Matin et soir.*
(2) *Bien.*

Le premier jour du mois de May
S'acquitte vers moy grandement :
Car ainsi qu'à présent je n'ay
En mon cueur que dueil et tourment,
Il est aussi pareillement
Troublé, plein de vent et de pluie :
Estre souloit (1) tout aultrement,
Ou temps qu'ay congneu en ma vie.

Je croy qu'il se meit en essay
De m'accompaignier loyaument :
Content m'en tient pour dire vray ;
Car meschans, en leur pensement,
Recouvrent grant allegement,
Quant en leurs maulx ont compaignie :
Essayé l'ay certainement,
Ou temps qu'ay congneu en ma vie.

Mais j'ay veu May joyeux et gay ;
Et si plaisant à toute gent,
Que raconter au long ne sçay ;

(1) *Avait coutume.*

Le plaisir et esbatement
Qu'avoit en son comendement:
Car Amour en son abbaye,
Le tenoit chief de son couvent
Ou temps qu'ay congneu en ma vie.

Le temps va, je ne sçay comment,
Dieu l'amende (1) prouchainement:
Car Plaisance est endormie,
Qui souloit vivre lyement
Ou temps qu'ay congneu en ma vie.

---

(1) *Le change.*

POUR Dieu, gardez bien souvenir
Enclos dedans vostre pensée,
Ne le laissiez dehors yssir (1),
Belle très-loyaument amée:
Faictes que chascune journée
Vous ramentoive (2) bien souvent
La maniere quoy et comment
Ja pieça (3) me fistes promesse,
Quant vous retins premiérement,
Madame ma seule maistresse.

Vous sçavez que par franc Desir,
Et loyal Amour conseilliée,
Me distes que sans despartir (4),
De m'amer estiez fermée (5),
Tant comme j'auroye durée;
Je mets en vostre jugement,
Se ma bouche dit vray ou ment:

---

(1) *Sortir.*
(2) *Remémorie.*
(3) *Autrefois.*
(4) *Retard.*
(5) *Résolue, décidée.*

Si tiens que parler de princesse,
Vient de cueur sans decevement (1),
Madame ma seule maistresse.

Non pourtant, me fault vous ouvrir
La doubte qu'en moy est entrée:
C'est que j'ay paour, sans vous mentir,
Que ne m'ayez, très-belle née,
Mis en oubly: car mainte année
Suis loingtain de vous longuement,
Et n'oy de vous aucunement
Nouvelle, pour avoir lyesse:
Pourquoy vis doloreusement,
Madame ma seule maistresse.

(1) *Supercherie, fausseté.*

NUL remede ne sçay querir
Dont ma doleur soit allegée,
Fors que souvent vous requerir,
Que la foy, que m'avez donnée,
Soit par vous loyaument gardée;
Car vous congnoissiez clerement,
Que par vostre comendement,
Ay despendu de ma jeunesse,
Pour vous attendre seulement,
Madame ma seule maistresse.

PLUS ne vous convient esclaircir
La chose que vous ay comptée:
Vous la congnoissiez sans faillir,
Pour ce, soyez bien avisée,
Que je ne vous treuve muée (1),
Car s'en (2) vous treuve changement,
Je requerray tout haultement,
Devant l'amoureuse Déesse,
Que j'aye de vous vengement,
Madame ma seule maistresse.

---

(1) *Changée.*
(2) *Si en.*

Se je puis veoir seulement,
Que m'amez tousjours loyaument,
Content suis de passer destresse,
En vous servant joyeusement,
Madame ma seule maistresse.

HÉLAS ! hélas ! qui a laissiez entrer
Devers mon cueur doloreuse nouvelle ?
Comptez-luy plainement, sans celer (1),
Que sa Dame, la très-plaisant et belle,
Qu'il a long-temps, très-loyaument servie,
Est à présent en griefve maladie ;
Dont il est cheu (2) en désespoir si fort,
Qu'il souhaide (3) piteusement la mort,
Et dit qu'il est ennuyé de sa vie.

JE suis allé pour le reconforter (4);
En luy priant qu'il n'ait nul soussy d'elle :
Car se Dieu plaist, il orra brief compter,
Que ce n'est pas maladie mortelle,
Et que sera prouchainement gueryé :
Mais ne luy chault (5) de chose que luy dye
Ainçois (6) en pleurs a tousjours son resfort (7)

---

(1) *Attendre.*
(2) *Tombé.*
(3) *Souhaite.*
(4) *Soulager.*
(5) *Ne lui importe.*
(6) *Volontiers.*
(7) *Recours.*

Par tristesse qui aprement le mort,
Et dit qu'il est ennuyé de sa vie.

Quant je luy dy qu'il ne se doit doubter (1);
Car Fortune n'est pas si très-cruelle,
Qu'elle voulsist (2) hors de ce monde oster
Celle qui est des Princesses l'estoile,
Qui par-tout luist des biens dont est garnie;
Il me répond, qu'il est foul qui se fie
En Fortune qui a fait à maint tort:
Ainsi ne veult recevoir reconfort (3),
Et dit qu'il est ennuyé de sa vie.

Dieu tout-puissant, par vostre courtoisie
Guerissez-la, en mon cueur vous supplie,
Que vous souffrez que la mort sans effort
Fasse sur luy, car il en est d'accort,
Et dit qu'il est ennuyé de sa vie.

---

(1) *Alarmer.*
(2) *Voulût.*
(3) *Consolation.*

Sitost que l'autre jour j'ouy
Que ma souveraine sans per (1)
Estoit guerie Dieu mercy,
Jè m'en alay sans point tarder,
Vers mon cueur pour le luy compter;
Mais certes tant le desiroit,
Qu'à peine croire le povoit,
Pour la grant amour qu'a en elle:
Et souvent à part soy disoit,
Saint Gabriel, bonne nouvelle.

Je luy dis, mon cueur, jé vous pry,
Ne vueilliez croire, ne penser,
Que moy, qui vous suis vray amy,
Vous vueille mensonge trouver,
Pour en vain vous reconforter (2);
Car trop mieulx taire me vauldroit
Que le dire se vray n'estoit;
Mais la vèrité si est telle,
Soyez joyeux comment qu'il soit;
Saint Gabriel, bonne nouvelle.

---

(1) *Sans pareille.*
(2) *Soulager.*

ALORS mon cueur me respondy :
Croire vous vueille sans plus doubter ;
Et tout le courroux et soussy,
Qu'il m'a convenu endurer,
En joye le vueil retourner :
Puis après ses yeulx essuyoit,
Que de plourer moilliés avoit ;
Disant : il est temps que rappelle
Espoir, qui délaissié m'avoit ;
Saint Gabriel, bonne nouvelle.

IL me dist aussi qu'il feroit
Dedens l'amoureuse chapelle,
Chanter la messe qu'il nommoit (1) ;
Saint Gabriel, bonne nouvelle.

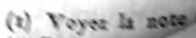
---

(1) *Qu'il voudrait.*

Puisqu'ainsy est que vous allez en France,
Duc de Bourbon (1), mon compagnon très-
chier :
Où Dieu vous doint, selon la desirance
Que nous avons, bien povoir besongnier ;
Mon fait vous vueil descouvrir et chargier
De tout en tout, en sens et en folie ;
Trouver ne puis nul meilleur messaigier ;
Il ne fault ja (2) que plus je vous en dye.

Premièrement, se c'est vostre plaisance,
Recommandez-moy, sans point l'oublier,
A Madame : aiez-en souvenance ;
Et lui dictes, je vous pry et requier,
Les maulx que j'ay, quant me fault esloingnier,
Maugré mon vueil, sa doulce compaignie :
Vous sçavez bien que c'est de tel mestier ;
Il ne fault ja que plus je vous en dye.

Or y faictes, comme j'ay la fiance ;
Car ung amy doit pour l'autre veillier :



(1) Voyez la note (A

(2) Point.

Se vous distes, je ne sçay sans doubtance,
Qui est celle, vueilliez la enseignier :
Je vous responds que ne vous fault serchier (1),
Fors que (2) celle qui est la mieux garnie,
De tous les biens qu'on sauroit souhaidier (3) :
Il ne fault ja que plus je vous en dye.

Si ay chargié à Guillaume Cadier (4)
Que par delà, bien souvent vous suplye ;
Souviengne vous du fait du prisonnier ;
Il ne fault ja que plus je vous en dye.

---

(1) *Chercher.*
(2) *Si ce n'est.*
(3) *Souhaiter.*
(4) *C'est le nom d'un serviteur peu connu, du Duc de Bourbon.*



En songe, souhaid et penser;
Vous voye chascun jour de sepmaine;
Combien qu'estes de moy loingtaine,
Belle très-loyaument amée.

Pour ce qu'estes la mieulx parée;
De toute plaisance mondaine:
En songe, souhaid et pensée,
Vous voy chascun jour de sepmaine.

Du tout vous ay m'amour donnée;
Vous en povez estre certaine:
Ma seule Dame souveraine,
De mon las (1) cueur moult (2) desirée;
En songe, souhaid et pensée.

---

(1) *Languissant.*
(2) *Très.*

De léal (1) cueur, content de joye,
Ma maistresse, mon seul desir,
Plus qu'oncques (2) vous vueil servir,
En quelque place que je soye.

Tout prest en ce que je pourroye,
Pour vostre vouloir accomplir;
De léal cueur, content de joye,
Ma maistresse, mon seul desir.

En desirant que je vous voye,
A vostre honneur et mon plaisir,
Qui seroit briefment, sans mentir,
S'il fust ce que souhaideroye,
De léal cueur content de joye.

---

(1) *Loyal.*
(2) *Que jamais.*

Pour vous monstrer que point ne vous oublie;
Comme vostre que suis où que je soye;
Présentement ma chançon vous envoye;
Or la prenez en gré, je vous en prye.

En passant temps plein de merencolie,
L'autr'ier (1) là fis ainsy que je pensoye;
Pour vous monstrer que point ne vous oublye;
Comme pour vostre que suis où que je soye.

Mon cueur tousjours, si vous tient compaignie,
Dieu doint que brief vous puisse veoir à joye:
Et à briefs mots en ce que je pourroye,
A vous m'offre du tout, à chiere lye;
Pour vous monstrer que point ne vous oublye.

---

(1) *L'autre jour.*

MA seule amour, ma joye et ma maistresse;
Puisqu'il me fault loing de vous demourer,
Je n'ay plus rien à me reconforter (1),
Qu'un souvenir pour retenir lyesse.

EN alegiant par Espoir ma destresse;
Me comendera le temps ainsi passer:
Ma seule amour, ma joye et ma maistresse,
Puisqu'il me fault loin de vous demourer.

CAR mon las (2) cueur bien garny de tristesse
S'en est vouhu avecques vous aler:
Ne je ne puis jamais le recouvrer,
Jusques verrez vostre belle jeunesse;
Ma seule amour, ma joye et ma maistresse.

---

(1) *Secourir.*
(2) *Pauvre.*

MALADE de mal ennuyeux,
Faisant la penseuse (1) sepmaine,
Vous envoye, ma souveraine;
Un souspir merencolieux.

PAR luy sçaurez mon bien joyeux;
Comment desplaisir me demaine (2);
Malade de mal ennuyeux,
Faisant la penseuse sepmaine;

CAR aler ne peuvent mes yeulx;
Vers la beauté dont estes plaine:
Mais au fort ma joye mondaine
J'endureray pour avoir mieulx,
Malade de mal ennuyeux.

---

(1) *Soucieuse.*
(2) *M'afflige.*

MA seule amour que tant desire ;
Mon reconfort (1), mon doulx penser ;
Belle nompareille sans per (2),
Il me desplait de vous escrire.

CAR j'aymasse mieulx à le dire,
De bouche, sans le vous mander ;
Ma seule amour que tant desire,
Mon reconfort, mon doulx penser.

LAS, or n'y puis-je contredire,
Mais Espoir me fait endurer ;
Qui m'a promis de retourner
En lyesse mon grief martyre :
Ma seule amour que tant desire.

---

(1) *Ma consolation.*
(2) *Sans égale.*

LAISSIEZ-MOY penser à mon aise :
Hélas ! donnez-m'en le loysir :
Je devise avecques plaisir,
Combien que ma bouche se taise.

QUANT merencolie mauvaise
Me vient maintefois assaillir ;
Laissiez-moy pensier à mon aise,
Hélas ! donnez-m'en le loysir.

CAR afin que mon cueur rapaise,
J'appelle plaisant souvenir ;
Qui tantost me vient resjouir,
Pour ce, pour Dieu ne vous desplaise,
Laissiez-moy penser à mon aise.

Me fauldrez-vous (1) à mon besoing
Mon reconfort (2) et ma fiance ?
M'avez-vous mis en oubliance,
Pourtant se de vous je suis loing ?

N'avez-vous pitié de mon soing,
Sans vous, sçavez que n'ay puissance ?
Me fauldrez-vous à mon besoing,
Mon reconfort et ma fiance ?

On ferait des larmes un baing (3),
Qu'ay pleurées de desplaisance :
Et crié par désesperance,
Ferant (4) ma poitrine du poing,
Me fauldrez-vous à mon besoing ?

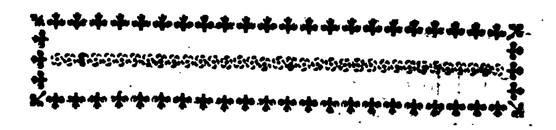
---

(1) *Me manquerez-vous ?*
(2) *Ma consolation.*
(3) *Bain.*
(4) *Frappant.*

NOTE.

(A) Le duc de Bourbon, prisonnier à la bataille d'Azincourt avec Charles d'Orléans, obtint de passer en France en 1417, la troisieme année de sa captivité, après s'être engagé de revenir si la paix n'avait pas lieu. C'est à lui que Charles s'adresse dans cette piece; et comme Bonne d'Armagnac son épouse était morte, on ignore de quelle Princesse il veut parler. (*Voyez le Mémoire historique.*)





LIVRE V.

LAS! Mort, qui t'a fait si hardie
De prendre la noble Princesse,
Qui estoit mon confort (1), ma vie,
Mon bien, mon plaisir, ma richesse?
Puisque tu as prins ma maistresse,
Prends-moy aussy, son serviteur:
Car j'ayme mieulx prouchainement,
Mourir que languir en tourment,
En peine, soussy et douleur.

LAS! de tous biens estoit garnie,
Et en droite fleur de jeunesse,
Je prye à Dieu qu'il te maudie,
Faulse Mort pleine de rudesse:
Se prise l'eusses Vieillesse,
Ce ne fust pas si grant rigueur:
Mais prise l'as hastivement,

(1) *Ma consolation.*

Et m'a laissié piteusement,
En peine, soussy et douleur.

Las! je suy seul sans compaignie;
Adieu Madame, ma lyesse:
Or, est nostre amour despartie:
Non pourtant, je vous fais promesse
Que de prieres à largesse,
Morte vous serviray de cueur,
Sans oublier aucunement:
Et vous regretteray souvent
En peine, soussy et douleur.

Dieu sur-tout souverain Seigneur;
Ordonnez par grace et doulceur,
A l'ame d'elle tellement,
Qu'elle ne soit pas longuement
En peine, soussy et douleur.

J'AI aux échecs joué devant Amours ;
Pour passer temps avec faulx Dangier ;
Et seurement me suy gardé tousjours ;
Sans rien perdre jusques au derrenier,
Que Fortune luy est venu aidier,
Et par meschief (1), que maudite soit elle !
A Madame prise soudainement,
Par quoy suis mat, je le voy clerement,
Si je ne fais une Dame nouvelle.

EN Madame j'avoye mon secours ;
Plus qu'en aultre, car souvent d'encombrier (2)
Me delivroit, quant venoit à son cours ;
Et en gardes faisoit mon jeu lier ;
Je n'avoye pion ne chevalier,
Auffin ne roc (3) qui puissent ma querelle
Si bien aidier, il y pert vraiement,
Car j'ay perdu mon jeu entierement,
Se je ne fais une Dame nouvelle.

---

(1) *Par malheur.*
(2) *De dommage.*
(3) *Fou et tour.*

Je ne me sçay jamais garder des tours
De Fortune, qui maintefois changier
A fait mon jeu et tourner à rebours:
Mon dommaige scet bientost espier;
Elle m'assault, sans point me deffier;
Par mon serement oneques ne congneu telle;
En jeu party, suy si estrangement
Que je me rens, et n'y voy sauvement
Se je ne fais une Dame nouvelle.

JE me souloye (1) pour penser,
Au commencement de l'année,
Quel don je pourroye donner
A Madame la bien-aimée :
Or suis hors de cette pensée;
Car mort l'a mise sous la lame (2);
Et l'a hors de ce monde ostée :
Je prie à Dieu qu'il en ait l'ame.

NON, pourtant pour tousjours garder
La coustume que j'ay usée,
Et pour à toutes gens monstrer,
Que pas n'ay Madame oubliée,
De messe je l'ay estrennée :
Car se me seroit trop de blasme
De l'oublier cette journée;
Je prie à Dieu qu'il en ait l'ame.

TELLEMENT luy puist proufiter
Ma priere, que confortée
Soit son ame sans point tarder,

(1) *Fatiguais.*
(2) *La tombe.*

Et de ses bienfais guerdonnée (1)
En paradis, et couronnée
Comme la plus loyale Dame
Qu'en son vivant j'aye trouvée:
Je prie à Dieu qu'il en ait l'ame.

QUANT je pense à la renommée
Des grants biens dont estoit parée,
Mon poure cueur de dueil se pame:
De luy souvent est regrettée:
Je prie à Dieu qu'il en ait l'ame.

---

(1) *Récompensée.*

QUANT souvenir me ramentoit (1)
La grant beauté dont estoit pleine
Celle que mon cueur appelloit
Sa seule Dame souveraine,
De tous biens la vraie fontaine;
Qui est morte nouvellement:
Je dy en pleurant tendrement,
Ce monde n'est que chose vaine.

OU vieil temps grant renom couroit
De Cryseis, de Yseud et d'Elaine (2)
Et maintes autres qu'on nommoit
Parfaictes en beauté haultaine;
Mais au derrain en son demaine (3)
La mort les print piteusement:
Par quoi puis veoir clairement,
Ce monde n'est que chose vaine.

LA mort a voulu et vouldroit,
Bien le congnois, mettre sa paine,

---

(1) *Me rappellait.*
(2) Voyez la note (A) à la fin du Livre.
(3) *En sa domination.*

De destruire s'elle (1) povoit,
Lyesse et plaisance mondaine,
Quant tant de belles Dames maine
Hors du monde: car vrayement
Sans elle à mon jugement,
Ce monde n'est que chose vaine.

Amours pour vérité certaine
Mort vous guerie fellement (2),
Se n'y trouvez amendement;
Ce monde n'est que chose vaine.

---

(1) *Si elle.*
(2) *Cruellement.*

LE premier jour du mois de may,
Trouvé me suis en compaignie,
Qui estoit, pour dire le vray,
De gracieuseté guarnie:
Et pour oster merencolie,
Fut ordonné qu'on choisiroit,
Comme fortune donneroit,
La feuille pleine de verdure,
Ou la fleur, pour toute l'année;
Si prins la feuille pour livrée,
Comme lors fut mon avanture.

TANTOST après, je m'avisay,
Qu'à bon droit je l'avoye choisie:
Car puisque par mort perdu ay
La fleur de tous biens enrichie,
Qui estoit Madame, ma mie,
Et qui de sa grace m'aimoit
Et pour son amy me tenoit:
Mon cueur d'autre fleur n'a plus cure (1):
A doncques congneu que ma pensée

(1) *Souci.*

Accordoit à ma destinée,
Comme lors fut mon avanture.

Pour ce la feuille porteray,
C'est an, sans que point je l'oublie:
Et à mon povoir me tendray
Entiérement de sa partie.
Je n'ay de nulle flour envie,
Porte la qui porter la doit:
Car la fleur que mon cueur amoit,
Plus que nulle autre créature,
Est hors de ce monde passée;
Qui son amour m'avoit donnée,
Comme lors fut mon avanture.

Il n'est feuille ne fleur qui dure,
Que pour un temps, car esprouvée
J'ay la chose que j'ay comptée,
Comme lors fut mon avanture.

Le lendemain du premier jour de may,
Dedens mon lit, ainsi que je dormoye,
Au point du jour m'avint que je songay,
Que devant moy une fleur je veoye,
Qui me disoit, amy je me souloye (1)
En toy fier: car pieça (2) mon party
Tu tenoies, mais mis l'as en oubly,
En soustenant la feuille contre moy:
J'ay merveille que tu veulx faire ainsy;
Rien n'ay meffait se pense-je vers toy.

Tout esbahy alors je me trouvay;
Si respondy au mieulx que je sçavoye;
Très-belle fleur oncques je ne pensay
Faire chose qui desplaire te doye:
Se pour esbat avanture m'envoye,
Que je serve la feuille cet an cy,
Dois-je pourtant estre de toy banny?
Nennil (3): certes je suis comme je doy;
Et se je tiens le party qu'ay choisy,
Rien n'ay meffait se pense-je vers toy.

---

(1) *Je me voulois.*
(2) *Autrefois.*
(3) *Non pas.*

CAR non pourtant honneur te porteray,
De bon vouloir, quelque part que je soye:
Tout pour l'amour d'une fleur que j'amay
Ou temps passé, Dieu doint que je la voye
En paradis, après ma mort en joye:
La vérité est telle que je dy:
J'en fais juge Amour, le puissant roy;
Très-doulce fleur, point ne te cry mercy
Rien n'ay meffait le pense-je vers toy.

En la forest d'ennuieuse tristesse,
Un jour m'avint qu'à par moy cheminoye;
Si rencontray l'amoureuse déesse,
Qui m'appella, demandant où j'aloye:
Je respondy, que par Fortune estoye
Mis en exil, en ce bois long-temps a;
Et qu'à bon droit appeller me povoit,
L'homme esgaré qui ne scet où il va.

En souriant par sa très-grant humblesse
Me respondy: amy se je sçavoye
Pourquoy tu es mis en ceste destresse;
A mon pouvoir voulentiers t'aideroye:
Car ja pieça (1) je mis ton cueur en voye,
De tout plaisir, ne sçay qui l'en osta:
Or me desplait qu'à présent je te voye,
L'homme esgaré qui ne scet où il va.

Hélas! dis-je, souveraine Princesse,
Mon fait sçavez; pourquoy le vous diroye?
C'est par la mort qui fait à tous rudesse,

---

(1) *Déjà, autrefois.*

Qui m'a tollu (1) celle que tant amoye :
En qui estoit tout l'espoir que j'avoye ;
Qui me guidoit si bien, m'accompaigna
En son vivant ; que point ne me trouvoye,
L'homme esgaré qui ne scet où il va.

Aveugle suy, ne sçay où aller doye
De mon baston afin que ne forvoye (2)
Je vay tastant mon chemin çà et là :
C'est grant pitié qu'il convient que je soye
L'homme esgaré qui ne scet où il va.

---

(1) *Enlevé.*
(2) *Fourvoie, m'égare.*

J'AY esté de la compaignie
Des amoureux moult longuement;
Et m'a Amour, dont le mercie,
Donné de ses biens largement:
Mais au derrain (1) ne sçay comment
Mon fait est venu au contraire;
Et à parler ouvertement,
Tout est rompu, c'est à reffaire.

CERTES je ne cuidoye (2) mie
Qu'en amer eust tel changement;
Car chascun dit que c'est la vie
Où il a plus d'esbatement:
Hélas! j'ay trouvé autrement;
Car quant en l'amoureux repaire,
Cuidoye vivre seurement,
Tout est rompu, c'est à reffaire.

AU fort en amour je m'affie (3)
Qui m'aidera aucunement,
Pour l'amour de sa seigneurie

---

(1) *Au reste.*
(2) *Songeais.*
(3) *Je me confie.*

Que j'ay servie loyaument :
N'oncques (1) ne fis par mon serement
Chose qui luy doye desplaire :
Et non pourtant estrangement,
Tout est rompu, c'est à reffaire.

AMOUR ordonne tellement
Que j'aye cause de me taire ;
Sans plus dire de cueur dolent,
Tout est rompu, c'est à reffaire.

---

(1) *Jamais.*

PLAISANT beauté, mon cueur nasvra (1)
Ja pieça (2) très-durement,
Quant la fievre d'amours entra;
Qui l'a tenu moult asprement:
Mais de nouvel présentement,
Un bon médecin qu'on appelle
Nonchaloir (3), que tiens pour amy,
M'a guery la sienne mercy,
Se la playe ne renouvelle.

QUANT mon cueur tout sain se trouva,
Il l'en mercia grandement,
Et humblement luy demanda
S'en santé seroit longuement;
Il respondy très-sagement:
Mais que gardes bien ta fourcelle (4),
Du vent d'amour qui te fery (5):
Tu es en bon point jusqu'à cy,
Se la playe ne renouvelle.

---

(1) *Affligea.*
(2) *Autrefois.*
(3) *Insouciance.*
(4) *Barque.*
(5) *Qui te fatigue.*

L'AMBUSCHE de plaisir entra
Parmy tes yeulx furtivement :
Jeunesse ce mal pourchassa,
Qui t'avoit en gouvernement ;
Et puis bouta privément,
Dedens ton logis le scintelle (1)
D'ardant desir, qui tout ardy (2),
Lors fust nasvré ; or t'ay guery,
Se la playe ne se renouvelle.

---

(1) *L'étincelle.*
(2) *Tout brûla.*

Le beau soleil, le jour Saint Valentin,
Qui apportoit sa chandelle alumée,
N'a pas long-temps, entra un bien matin,
Privément en ma chambre fermée;
Celle clarté qu'il avoit apportée
Si m'esveilla du somme du soussy,
Où j'avoye toute la nuit dormy
Sur le dur-lit d'ennuieuse pensée.

Ce jour aussy pour partir (1) leur butin,
Des biens d'amour faisoient assemblée:
Tous les oiseaulx qui parlant leur latin,
Crioyent fort, demandant la livrée
Que Nature leur avoient ordonnée:
C'estoit d'un per (2); comme chascun choisy,
Se ne me peu rendormir pour leur cry,
Sur le dur lit d'ennuieuse pensée.

Lors en moilliant de larmes mon coissin (3),
Je regrettay ma dure destinée,

---

(1) *Partager.*
(2) *D'une compagne.*
(3) *Coussin.*

Disant : oiseaulx je vous voy en chemin
De tout plaisir et joye desirée ;
Chascun de vous a per (1) qui luy agrée,
Et point n'en ay ; car mort, qui m'a trahy,
A prins mon per (2), dont en dueil je languy
Sur le dur lit d'ennuieuse pensée.

St. Valentin, choisissent ceste année
Ceulx et celles de l'amoureux party :
Seul me tendray de confort desgarny (3),
Sur le dur lit d'ennuieuse pensée.

---

(1) *Son égal.*
(2) *Ma compagne.*
(3) *Privé de consolation.*

J'AY fait l'obseque de Madame
Dedens le moustier (1) amoureux;
Et le service pour son ame
A chanté penser doloreux:
Maints cierges, de soupirs piteux
Ont esté en son luminaire:
Aussy j'ay fait la tombe faire,
De regrets tous de larmes paints;
Et tout en tour moult richement
Est escript: Cy gist vraiement
Le trésor de tous biens mondains.

DESSUS elle gist une lame
Faiste d'or et de saffirs bleux:
Car sa saffir est nommé la jame (2)
De Loyauté et l'or eureux:
Bien luy appertiennent ces deux;
Car Eur et Loyauté pourtraire
Voulu en la très-débonnaire,
Dieu qui la fist de ses deux mains
Et forma merveilleusement;

(1) *Monastere.*
(2) *Pierre précieuse.*

C'estoit, à parler plainement;
Le trésor de tous biens mondains.

N'EN parlons plus, mon cueur se pasme,
Quant il oyt les fais vertueux
D'elle qui estoit sans nul blasme;
Comme jurent celles et ceulx
Qui congnoissoient ses conseulx.
Si croy que Dieu l'a voulu traire (1)
Vers luy, pour parer son repaire
De paradis, où sont les saints:
Car c'est d'elle bel parement,
Que l'on nommoit communément;
Le trésor de tous biens mondains.

DE rien ne servent pleurs ne plains;
Tous mourrons ou tart ou briefvement,
Nul ne peust garder longuement,
Le trésor de tous biens mondains.

---

(1) *Retirer.*

PUISQUE mort a prins ma maistresse,
Que sur toutes amer souloye (1) :
Mourir me convient en tristesse ;
Certes plus vivre ne pourroye.
Pour ce, par deffaulte (2) de joye,
Très-malade, mon testament
J'ay mis en escript doloreux ;
Lequel je présente humblement
Devant tous loyaux amoureux.

PREMIÉREMENT à la haultesse
Du Dieu d'Amour, donne et envoye
Mon esprit, et en humblesse
Luy supplie qu'il le convoye
En son paradis et pourvoye :
Car je jure que loyaument
L'a servy de vueil desireux :
Advouer le puis vrayement
Devant tous loyaux amoureux.

OULTRE plus vueil que la richesse
Des biens d'amour qu'avoir souloye ;

(1) *Je me plaisais.*
(2) *Privation.*

Despartie soit à largesse
A vrais amans ; et ne vouldroye
Que faulx amans par nulle voye,
En eussent part aucunement :
Oncques n'eus amistié à eulx.
Je le prens sur mon sauvement (1) ;
Devant tous loyaulx amoureux.

Sans espargnier or ne monnoye,
Loyauté veult qu'enterré soye
En sa chapelle grandement,
Dont je me tiens pour bien eureux,
Et l'en mercye chiérement
Devant tous loyaulx amoureux.

---

(1) *Salut.*

Mon

Mon cueur dormant en nonchaloit (1),
Resveilliez-vous joyeusement :
Je vous fais nouvelles sçavoir
Qui vous doient plaire grandement.
Il est vray que présentement,
Une Dame très-honnorée,
En toute bonne renommée,
Desire de vous acheter,
Dont je suis joyeux et d'accort :
Pour vous son cueur me veult donner,
Sans despartir jusqu'à la mort.

Ce change doy-je recevoir,
En grant gré, très-joyeusement ;
Or vous chargé d'entier povoir
Si chier et tant estroitement,
Que je puis plus que loyaument,
Soit par vous cherie et amée,
En tous lieux, nuit et journée
L'accompagniez sans la laissier,
Tant que j'en aye bon rapport ;

(1) *Insouciance.*

L

Il convient s'ien demourer,
Sans despartir jusqu'à la mort.

Allez vous logier ou manoir (1)
De son très-gracieux corps gent,
Pour y demourer main (2) et soir
Et l'onnourer entièrement:
Car par son bon commendement,
Lieutenant vous veult ordonner
De son cueur; en joyeux déport (3),
Pensez de bien vous gouverner,
Sans despartir jusqu'à la mort.

---

(1) *Hôtel.*
(2) *Matin.*
(3) *Délassement.*

Belle, sé ne m'osez donner
De vos doulx baisiers amoureux,
Pour paour de Dangier courroucer
Qui toujours est fel (1) et crueux;
J'en embleray (2) bien ung ou deux;
Mais que n'y prenez desplaisir,
Et que vueillez consentir,
Maugré Dangier et ses conseulx.

De ce faulx vilain, aveugler,
Dieu scet se j'en suy desireux:
Nul ne le peut apprivoiser;
Tout temps est si soupçonneux,
Qu'en penser languist doloreux,
Quant il voit Plaisance venir:
Mais elle se scet bien chevir (3),
Maugré Dangier et ses conseulx (4).

Quant estroit la cuide (5) garder;

---

(1) *Faux.*
(2) *Volerai.*
(3) *Satisfaire.*
(4) *Conseils.*
(5) *Pense.*

Hardy cueur, secret et heureux,
S'avecques luy scet amener
Avis bon et avantureux,
Desguisé soubs maintien honteux,
Bien peuvent Dangier endormir;
Lors Plaisance fait son desir,
Maugré Dangier et ses conseulx.

Bien dessert guerdon plantureux (1)
Advis qui scet si bien servir
Au besoing et trouver loisir,
Maugré Dangier et ses conseulx.

---

(1) *Récompense abondante.*

J'OY estrangement
Plusieurs gens parler,
Qui trop mallement (1)
Se plaingnent d'amer;
Car légiérement,
Sans peine porter,
Vouldroient briefment,
A fin amener
Tout leur pensement.

C'EST fait follement
D'ainsi desirer,
Car qui loyaument
Veulent acquister
Bon guerdonnement (2),
Maint mal endurer
Leur fault et souvent,
A rebours trouver (3)
Tout leur pensement.

---

(1) *Méchamment.*
(2) *Récompense.*
(3) *Défavorable trouver.*

S'AMOUR humblement
Veulent honnorer,
Et soingneusement
Servir sans fausser (1),
Des biens largement
Leur fera donner;
Mais premiérement
Il veult esprouver
Tout leur pensement.

(1) *Sans tromper.*

Le voulez-vous
Que vostre soye,
Rendu m'ottroye
Pris ou recours (1)?

Ung mot pour tous,
Bas qu'on ne l'oye,
Le voulez-vous
Que vostre soye?

Maugré jaloux,
Foy vous tendroye;
Or sa ma joye
Accordons-nous,
Le voulez-vous?

---

(1) *Ou non.*

Crevez-moy les yeulx
Que ne voye goutte,
Car trop je redoubte
Beauté en tous lieux ?

Ravir jusqu'aux cieulx
Veut ma joye toute,
Crevez-moy les yeulx
Que ne voye goutte ?

Belle, me gard Dieux,
Afin qu'en sa route,
Jamais ne me boute (1) :
Nesce pour le mieulx,
Crevez-moy les yeulx ?

---

(1) *Place.*

Je, qui suis dieu des amoureux,
Prince de joyeuse plaisance,
A toutes celles et à ceulx
Qui sont de mon obéissance,
Requier qu'à toute leur puissance,
Me viengne aidier et servir,
Pour l'oultrecuidance (1) punir
D'aucuns qui par leur jonglerie (2)
Veulent par force conquérir
De grands biens de ma seigneurie.

Car Garancieres (3), l'un d'entr'eulx,
Si dit en sa folle vantance (4),
Pour faire le chevalereux,
Qu'avant yer pour sa grant vaillance,
Luy et son cueur d'une aliance
Furent deveant Beauté courir,
Je ne luy vis pas sans faillir;
Mais croy qu'il soit en resverie,

---

(1) *Arrogance.*
(2) *Tours de force.*
(3) *Nom d'un fat.*
(4) *Vanité.*

Car si près n'oseroit venir
Des grands biens de ma seigneurie.

Il dit qu'il est tant doloreux,
Et qu'il est mort sans recouvrance (1);
Mais bien serait-il maleureux,
Qui donnerait en ce créance;
On peut veoir que celle penance (2)
Qu'il luy a convenu souffrir,
N'a fait son visaige pallir
Ni amaigrir de maladie :
Ainsi se mocque pour chenir (3)
Des grands biens de ma seigneurie.

Sur-tout me plaist le retenir
Roi des héraulx, pour bien mentir :
Cet office je lui octroie;
C'est ce que luy vueil despartir
Des grants biens de ma seigneurie.

---

(1) *Espérance.*
(2) *Souffrance.*
(3) *Envahir.*

Cupido, dieu des amoureux,
Prince de joyeuse plaisance,
Moy garancier (1) très-soingneux
De vous servir de ma puissance,
Viens devers vous en obéissance
Pour vous humblement requérir
Que vous veuillez faire punir
Ung homme de mauvaise vie,
Qui contre raison veult tenir
Le droit de vostre seigneurie.

C'est un enfant malicieux,
Où nul ne doit avoir fiance,
Car il en a ja plus de deux
Deçues en pays de France,
Dont vous deussiez prendre vengeance
Pour faire les aultres trémir (2):
C'est le prince de bien mentir,
Aisné frere de jonglerie,
Qui contre raison veult tenir
Le droit de vostre seigneurie.

---

(1) *Serviteur.*
(2) *Trembler.*

Oncques Lucifer l'orgueilleux
Ne fit si grand oultrecuidance (1),
Quand il emprist (2) d'estre envieux,
Sur le dieu de toute puissance :
Il me semble que par sentence
Vous le deussiez faire bannir
De vostre court, sans revenir,
Luy et sa faulse compaignie,
Qui contre raison veult tenir
Le droit de vostre seigneurie.

Prince s'on doit avoir vaillance,
Pour mentir à grand habondance,
Et pour faulseté maintenir,
Vous verrez icelluy venir,
A grant honneur, n'en doutez mie,
Qui contre raison veult tenir
Le droit de vostre seigneurie.

---

(1) *Insolence.*
(2) *S'entreprit.*

En acquittant nostre temps vers jeunesse,
Le nouvel an et la saison jolie,
Plains de plaisir et de toute lyesse
Qui chascun d'eulx chiérement vous en prie
Venus sommes en ceste mommerie (1)
Belles, bonnes, plaisans et gracieuses
Prestes de danser et faire chiere lie
Pour recueillir vos pensées joyeuses.

Or bannissez de vous toute paresse,
Ennuy, soussy, avecque merencolie;
Car froid yver qui ne veult que rudesse,
Est desconfit et convient qu'il s'en fuye:
Avril et may amenent doulce vie
Avecques eulx, pour ce soyez soingneuses
De recevoir leur plaisant compaignie,
Pour resveiller vos pensées joyeuses.

Venus aussy la très-noble déesse,
Qui sur femmes doit avoir la maistrie (2),

---

(1) *Equipée.*
(2) *La puissance.*

Vous envoye de confort à largesse :
Et Plaisance de grants biens enrichie
En vous chargeant que de vostre partie
Vous acquittiez sans estre dangeureuses ;
Aidier vous veult sans que point vous oublie
Pour resveiller vos pensées joyeuses.

BIEN monstrez Printemps gracieux
De quel mestier sçavez servir ;
Car Yver fait cueurs ennuyeux,
Et vous les faistes resjouir :
Sitost comme il vous voit venir,
Luy et sa meschant retenue
Sont constraints et prêts de fuir,
A votre joyeuse venue.

YVER fait champs et arbres vieulx,
Leur barbe de neige blanchir,
Et est si froid, ord (1) et pluvieux ;
Qu'emprès (2) le feu convient croupir :
On ne peut hors des huis yssir (3)
Comme un oyseil qui eſt en mue (4) ;
Mais vous faictes tout revenir
A vostre joyeuse venue.

YVER fait le souleil ès cieulx
Du mantel des nues couvrir ;

(1) *Horrible.*
(2) *Auprès.*
(3) *Des maisons sortir.*
(4) *L'oiseau qui couve.*

Or maintenant, loué soit Dieux,
Vous estes venu esclercir
Toutes choses et embellir:
Yver a sa peine perdue,
Car l'an nouvel la fait bannir
A vostre joyeuse venue.

Le temps a laissié son menteau
De vent, de froidure et de pluye,
Et s'est vestu de broderye
De soleil raiant, cler et beau.

Il n'y a beste, ne oyseau,
Qui en son jargon ne chante et crye;
Le temps a laissié son menteau
De vent, de froidure et de pluye.

Riviere, fontaine et ruisseau
Portent en livrée jolie,
Gouttes d'argent d'orfévrerie:
Chascun s'abille de nouveau,
Le temps a laissié son menteau.

En regardant ces belles fleurs,
Que le temps nouveau d'amours prie;
Chascune d'elles s'ajolie (1)
Et farde (2) de plaisants couleurs.

Quant embasmées sont d'odeurs,
Qu'il n'est cueur qui ne rajeunie,
En regardant les belles fleurs
Que le temps nouveau d'amours prie.

Les oyseaulx deviennent danseurs
Dessus mainte branche fleurie,
Et font joyeuse chanterie
De contres, de chants et teneurs (3)
En regardant ces belles fleurs.

---

(1) *S'embellit.*
(2) *Se pare.*
(3) *De hauts et de doux chants.*

Retraiez-vous (1) ; regart mal avisé ;
Vous cuidez bien (2) que nulluy (3) ne vous
voye
Certes à guet par tous lieulx vous convoye (4).
Privéement en habit desguisé.

Des gens saichans en estes moins prisé,
D'ainsi tousjours trotter parmi la voye ;
Retraiez-vous regart mal avisé,
Vous cuidez bien que nulluy ne vous voye.

Dangier avez contre vous attisé (5),
Quant sot maintien tellement vous forvoye
Au derrenier fauldra qu'il y pourvoye ;
Il est ainsi que je l'ai devisé ;
Retraiez-vous regart mal avisé.

---

(1) *Retenez-vous.*
(2) *Pensez.*
(3) *Personne.*
(4) *Desire.*
(5) *Excité.*

REGART, vous prenez trop de peine,
Tousjours courez et racourez;
Il semble qu'aux barres jouez,
Reprenez ung peu vostre alaine.

CUEURS qu'Amour tient en son domaine
Cuident (1) qu'assaillir les voulez,
Regart vous prenez trop de paine;
Toujours courez et racourez.

AU moins une fois la sepmaine
C'est raison que vous reposez;
Et afin que ne morfondez,
Il fauldra que l'en vous pourmaine:
Regart vous prenez trop de paine.

---

(1) *Pensent.*

GARDEZ le trait de la fenestre,
Amans qui par rues passez,
Car plutost en serez blessé
Que de trait d'arc ou d'arbalestre.

N'ALLEZ à destre, ne à senestre (1)
Regardant, mais les yeulx baissés;
Gardez le trait de la fenestre,
Amans qui par rues passez.

SE n'avez médecin bon maistre,
Sitost que vous serez navré (2),
A Dieu soyez recommendé;
Mort vous tiens, demandez le prestre;
Gardez le trait de la fenestre.

---

(1) *A droite, ni à gauche.*
(2) *Blessé.*

Des malheureux porte le pri
Servant Dame loyale et belle,
Qui pour mourir en la querelle
N'ascheve ce qu'a entrepris.

Diffamé de droit et repris
Par-devant Dame et Damoyselle;
Des malheureux porte le pris
Servant Dame loyale et belle.

Pourquoy est d'amer si espris
Quant congnois que son cueur chancelle?
En soy donnant reprenne telle.
Où a yl (1) ce mestier appris
Des malheureux porte le pris?

---

(1) *Où a-t-il?*

EN gibessant (1) toute l'après-disnée ;
Parmy les champs pour me desennuyer,
N'a pas long-temps que faisoye l'autr'ier
Voler mon cueur après mainte pensée.

L'AQUILOTE (2) souvenance nommée,
Ourdoit deduit et sçavoit remerchier,
En gibessant toute l'après-disnée
Parmi les champs pour me desennuyer.

GIBESSIERE de passe-temps ouvrée,
Emply toute d'assez plaisant gibier :
Et puis je peu mon cueur au derrenier
Sur un faisan d'espance celée,
En gibessant toute l'après-disnée.

---

(1) *Chassant.*
(2) *Le chien.*

CUEUR endormy en pensée
En transes moitié veillant,
S'on luy va riens demandant,
Il respond à la volée.

ET parle de voix cassée
Sans propos, ne tant ne quant,
Cueur endormy en pensée,
En transes moitié veillant.

TOUT met en galimassée (1),
Lombart, Anglois, Alemant,
François, Picart et Normant;
C'est une chose faée (2),
Cueur endormy en pensée.

---

(1) *En galimatias.*
(2) *Troublée.*

MON

MON cueur plus ne volera ;
Il eſt enchaperonné (1) :
Nonchaloir (2) l'a ordonné ,
Qui ja pieça (3) le m'osta.

CONFORT depuis ne luy a
Cure ne atires (4) donné :
Mon cueur plus ne volera ,
Il eſt enchaperonné.

SE sa gorgé gettera
Je ne sçay , car gouverné
Ne l'ay , mais abandonné ;
Soit com'advenir pourra ,
Mon cueur plus ne volera.

(1) *Couvert.*
(2) *Insouciance.*
(3) *Autrefois.*
(4) *Soin ni attirail.*

A ce jour Saint Valentin
Que chascun doit choisir son per (1),
Amour demourray-je non per
Sans partir à vostre butin ?

A mon resveillier au matin
Je n'y ay cessé de penser,
A ce jour Saint Valentin
Que chascun doit choisir son per.

MAIS Nonchaloir (2) mon médecin
M'est venu le poulse taster,
Qui m'a conseillié reposer,
Et rendormy sur mon coussin,
A ce jour Saint Valentin.

---

(1) *Son compagnon.*
(2) *Indifférence.*

•

J'AI esté poursuivant d'amours;
Mais maintenant je suis hérault;
Monter me fault en l'échafault,
Pour juger des amoureux tours.

QUANT je verray riens à rebours;
Dieu scet si je crierai bien hault;
J'ay été poursuivant d'amours,
Mais maintenant je suis hérault.

ET s'amans vont faisant les tours,
Tantost congnoistray leur défault.
Ja devant moy clochier ne fault:
D'amer sçay par cueur le droit cours,
J'ay esté poursuivant d'amours.

APRÈS une seule exceptée
Je vous serviray ceste année,
Ma doulce Valentine gente;
Puisqu'Amour veult que m'y consente,
Et que celle est ma destinée.

DE moy pour aultre abandonnée
Ne serez, mais si fort amée
Qu'en devrez bien estre contente;
Après une seule exceptée,
Je vous serviray ceste année,
Ma doulce Valentine gente.

QU'ELLE me soit par vous ordonnée,
S'il vous plaist à ceste journée,
Vostre volenté doulce et plaisante;
Car la faire me présente,
Plus que pour Dame que soit née
Après une seule exceptée.

Je suis desjà d'amour tanné (1),
Ma très-doulce Valentinée;
Car pour moy fustes trop tost née,
Et moy pour vous fust trop tar-nê.

Dieu lui pardoint qui estrené
M'a de vous pour toute l'année:
Je suis desjà d'amour tanné,
Ma très-doulce Valentinée.

Bien m'estoye soupçonné
Qu'auroye telle destinée,
Ains que passast ceste journée,
Combien qu'Amour l'eust ordonné,
Je suis desjà d'amour tanné.

---

(1) *Blasé.*

SOUBS parler couvert
D'estrange devise,
Monstrez qu'avez prise
Doulceur : il y pert (1).

Du tout en desert,
N'est pas vostre emprise;
Soubs parler couvert
D'estrange devise.

SE confort ouvert
N'est à vostre guise;
Tost s'Amour s'avise,
Sera recouvert
Soubs parler couvert.

---

(1) *Parait.*

VEU que j'ay tant Amour servy;
Ne suy-je pas mal guerdonné (1)?
Du plaisir qu'il m'avoit donné
Sans cause m'a tost desservy.

MON cueur loyaument s'est serf vy,
Mais à tost l'a abandonné:
Veu que j'ay tant Amour servy;
Ne suy-je pas mal guerdonné?

PLUS ne luy sera asservy;
Pour Dieu qu'il me soit pardonné:
Je crois que suis à ce donné
D'avoir mal, pour bien desservy,
Veu que j'ay tant Amour servy.

(1) *Récompensé.*

POURTANT se vous plaignez d'Amours,
Il n'eſt pas temps de vous retraire (1),
Car encore il vous pourra faire
Tel bien que perdiez vos dolours.

Vous congnoissez assez ses tours,
Je ne dy pas pour vous desplaire;
Pourtant se vous plaignez d'Amours,
Il n'eſt pas temps de vous retraire,

AYEZ fiance en lui tousjours,
Et mettez peine de luy plaire:
Combien que mieulx ne voulsit taire,
Car vous pensez tout le rebours,
Pourtant se vous plaignez d'Amours.

---

(1) *Retirer.*

Se vous estiez comme moy,
Las vous devriez bien vous plaindre!
Car de tous mes maulx le moindre
Est plus grand que vostre émoy (1).

Bien vous pourriez sur ma foy
D'Amour alors vous complaindre;
Se vous estiez comme moy,
Las vous devriez bien vous plaindre!

Car si très-dolent me voy
Que plus la mort ne vueil craindre;
Toutefois il me fault feindre;
Aussy feriez-vous ce croy,
Se vous estiez comme moy.

---

(1) *Emotion.*

CHASCUNE vieille son dueil plaint ;
Vous cuidez (1) que vostre mal passe ;
Tout autre, mais ja ne parlasse
Du mien, se n'y feusse contraint.

SÇACHIEZ de voir (2) qu'il n'est pas faint
Le torment que mon cueur enlasse :
Chascune vieille son dueil plaint,
Vous cuidez que vostre mal passe.

LA paine pert (3), comme fait maint ;
Et contre Fortune je chasse :
Désespoir, de pis me menace,
Je sais où mon pourpoint m'estraint :
Chascune vieille son dueil plaint.

---

(1) *Croyez.*
(2) *De vrai.*
(3) *Parait.*

BIEN deffendu, bien assailly,
Chascun dit qu'il a grand dolours :
Mais au fors je vueil croire Amours
Par qui le desbat est failly (1).

AFFIN que qui aura failly
N'aye jamais de lui fecours :
Bien deffendu, bien assailly,
Chascun dit qu'il a grand dolours.

CAR se j'ay en rien defailly,
De compter mon mal plus de deux jours;
Banny vueil estre de ses cours,
Comme ung homme lasche et failly (2).
Bien deffendu, bien assailly.

(1) *Venu.*
(2) *Faux.*

BIEN assailly, bien deffendu;
Quant assez aurons debattu,
Il fault assembler nos raisons;
Et que les fons (1) voler faisons
Du desbat nouvel advenu.

TRÈS-FORT vous avez combattu,
Et j'ay mon billart bien tenu;
Bien assailly, bien deffendu,
Quant assez aurons debattu.

VRAY est qu'estes d'Amour feru (2),
Et en ses fers estroit tenu;
Mais moy non: ainsy l'entendons:
Il a passé maintes saisons,
Que me suis aux armes rendu,
Bien assailly, bien deffendu.

---

(1) *Sources jaillir faisons.*
(2) *Blessé.*

NOTE.

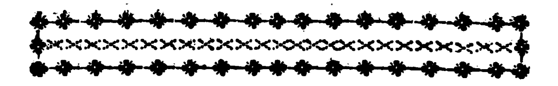
(A) *De Chryseis, d'Ysseud et d'Hélene.*

Il n'est aucun lecteur éclairé de qui les Œuvres d'Homere ne soient ignorées. Chryseis, prisonniere d'Agamennon, par le refus que fait celui-ci de la rendre à son pere, est une cause indirecte de la rupture de ce général avec Achille, dont la colere fatale aux Grecs est le sujet de l'Iliade.

Hélene est spécialement la premiere cause du siége de Troye. Son histoire est encore trop familiere aux lecteurs studieux, pour qu'il soit nécessaire de s'arrêter à des détails qui d'ailleurs se trouvent dans tous les livres qui traitent de la mythologie des Grecs, sur-tout dans tous les dictionnaires de la Fable.

Ysseud est une héroine des romans de chevalerie. Le comte de Tressan, dans ses extraits de romans insérés dans la Bibliotheque des Romans, et compris dans les tomes 7 et 8 in-8.° de ses œuvres, a donné sur les trois princesses de ce nom célebre chez les romanciers, des détails assez intéressants.





LIVRE VI.

APRÈS le jour qui est fait pour traveil
Ensuit la nuit pour repos ordonnée ;
Pour ce m'advinst que chargié de sommeil
Je me trouvay moult fort une vesprée (1),
Pour la paine que j'avoye portée
Le jour devant ; si fis mon appareil
De me couchier sitost que le soleil
Je vy retrait et sa clarté mussée (2).

QUANT couchié fus, de legier m'endormy ;
Et en dormant, ainsy que je songeoye,
Advis me fust que devant moy je vy
Un vieil homme que point ne congnoissoye ;
Et non pourtant autrefois veu l'avoye,
Ce me sembla : si me trouvay marry
Que j'avoye son nom mis en oubly ;
Et pour honte parler à luy n'osoye.

UNG peu se teut ; et puis m'arraisonna,

(1) *Très-fatigué une soirée.*
(2) *Cachée.*

Disant : amy n'avez-vous de moy cure ? (1)
Je suis Aage qui lettres aporta
A Enfance, de par dame Nature :
Quant luy chargeay que plus la nourriture
N'aurait de vous, alors vous délivra
A Jeunesse, qui gouverné vous a
Moult longuement, sans raison et mesure.

Or, est ainsy que Raison qui sur tous
Doit gouverner, a fait très grant complainte
A Nature, de Jeunesse et de vous ;
Disant, qu'avez tous deux fait faulte mainte.
Avisez-vous, ce n'est pas chose fainte ;
Car Vieillesse, la mere de Courroux,
Qui tout abat et ameine au dessoubs,
Vous donnera dedens brief une atainte.

Au derrenier ne la povez fuir :
Si vous vault mieulx, tandis qu'avez Jeunesse,
A vostre honneur, de folie partir,
Vous eslongnant de l'amoureuse adresse ;
Car en descort sont Amour et Vieillesse,
Nul ne les peut à leur gré bien servir ;
Amour vous doit pour excuse tenir,
Puisque la mort a prins vostre maistresse.

Et tout ainsy qu'assez est avenant

---

(1) *Idée.*

A jeunes gens en l'amoureuse voye ;
De temps passer ; c'est aussy mal séant ,
Quant en amour un vieil homme folloye (1) :
Chascun s'en rit , disant : Dieu , quelle joye !
Ce foul vieillart veult devenir enfant :
Jeunes et vieulx du doy le vont monstrant :
Mocquerie par tous lieulx le convoye.

A vostre honneur povez Amour laissier
Et jeune temps , comme par nonchalance ;
Lors ne pourra nul de vous raconter
Que l'ayez fait par faulte de puissance :
Et dira l'en que c'est par desplaisance ,
Que ne voulez en aultre lieu amer ,
Puisqu'est morte vostre dame sans per ,
Dont loyaument gardez la souvenance.

Au dieu d'Amour requerez humblement
Qu'il lui plaise de reprendre l'ommaige
Que lui feistes par son commendement ,
Vous rebaillant votre cueur qu'a en gaige ;
Merciez-le des biens qu'en son servaige
Avez reçu : lors gracieusement
Despartirez de son gouvernement ,
A grant honneur , comme loyal et saige.

Puis requerez à tous les amoureux ,
Que chascun d'eulx tout onnestement dye ,
Se vous avez rien failly envers eulx ,

---

(1) *Fait le jeune.*

Tant que suivy avez leur compaignie ;
Et que par eulx soit la faulte punie,
Leur requerant pardon de cueur piteux ;
Car de servir estiez desireux,
Amour et tous ceux de sa seigneurie.

Ainsy pourrez despartir du povoir
Du dieu d'Amour, sans avoir charge aucune ;
C'est mon conseil, faites vostre vouloir,
Mais gardez-vous que ne croyez Fortune,
Qui de flatter est à chascun commune ;
Car tousjours dit qu'on doit avoir espoir
De mieulx avoir, mais c'est pour decevoir ;
Je ne congnois plus faulse soubs la lune.

Je sçay trop bien, s'escouter la voulez,
Et son conseil plus que le mien eslire,
Elle dira que s'Amour delaissiez,
Vous ne povez mieulx vostre cueur destruire ;
Car vous n'aurez lors à quoy vous desduire,
Et tout plaisir à nonchaloir mettrez.
Ainsy le temps en grand ennuy perdrez ;
Qui pis vauldra que l'amoureux martyre.

Et puis après pour vous donner confort,
Vous promettra que recevrez amende
De tous les maulx qu'avez soufferts à tort,
Et que c'est droit qu'aucun guerdon (1) vous rende :

(1) *Récompense.*

Mais il n'est nul qui à elle s'attende ;
Que tost ou tart ne soit, je m'en fais fort ;
Déceu d'elle, à vous je m'en raport ;
Si pry à Dieu que d'elle vous deffende.

En tresaillant sur ce point m'esveillay ;
Tremblant ainsy que sur l'arbre la fueille ;
Disant : Hélas ! oncques mais ne songeay,
Chose dont tant mon povre cueur se deuille (1) ;
Car s'il est vray que Nature me vueille
Abandonner, je ne sçay que feray :
A Vieillesse tenir pié ne pourray ;
Mais convendra que tout ennuy m'acueille.

Et non pourtant, ce vieil homme qu'ay veu ;
En m'endormant, lequel Aage s'apelle,
Si m'a dit vray, car j'ay bien aperceu
Que Vieillesse veult emprendre querelle
Encontre moy : ce m'est dure nouvelle.
Et ja soit ce qu'à présent suy pourveu
De Jeunesse, sans me trouver recreu,
Ce n'est que sens de me pourvoir contr'elle,

A celle fin que quant vendra vers moy
Je ne soye despourveu comme nice (2),
C'est pour le myeul savant je me pourvoy ;
Et trouveray Vieillesse plus propice,

(1) *S'afflige.*
(2) *Dupe.*

Quant congnoistra qu'ay laissié tout office
Pour la fuir. Alors en Bonnefoy
Recommandé m'aura, comme je croy,
Et maint Soussy aura en son service.

Si suis content, sans changier desormais;
Et pour tousjours entierement propose
De renoncer à tous amoureux fais;
Car il est temps que mon cueur se repose.
Mes yeux clignés, et mon oreille close,
Tendray afin que ni entrent jamais,
Par plaisance, les amoureux attraits,
Tant les congnois qu'en eux fier ne m'ose.

Qui bien se veult garder d'amoureux tours,
Quant en repos sent que son cueur someille,
Garde ses yeulx emprisonnès tousjours;
S'ils eschapent, ils crient en l'oreille
Du cueur, qui dort tant qu'il fault qu'il s'esveille,
Et ne cessent de luy parler d'amours,
Disant: qu'ils ont souvent hanté ses cours,
Où ils ont vu Plaisance nonpareille.

Je sçay par cueur ce mestier bien à plain;
Et m'a long-temps esté si agréable,
Qu'il me sembloit qu'il n'estoit bien mondain;
Fors en amour, ne rien si honnorable.
Je trouvay par maint conte notable,
Coment Amour par son pouvoir haultain,
A avancié comme Roy souverain,
Ses serviteurs en estat proufitable.

MAIS en ce temps ne congnoissoye pas
La grant douleur qu'il convient que soustienne
Ung povre cueur pris ès amoureux las :
Depuis l'ay sceu, bien sçay à quoy m'en tiengne;
J'ay grant cause que tousjours m'en souviengne.
Or en suis hors ; mon cueur en est tout las,
Il ne veult plus d'amour passer le pas,
Pour bien ou mal que jamais lui adviengne.

POUR ce, tantost sans plus prendre respit;
Escrire vueil, en forme de requeste,
Tout mon estat, comme devant est dit ;
Et quant j'auray fait ma cedulle preste,
Porter la vueil à la premiere feste
Qu'Amour tendra, luy monstrant par escript
Les maulx qu'ay eus et le peu de prouffit,
En poursuivant l'amoureuse conqueste.

AINSI, d'Amour, devant tous les amans,
Prendray congié, en honneste maniere,
En estouppant (1) la bouche aux mesdisans,
Qui ont langue pour mesdire legiere ;
Et requerray, par très-humble priere,
Qu'il me quitte de tous les convenans
Que je luy fis, quant l'un de ses servans
Devint pieça (2) de voulenté entiere.

ET reprendray hors de ses mains mon cueur,

---

(1) *Fermant.*
(2) *Jadis.*

Que j'engageay par obligation,
Pour plus seurté d'estre son serviteur,
Sans fantaisie ou excusation :
Et puis après recommendation,
Je delaireay, à mon très-grand honneur,
A jeunes gens qui sont en leur verdeur,
Tous fais d'amour par resignation.

Aux excellens et puissans en noblesse,
Dieu Cupido, et Venus la déesse;
Supplie presentement,
Humblement,
Charles le duc d'Orléans,
Qui a esté longuement,
Ligement,
L'un de vos obéissans,
Et entre les vrais amans
Vos servans,
A despendu largement,
Le temps de ses jeunes ans
Très-plaisans
A vous servir loyaument;
Qu'il vous plaise regarder
Et passer
Ceste requeste presente,
Sans la vouloir refuser;
Mais penser
Que d'humble vueil la presente
A vous par loyalle entente,
En attente

De vostre grace trouver ;
Car sa fortune dolente
Le tourmente
Et le contraint de parler.

COMME ainsy soit que la mort
A grant tort,
En droitte fleur de Jeunesse
Luy ait osté son déport (1),
Son ressort,
Sa seule dame et liesse,
Dont a fait veu et promesse,
Par Destresse,
Desespoir et Deconfort,
Que jamais n'aura princesse,
Ne maistresse,
Car son cueur en est d'accort.

ET pour ce que ja pieça (2)
Vous jura
De vous loyaument servir,
Et en gage vous laissa
Et donna
Son cueur pour leal desir,
Il vient pour vous requerir,
Que tenir

(1) *Contentement.*
(2) *Autrefois.*

Le vueillez tant qu'il vivra
Excusé, car sans faillir,
Pour mourir,
Plus amoureux ne sera.

Et li y vueilliez doulcement,
Franchement,
Rebaillier son povre cueur,
En luy quittant son serement,
Tellement,
Qu'il se parte à son honneur
De vous, car bon serviteur
Sans couleur (1)
Vous a esté vraiement:
Monstrez-luy quelque faveur
En doulceur,
Au moins à son partement.

A Bonnefoy que tenez
Et nommez
Vostre principal notaire,
Escrispttement ordonnez
Et mandez,
Sur paine de vous desplaire,
Qu'il vueille, sans délay traire (2),
Lettre faire,
En laquelle affirmerez

---

(1) *Sans fausseté.*
(2) *Prendre.*

Que congié de soy retraire ;
Sans forfaire
Audit cueur donné avez.

Afin que le suppliant ;
Ci-devant
Nommé, la puisse garder
Pour sa descharge et garant ;
En monstrant
Que nul ne le doit blasmer ;
S'Amour a voulu laissier :
Car d'amer
N'eut oncques pris son talent ;
Que mort luy voulut oster
La non per,
Qui fust au monde vivant.

Et s'il vous plaist faire ainsy
Que je dy,
Ledit suppliant sera
Allegié de son soussy
Et ennuy
D'avec son cueur bannira :
Et après tant que vivra
Priera
Pour vous, sans mettre en oubly
La grace qu'il recevra,
Et aura par vostre bonne mercy.

Quant vint à la prochaine feste,
Qu'Amour tenoit son Parlement,
Je luy presentai ma requeste,
Laquelle leut très-doulcement;
Et puis me dit : Je suis dolent
Du mal qui vous est advenu;
Mais il n'a nul recouvrement
Quant la mort a son cop feru (1).

Eslongnez hors de vostre teste
Vostre douloureux pensement;
Monstrez-vous homme non pas beste;
Faictes que sans empeschement
Ait en vous le gouvernement
Raison, qui souvent a pourveu
En maint meschief, très-sagement,
Quant la mort a son cop feru.

Reprenez nouvelle conqueste,
Je vous aideray tellement
Que vous trouverez dame preste
De vous amer très-loyaument,
Qui des biens aura largement;
D'elle serez amy tenu;
Je n'y voy autre amendement,
Quant la mort a son cop feru.

---

(1) Porté.

Hélas ! Sire, pardonnez-moy,
Le dis-je, car toute ma vie
Je vous asseure, par ma foy,
Jamais n'auray dame n'amie;
Plaisance s'est de moy partie
Qui m'a de lyesse forclos;
N'en parlez plus je vous supplie,
Je suis bien loing de ce propos.

Quant ces paroles de vous oy
Vous m'essaiez, ne faictes mie;
A vous dire vrai je le croy,
Ou ce c'est dit qu'en mocquerie:
Ce me serait trop grant folie
Quant demourer puis en repos
De reprendre merencolie,
Je suis loing de ce propos.

Acquittié me suis comme doy
Vers vous et vostre seigneurie;
Desormais me vueil tenir coy
Pour ce de vostre courtoisie:
Accordez-moy je vous en prie
Ma requeste, car à briefs mos
De plus amer quoique nul die,
Je suis bien loing de ce propos.

Amour congneu bien que j'estoye
En ce propos sans changement,

Pour ce respondy, je vouldroye
Que voulsissiez faire aultrement,
Et me servir plus longuement:
Mais je voy bien que ne voulez,
Si vous accorde franchement
La requeste que faicte avez.

Escondire ne vous pourroye,
Car servi m'avez loyaument:
N'oncques ne vous trouvay en voye,
N'en voulenté aucunement,
De rompre le loyal serement
Que me feistes comme sçavez;
Ainsy le compte largement,
La requeste que faicte avez.

Et afin que tout chascun voye
Que de vous je suis très-content,
Une quittance vous octroye,
Passée par mon Parlement,
Qui relaissera plainement
L'hommage que vous me devez;
Comme contient ouvertement
La requeste que faicte avez.

Tantost Amour en grand array (1)
Fit assembler son Parlement:

(1) *Appareil.*

En plein conseil mon fait contay ;
Par congié et commendement,
Là fut passée plainement
La quittance que demandoye ;
Baillée me fut franchement
Pour en faire ce que vouldroye.

Oultre plus, mon cueur demanday,
Qu'Amour avait eu longuement ;
Car en gage le luy baillay,
Quant je me mis premierement
En son service ligement :
Il me dist que je le r'auroye
Sans refuser aucunement,
Pour en faire ce que vouldroye.

A deux genoulx m'agenouillay,
Merciant Amour humblement,
Qui tira mon cueur sans delay
Hors d'un escrin privéement :
Le me baillant courtoisement,
Lyé en un noir drap de soye ;
En mon sein le mist doulcement,
Pour en faire ce que vouldroye.

Sachent present et avenir,
Que nous Amour, par franc Desir,
Conseilliés sans nulle contrainte,
Après qu'avons oy la plainte
De Charles duc d'Orléans,

Qui a esté par plusieurs ans
Nostre vray loyal serviteur ;
Rebaillé luy avons son cueur,
Qu'il nous bailla pieçà (1) en gage,
Et le serement, foy et hommage
Qu'il nous devait ; quittié avons,
Et par ces présentes quittons.
Oultre plus, faisons à sçavoir
Et certifions pour tout voir,
Pour estouppier (2) aux mesdisans
La bouche, qui trop sont nuisans,
Qu'il ne part de nostre service
Pour deffaulte, forfait, ou vice ;
Mais seulement la cause est telle,
Vray est que la mort trop cruelle
A tort luy est venu oster
Celle que tant souloit (3) amer,
Qui estoit sa dame et maistresse,
Sa mie, son bien, sa léesse ;
Et pour sa loyauté garder,
Il veult desormais ressembler
A la loyale turturelle,
Qui seule se tient à part elle
Après qu'elle a perdu son per (4) ;

---

(1) *Autrefois.*
(2) *Fermer.*
(3) *Se plaisait.*
(4) *Égal.*

Si luy avons voulu donner
Congié, du tout de soy retraire
Hors de nostre court, sans forfaire
Fait par bon Conseil et Advis,
De nos subgiets et vrais amis,
En nostre present parlement,
Que nous tenons nouvellement.
En temoin de ce, avons mis
Nostre scel, plaque et assis,
En cette presente quittance,
Escripte par nostre ordonnance.
Presens, maints notables recors;
Le jour de la feste des morts,
L'an mil quatre cent trente-ſept,
Ou chastel de plaisant recept.

QUANT j'eus mon cueur et ma quittance,
Ma voulenté fut assouvie;
Et non pourtant pour l'acointance
Qu'avoye de la seigneurie
D'Amour et de sa compaignie,
Quant vint à congié demander,
Trop mal me fit la despartie,
Et ne cessoye de pleurer.

AMOUR vit bien ma contenance:
Si me dist, Amy, je vous prie,
S'il est rien dessoubs ma puissance

Que vueilliez, ne l'espargniez mie.
Tant plain fu de merencolie,
Que je ne peux à luy parler :
Une parolle ne demie,
Et ne cessoye de pleurer.

Ainsy party en desplaisance
D'Amour faisant chiere marrie (1);
Et comme tout ravy en trance
Prins congié, sans que plus mot die.
A Confort dist qu'il me conduye,
Car je ne m'en sçavoye aler :
J'avoye la vue esblouye,
Et ne cessoye de pleurer.

Confort me prenant par la main;
Hors de la porte me convoye :
Car Amour ce roy souverain,
Luy chargea moy monstrer la voye;
Pour aller où je desiroye :
C'estoit vers l'ancien manoir,
Où en enfance demouroye,
Que l'en apelle Nonchaloir (2).

---

(1) *Complainte.*
(2) *Sans souci.*

A Confort dis, jusqu'à demain
Ne me laissiez, car je pourroye
Me forvoier : pour tout certain
Par desplaisir vers la saussoye (1),
Où est Vieillesse, Rabatjoye ;
Se nous travaillons fort ce soir ;
Tost serons au lieu que vouldroye
Que l'en apelle Nonchaloir.

Tant cheminasmes qu'au derrain
Veismes la place que queroye :
Quant de la porte fu prouchain,
Le portier qu'assez congnoissoye,
Nous receu, disant que pour voir,
Ou dist lieu bien venu estoye,
Que l'en apelle Nonchaloir.

Le Gouverneur de la maison,
Qui Passe-temps se fait nommer,
Me dist : Amy, ceste saison
Vous plaist-il céans sejourner ?
Je respondy qu'à brief parler,
Se luy plaisoit ma compaignie,
Content estoye de passer
Avecques luy toute ma vie.

---

(1) *Le gîte.*

Et luy racontay la choison
Qui me fait Amour delaissier :
Il me dist qu'avoye raison
Quant eut veu ma quittance au cler,
Et que je luy baillay à garder ;
Aussy de ce me remercie
Que je vouloye demourer
Avecques luy toute ma vie.

Le lendemain, lettres foison
A Confort les baillay à porter
D'umble recommandation ;
Et le renvoyay sans tarder
Vers Amour, pour luy raconter
Que Passe-temps à chiere lie
M'avoit receu pour reposer
Avecques luy toute ma vie.

A très-hault et puissant seigneur
AMOUR, Prince de mondaine doulceur.

Très-excellent, très-hault et noble Prince,
Très-puissant Roy en chascune province,
Si humblement que se peut serviteur
Recommander à son maistre et seigneur,
Me recommande à vous tant que je puis :
Et vous plaise sçavoir que tousjours suis
Très-désirant d'oïr souvent nouvelles
De vostre Estat, que Dieu doint estre telles

Et si bonnes, comme je le desire,
Plus que ne sçay raconter ou escrire,
Dont vous supplie que me faites sentir
Par tous venans, s'il vous vient à plaisir:
Car d'en oir en bien et en honneur,
Ce me sera parfaite joye au cueur;
Et s'il plaisoit à vostre seigneurie
Vouloir oir, par sa grant courtoisie;
De mon estat je suis en très-bon point
Joyeux de cueur, car soussy n'ay-je point;
Et Passe-temps ou lieu de Nonchaloir
M'a retenu, pour avecques luy m'avoir,
Et sejourner tant comme me plaira,
Jusques à tant que Vieillesse viendra:
Car lors fauldra qu'avec elle m'envoise
Finer mes jours: ce penser fort me poise
Dessus le cueur, quant j'en ay souvenance.
Mais Dieu mercy, loing suis de sa puissance
Presentement, je ne la crains en rien:
N'en son dangier aucunement me tiens.
En oultre plus, sçachez que vous renvoye
Confort, qui m'a conduit en droitte voye
Vers Nonchaloir, dont je vous remercie
De sa bonne joyeuse compaignie.
En ce faist, à vostre commandement,
De bon vouloir et très-soingneusement,
Auquel vueillez donner foy et fiance,
En ce que luy ay chargié en créance,
De vous dire plus plainement de bouche;

Vous suppliant qu'en tout ce qui me touche,
Bien à loisir le vueillez escouter,
Et vous plaise me vouloir pardonner,
Se je n'escris devers vostre Excellance;
Comme je doy en telle reverance
Qu'il appartient; car c'est pour non sçavoir,
Qui destourbe (1) d'accomplir mon vouloir.
En oultre plus, vous requerant mercy:
Je congnois bien que grandement failly,
Quant me party derrainement de vous:
Car j'estoye si remply de courroux,
Que je ne peu ung mot à vous parler,
Ne mon congié au partir demander.
Avecques ce, humblement vous mercie
Des biens qu'ay eus soubs vostre seigneurie.
Aultre chose n'escris quant à present,
Fors que (2) je pry à Dieu le tout-puissant,
Qu'il vous ottroye honneur et longue vie;
Et que puissiez toujours la compaignie
De faulx Dangier surmonter et deffaire,
Qui en tout temps vous a esté contraire.
Escript ce jour troisieme, vers le soir,
En novembre, au lieu de Nonchaloir.

Et bien vostre Charles Duc d'Orleans,
Qui jadis fut de vos vrais servans.

(1) *Détourne.*
(2) *Si ce n'est que.*

BALLADES, chansons et complaintes
Sont pour moy mises en oubly,
Car ennuy et pensées maintes
M'ont tenu long-temps endormy:
Non pourtant, pour passer soussy,
Essaier vueil se je sauroye
Rimer, ainsi que je souloye (1).
Au moins j'en feray mon povoir,
Combien que je congnois et sçay
Que mon langage trouveray
Tout enroillié de nonchaloir.

PLAISANS parolles sont estaintes
En moy, qui deviens rassoty (2);
Au fort, je vendray aux attaintes,
Quant beau parler m'aura failly:
Pourquoy pry ceulx qui m'ont oy
Langagier, quant pieçà (3) j'estoye
Jeune, nouvel & plain de joye,

---

(1) *J'avais coutume.*
(2) *Qui perds l'esprit.*
(3) *Autrefois.*

Que vueillient excusé m'avoir.
Oncques mais je ne m'en trouvay
Si rude, car je suis pour vray
Tout enroillié de nonchaloir.

Amoureux ont parolles peintes,
Et langages frais & joly ;
Plaisance, dont ils sont accointes,
Parle pour eulx en ce party :
J'ay esté, or n'est plus ainsy :
Alors de beau parler trouvoye
A bon marchié, tant que vouloye ;
Si ay despendu mon sçavoir,
Et s'un peu espargnie en ay,
Il est quant vendra à l'essay,
Tout enroillié de nonchaloir.

Mon jubilé faire devroye ;
Mais on diroit que me rendroye
Sans coup ferir ; car bon Espoir
M'a dit que renouvelleray ;
Pour ce mon cueur fourbir (1) feray
Tout enroillié de nonchaloir.

---

(1) *Disposer.*

L'EMPLASTRE de Nonchaloir,
Que sus mon cueur pieçà (1) je mis,
M'a guery, pour dire voir (2),
Si nettement, que je suis
En bon point, ne je ne puis
Plus avoir, jour de ma vie,
L'amoureuse maladie.

SI font mes yeulx leur povoir
D'espier par le pays,
S'ils pourroient plus veoir
Plaisant beauté qui jadis
Fust l'un de mes ennemis,
Et mit en ma compaignie
L'amoureuse maladie.

MES yeulx tense (3) main et soir;
Mais ils sont si très-hastis (4),
Et trop plains de leur vouloir:
Au fort, je les mets au pis,

---

(1) *Autrefois.*
(2) *Pour dire vrai.*
(3) *Querelle, gronde.*
(4) *Prompts.*

Facent selon leurs advis ;
Plus ne crains, dont Dieu mercie ;
L'amoureuse maladie.

Quant je voy en doleur pris
Les amoureux, je m'en ris :
Car je tiens pour grant folie
L'amoureuse maladie.

JE meurs de soif en cousté (1) la fontaine;
Tremblant de froid ou feu des amoureux;
Aveugle suis, et si les aultres maine;
Povre de sens, entre saichans l'un d'eulx:
Trop negligent, envain souvent soingneux,
C'est de mon fait une chose faiée (2),
En bien & mal, par fortune menée.

JE gaingne temps, et pers mainte sepmaine;
Je joue et ris, quant me sens douloureux:
Desplaisance j'ay d'esperance plaine;
J'attends boneur, en regret angoisseux (3);
Rien ne me plaist, et si suis desireux:
Je m'esjoïs, et cource (4) à ma pensée
En bien et mal par fortune menée.

JE parle trop & me tais à grant paine;
Je m'esbahis et si suis couraigeux;
Tristesse tient mon confort en demaine (5),

---

(1) *A côté.*
(2) *Charmée.*
(3) *Triste, pénible.*
(4) *Colere.*
(5) *En esclavage.*

Faillir ne puis au moins à l'un des deux :
Bonne chiere je fais, quant je me deulx (1) :
Maladie m'est en santé donnée ;
En bien et mal par fortune menée.

PRINCE, je dy que mon fait maleureux,
Et mon proufit aussi avantageux,
Sur ung hazard j'asseray (2) quelque année ;
En bien et mal par fortune menée.

---

(1) *Quand je m'afflige.*
(2) *J'essaierai.*

DAMES, qui cuidez (1) trop sçavoir;
Mais vostre sens tourne en folie;
Et cuidez les gens decevoir
Par vostre cantelle (2) jolie!
Qui croiroit vostre chiere lie,
Tantost seroit pris en vos las:
Encore ne m'avez-vous mie;
Encore ne m'avez-vous pas.

VOUS cuidez bien qu'apercevoir
Ne sache vostre mocquerie;
Si suis, pour vous dire le voir (3);
Et pour ce chierement vous prie:
Alez jouer de l'escremie (4)
Aultre part, car quant en ce cas,
Encore ne m'avez-vous mie;
Encore ne m'avez-vous pas.

VOUS ferez bien vostre devoir;

---

(1) *Croyez.*
(2) *Ruse.*
(3) *Dire le vrai.*
(4) *Escrime.*

Se m'attrapez par tromperie :
Car trop ay congneu main et soir (1)
Les faulx tours dont estes garnie :
On vous appelle, foul si fie ;
Depotez-vous (2) de tels esbas :
Encore ne m'avez-vous mie ;
Encore ne m'avez-vous pas.

---

(1) *Matin et soir.*
(2) *Renoncez.*

AMOUR qui tant a de puissance,
Qu'il fait vieilles gens rassoter (1),
Et jeunes pleins d'oultrecuidance (2),
De tous estats se scet mesler :
Je l'ai congneu pieçà (3) au cler.
Il ne fault jà que je le nie.
Pourquoy dis et puis advouer,
Ce n'est fors (4) que plaisant folie.

A droit compter sans decevance,
Quant un amant vient demander
Confort de sa dure grevance,
Que vouldroit-il faire ou trouver ?
Cela, je ne l'ose nommer ;
Au fort, il fault que je die,
Ce qui fait le ventre lever,
Ce n'est fort que plaisant folie.

BIEN sçay que je fais desplaisance

---

(1) *Délirer.*
(2) *De folie.*
(3) *Autrefois.*
(4) *Rien.*

Aux amoureux, d'ainsi parler;
Et que j'acquier leur malveillance:
Mais s'il leur plaist me pardonner,
Je leur promets qu'au paraler,
Quant leur chaleur est refroidie,
Ils trouveront que sans doubter,
Ce n'est fors que plaisant folie.

PRINCE, quant ung prie d'amer,
Se l'autre si veult accorder,
Il n'y a plus sans mocquerie:
Laissiez-les ensemble jouer.
Ce n'est fors que plaisant folie.

Un jour à mon cueur devisoye,
Qui en secret à moy parloit;
Et en parlant luy demandoye,
Se point d'espargne fait avoit
D'aucuns biens, quant Amour servoit:
Il me dit que très-voulentiers
La vérité m'en compteroit,
Mais qu'eust visité ses papiers.

Quant ce m'eust dit, il print sa voye,
Et d'avecques moy se partoit:
Après entrer je le veoye
En ung comptouer qu'il avoit;
Là deçà et delà queroit,
En cherchant plusieurs vieulx cahiers;
Car le vray monstrer me vouloit,
Mais qu'eust visité ses papiers.

Ainsy par ung temps l'attendoye:
Tantost devers moy retournoit,
Et me monstra, dont j'eus grant joye,
Un livre qu'en sa main tenoit,
Ouquel dedens escript portoit
Ses fais au long & bien entiers;

Desquels informer me feroit,
Mais qu'eust visité ses papiers.

Lors demanday se j'y liroye,
Ou se mieulx lire luy plaisoit:
Il dit que trop paine prendroye;
Pourtant à lire commençoit:
Et puis gettoit et assommoit (1)
Le compte de biens et dangiers:
Tout à ung vy que revendroit,
Mais qu'eust visité ses papiers.

Lors dis, jamais je ne le cuidoye (2),
Ne nul aultre ne le croiroit,
Qu'en amer, où chascun s'employe,
Du prouffit n'eust plus grand exploit.
Amour ainsi les gens deçoit.
Plus ne m'aura en tels sentiers:
Mon cueur bien effacier pourroit,
Mais qu'eust visité ses papiers.

Amour sçavoir ne me devroit
Malgré se blasme ses mestiers:
Il verroit mon gain bien estroit,
Mais qu'eust visité ses papiers.

---

(1) *Comptait et récapitulait.*
(2) *Pensais.*

Je ne les prise pas deux blans
Tous les biens qui sont en amer;
Car il n'y a que tout amer (1),
Et grand foison de faulx semblans.

Pour les maulx qui y sont doublans;
Pires que les perils de mer,
Je ne les prise pas deux blans,
Tous les biens qui sont en amer.

Ils ne sont à riens ressemblans:
Car ung jour viennent entamer
Le cueur, et après embasmer (2);
Ce sont amourettes tremblans:
Je ne les prise pas deux blans.

---

(1) *Déplaisant.*
(2) *Panser.*

Entre

ENTRE les amoureux fourrés (1),
Non pas entre les decoppés (2),
Suis, car le temps sans refroidy;
Et le cueur de moy est aussy;
Tel me veez, tel me prenez.

JEUNES GENS qui Amour servez;
Pourdieu de moy ne vous mocquez;
Il est ainsi que je vous dy:
Entre les amoureux fourrés,
Non pas entre les decoppés,
Suis, car le temps sans refroidy.

CAR quant Amour servi aurez
Autant que j'ay, vous devendrez
Pareillement en mon party:
Et quant vous trouverez ainsy
Comme je suis, lors vous serez
Entre les amoureux fourrés.

---

(1) *Opulents.*
(2) *Indigents.*

QUE c'est estrange compaignie
De Penser joint avec Espoir,
Aidier sçavent et decevoir
Ung cueur qui tout en eux se fie.

IL ne fault jà que je le die,
Chascun le peut en soy sçavoir,
Que c'est estrange compaignie
De Penser joint avec Espoir.

D'EULX me plains, et ne m'en plains mie:
Car mal et bien m'ont fait avoir:
Menty m'ont et aussi dit voir (1);
Je l'aveue (2) et si le renie
Que c'est estrange compaignie.

---

(1) *Dit vrai.*
(2) *J'avoue.*

En la promesse d'Esperance,
Où j'ay temps perdu et usé,
J'ay souvent conseil refusé,
Qui me povoit donner plaisance.

Las, ne suis le premier de France,
Qui sottement s'est abusé
En la promesse d'Esperance,
Où j'ay temps perdu et usé.

Et de ma nice (1) gouvernance
Devant Raison j'ay accusé
Mon cueur, mais il s'est excusé;
Disant que deceu l'a Fiance,
En la promesse d'Esperance.

---

(1) *Perfide.*

Mon cueur, il me fault estre maistre
A ma fois aussy bien que vous;
N'en aiez ennuy ou courroux,
Certes il convient ainsy estre.

Trop longuement m'avez fait pestre (1),
Et tousjours tenu au dessoubs:
Mon cueur il me fault estre maistre
A ma fois aussy bien que vous.

Alez à destre ou à senestre (2),
Pris serez, sans estre recoulx (3):
Passer vous fault, mon ami doulx,
Ou par là ou par la fenestre;
Mon cueur il me faut estre maistre.

---

(1) *Pâtir.*
(2) *A droite ou à gauche.*
(3) *Sans être secouru.*

En amer n'a que martyre,
Nulluy ne le devroit dire
Mieulx que moy :
J'en sçauroye sur ma foy
De ma main un livre escrire,
Où amants pourroient lire,
Des yeux larmoyans, sans rire,
Je m'en croy,
En amer n'a que martyre.

Des maulx qu'on y peust eslire,
Celluy qui est le moins pire,
C'est avoy, (1)
Qui n'est jamais à part soy ;
Plus n'en dy, bien doit souffire ;
En amer n'a que martyre.

---

(1) *Gémissements.*

ONCQUES feu ne fust sans fumée ;
Ne doloreux cueur sans pensée ;
Ne reconfort sans esperance ;
Ne joyeux regart sans plaisance ;
Ne beau soleil qu'après nuée.

J'AY tost ma sentence donnée ;
De plus saichant, soit amendée ;
J'en dy selon ma congnoissance :
Oncques feu ne fust sans fumée.

ESBATEMENT n'est sans risée ;
Souspir sans chose regrettée ;
Souhait sans ardent desirance ;
Doubte sans muer (1) contenance ;
C'est chose de vray esprouvée,
Oncques feu ne fust sans fumée.

---

(1) *Sans changer.*

On ne peut servir en deux lieulx :
Choisir convient ou çà ou là :
Au festu (1) tire qui pourra ;
Pour prendre le pis ou le mieulx.

Qu'en dittes-vous jeunes et vieulx ?
Parle qui parler en vondra ;
On ne peut servir en deux lieulx ;
Choisir convient ou çà ou là.

Les fins de ce monde sont tieulx (2),
Qui bien fera bien trouvera :
Chascun son payement aura ;
Témoins les déesses et dieux,
On ne peut servir en deux lieulx.

---

(1) *Hasard.*
(2) *Tels.*

J'AYME qui m'ayme, aultrement non;
Et non pourtant je ne hay rien:
Mais vouldroye que tout fust bien
A l'ordonnance de Raison.

Je parle trop, las se fait mon;
Au fort, en ce propos me tient:
J'ayme qui m'ayme, aultrement non;
Et non pourtant je ne hay rien.

De pensées son chaperon
A brodé le povre cueur mien:
Tout droit de devers luy je viens,
Et m'a baillé ceste chançon,
J'ayme qui m'ayme, aultrement non.

QUE voulez-vous que plus vous die,
Jeunes assotés (1) amoureux?
Pourdieu j'ay esté l'un de ceulx
Qui ont eu vostre maladie.

PRENEZ exemple, je vous prie,
A moy qui m'en complains et deulx (2):
Que voulez-vous que plus vous die
Jeunes assotés amoureux?

ET pour ce de vostre partie,
Se voulez croire mes conseulx,
D'abregier conseiller vous veulx,
Vos fais en sens ou en folie.
Que voulez-vous que plus vous die,
Jeunes assotés amoureux?

PLUSIEURS y treuvent chiere lie
Maintefois et plaisants acueulx;
Que voulez-vous que plus vous die,
Jeunes assotés amoureux?

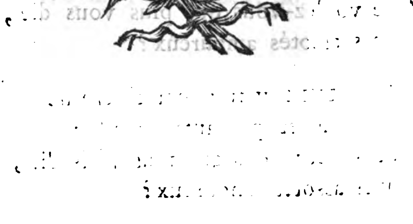
---

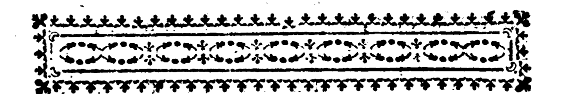
(1) *Délirants.*
(2) *Je m'afflige.*

Mais au derrain, Merencolie,
De ses huis (1) fait passer les cieulx;
En dueil, en soussy, Dieu scet quieulx (2);
L'on ne chault (3) de mort ou de vie:
Que voulez-vous que plus vous die,
Jeunes assotés amoureux?

---

(1) *Ses portes.*
(2) *Quels.*
(3) *Ne se soucie.*





LIVRE VII.

En regardant vers le pays de France,
Ung jour m'advint adoure (1) sur la mer,
Qu'il me souvint de la doulce plaisance
Que souloit audit pays trouver.
Si commençay de cueur à souspirer,
Combien certes que grant bien me faisoit,
De veoir France que mon cueur amer doit.

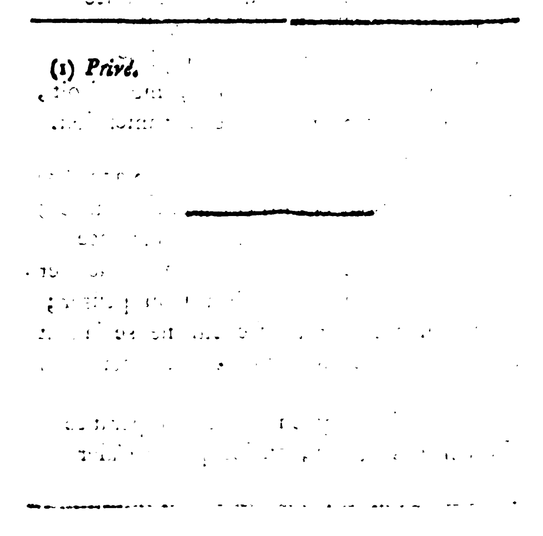
Je m'avisay que c'estoit non-sçavance (2)
De tels souspirs dedans mon cueur garder;
Veu que je voy que la voye commence
De bonne paix, qui tout bien peut donner:
Pour ce, tournay en confort mon penser;
Mais non pourtant mon cueur ne se lassoit
De veoir France que mon cueur amer doit.

Alors chargeay en la nef d'esperance
Tous mes souhaits, en les priant d'aler

(1) *Aller.*
(2) *Folie.*

Oultre la mer, sans faire demourance;
Et à France de me recommender:
Or nous doint Dieu bonne paix sans tarder;
Adonc auray loisir, mais qu'ainsy soit
De veoir France, que mon cueur amer doit.

Paix est tresor qu'on ne peut trop louer:
Je he la guerre, point ne la doy priser,
Destourbé (1) m'a long-temps, soit tort ou droit
De veoir France que mon cueur amer doit.



(1) *Privé.*

PRIEZ pour paix, doulce Vierge Marie,
Royne des cieulx et du monde maistresse,
Faictes prier par vostre courtoisie,
Saints et Saintes, et prenez vostre-adresse
Vers vostre fils, requerant sa haultesse,
Qu'il luy plaise son peuple regarder,
Que de son sang a voulu racheter,
En desboutant guerre qui tout desvoye:
De prieres ne vous veuillez lasser,
Priez pour paix, le vray tresor de joye.

PRIEZ, preslats et gens de sainte vie,
Religieux ne dormez en paresse;
Priez maistres et tous suivans clergié,
Car par guerre fault que l'estude cesse;
Moustiers destruits sont sans qu'on les redresse,
Le service de Dieu vous fault laissier,
Quant ne povez en repos demourer,
Priez si fort que briefment Dieu vous oye;
L'église voult à ce vous ordonner,
Priez pour paix, le vray tresor de joye.

PRIEZ, peuple, qui souffrez tyrannie:
Car vos seigneurs sont en telle foiblesse,

Qu'ils ne pevent vous garder pour maistrie (1),
Ne vous aidier en grant destresse ;
Loyaux marchans, la selle si vous blesse,
Fort sur le dos chascun vous vient pousser,
Et ne povez marchandise mener,
Car vous n'avez seur passage ne voye ;
Et maint peril vous convient-il passer,
Priez pour paix, le vray tresor de joye.

Priez, galans joyeux en compaignie,
Qui despendre desirez à largesse ;
Guerre vous tient la bourse desgarnie ;
Priez, amans, qui voulez en lyesse
Servir Amour, car guerre par rudesse
Vous destourbe de vos dames hanter,
Qui maintes fois fait leurs vouloirs tourner,
Et quant tenez le bout de la courroye,
Ung estrangier si le vous vient oster ;
Priez pour paix, le vray tresor de joye.

Dieu tout-puissant nous vueille conforter
Toutes choses en terre, ciel et mer :
Priez vers luy que brief en tout pourvoye ;
En luy seul est de tous maulx amander :
Priez pour paix, le vray tresor de joye.

---

(1) *En maître.*

Je fu en fleur ou temps passé d'enfance,
Et puis après devins fruit en jeunesse :
Lors m'abaty de l'arbre de plaisance,
Vert et non meur, Folie ma maistresse :
Et pour ce, la Raison qui tout redresse
A son plaisir, sans tort ou mesprison (1),
M'a à bon droit, par sa très-grant sagesse,
Mis pour meurir ou feurre (2) de prison.

En ce, j'ay fait long continuance,
Sans estre mis à l'essor de largesse :
J'en suis content et tiens que sans doubtance
C'est pour le mieulx ; combien que par paresse
Deviens fletry et tire vers vieillesse,
Assez estain est en moy le tison
De sot desir, puisqu'ay esté en presse
Mis pour meurir ou feurre de prison.

Dieu nous doint paix, car c'est ma desirance,
Adonc seray en l'eaue de lyesse
Trop refreischy, et au soleil de France

---

(1) *Répugnance.*
(2) *Coucher.*

Bien nettié de moysy de tristesse ;
J'attends bon temps, endurant en humblesse :
Car j'ay espoir que Dieu ma guerison
Ordonnera ; pour ce, m'a sa haultesse
Mis pour meurir ou feurre de prison.

FRUIT suis d'yver, qui amenis (1) de tendresse
Que fruit d'esté, si suis en garnison,
Pour amollir ma trop verde duresse,
Mis pour meurir ou feurre de prison.

---

(1) *Plus fermé.*

CUEUR trop est plein de folie,
Cuides-tu de t'eslongnier
Hors de nostre compagnie,
Et en repos te logier ?
Ton propos ferons changier :
Soing et Ennuy nous nommons;
Avecques toy demourons,
Car c'est le commandement
De Fortune, qui en serre (1)
L'a tenu moult longuement
Au royaume d'Angleterre.

DY-NOUS, ne congnois-tu mie (2),
Que l'estat de prisonnier,
Et que souvent luy ennuie,
Et endure maint dangier,
Dont il ne se peut vengier ?
Pour ce, nous ne te faisons
Nul tort, se te gouvernons
Ainsy que communement
Sont prisonniers pris en guerre,

---

(1) *Enchainé.*
(2) *Point.*

Dont es l'un presentement
Ou royaume d'Angleterre.

En lieu de plaisance lie (1);
Au lever et au couchier,
Trouveras Merancolie,
Souvent te fera vieillier
La nuit, et le jour songier:
Ainsy te guerdonnerons (2),
Et ès fers te garderons
De Soussy ès Pensement;
Se tu peux, si te desferre,
Par nous n'auras aultrement
Ou royaume d'Angleterre.

---

(1) *Parfaite.*
(2) *Récompenserons.*

NOUVELLES ont couru en France
Par maints lieux que j'estoye mort,
Dont avoient peu desplaisance
Aulcuns qui me hayent à tort :
Aultres en ont en desconfort,
Qui m'ayment de loyal vouloir;
Comme mes bons et vrays amis;
Si fais à toutes gens sçavoir
Qu'encore est vive la souris.

JE n'ay eu ne mal, ne grevance,
Dieu mercy, mais suis sain et fort;
Et passe temps en esperance,
Que paix, qui trop longement dort,
S'esveillera et par accort,
A tous fera lyesse avoir :
Pour ce, de Dieu soient maudis
Ceux qui sont dolents de veoir
Qu'encore est vive la souris.

JEUNESSE sur moy a puissance,
Mais Vieillesse fait son effort
De m'avoir en sa gouvernance,
A present faillira son sort :
Je suis assez loing de son port,

De ploure (1) vueil garder mon hoir :
Loué soit Dieu de paradis,
Qui m'a donné force et povoir,
Qu'encore est vive la souris.

Nul ne porte pour moy le noir,
On vent meilleur marchié drap gris :
Or tiengne chascun pour tout voir,
Qu'encore est vive la souris.

---

(1) *De pleurs.*

Mon gracieux cousin, Duc de Bourbon,
Je vous requier, quant vous aurez loisir,
Que me faictes par ballade ou chanson,
De vostre estat aucunement sentir:
Car quant à moy, saichez que sans mentir,
Je sens mon cueur renouveller de joye,
En esperant le bon temps advenir,
Par bonne Paix que brief Dieu nous envoye.

Tout chrestien qui est loyal et bon,
Du bien de paix doit fort rejoïr,
Veu les grands maulx et la destruction
Que guerre fait par tous pays courir:
Dieu a voulu Crestienté punir,
Qui a laissié de bien vivre la voye:
Mais puis après, il la veult secourir
Par bonne Paix que brief Dieu nous envoye.

Et pour cela, mon très-chier compaignon,
Veuillez de vous desplaisance bannir,
En oubliant vostre longue prison,
Qui vous a fait mainte doleur souffrir:
Merciez Dieu, pensez de le servir,
Il vous garde de tout bien grant montjoye;

Et vous fera avoir vostre desir,
Par bonne Paix que brief Dieu nous envoye.

RESVEILLEZ-VOUS en joyeux souvenir,
Car j'ay espoir qu'encore je vous voye;
Et moy aussy, en confort et plaisir,
Par bonne Paix que brief Dieu nous envoye.

Mon chier cousin, de bon cueur vous mercie
Des blancs *** que vous m'avez donnés ;
Et oultre plus, pour vray certiffie,
Quant au *** que dittes qu'ay amès,
Ils sont pour moy plusieurs ans passés
Mis en oubly. Aussy mon instrument
Qui les servoit a fait son testament,
Et est retrait et devenu hermite :
Il dort tousjours, à parler vrayement,
Comme celuy qui en rien ne prouffite.

Ne parlez plus de ce, je vous en prie,
Dieu ait l'asme de tous les trespassés ;
Parler vault mieulx de faire chiere lie
De bons morceaulx et de friants pastés ;
Mais qu'ils soient tout chaudement tastés
Pour le présent, c'est bon esbatement ;
Et qu'on ait vin pour nettier la dent ;
En chair crue mon cueur ne se delicte ;
Oublions tout le vieil gouvernement,
Comme celuy qui en rien ne prouffite.

Quant Jeunesse tient gens en seigneurie,
Les yeulx d'Amour sont grandement prisés :

Mais Fortune qui m'a en sa baillie (1),
Les a du tout de mon cueur desboutés (2);
Et desormais vous et moy excusés
De tels esbats seront legierement:
Car fais avons nos devoirs grandement
Ou temps passé; vers Amour me tient quitte:
Je n'en vueil plus; mon cueur si s'en repent,
Comme celuy qui en rien ne prouffite.

Vieulx sondoyers, avecques jeunes gens,
Ne sont prisiés la valeur d'une mitte;
Mon office résigne plainement,
Comme celuy qui en rien ne prouffite.

---

(1) *Jurisdiction.*
(2) *Chassés.*

Puisque

Puisque je suis vostre voisin
En ce pays presentement,
Mon compagnon, frere et cousin,
Je vous requier très-chierement
Que de vostre gouvernement
Et estat me faictes sçavoir,
Car j'en croye bien souvent,
S'il en estoit à mon vouloir.

Il n'est jour, ne soir, ne matin;
Que ne prie Dieu humblement,
Que la paix prengne telle fin
Que je puisse joyeusement,
A mon desir prouchainement
Parler à vous et vous veoir:
Ce seroit très-hastivement
S'il en estoit à mon vouloir.

Chascun doit estre bien enclin
Vers la paix, car certainement
Elle despartira butin
De grands biens à tous largement:
Guerre ne sert que de tourment,

P

Je la he, pour dire le voir (1);
Bannie seroit plainement,
S'il en estoit en mon vouloir.

Va ma balade prestement
A Saint-Omer, monstrant comment
Tu vas pour moy ramentevoir (2)
Au Duc à qui suis loyaument,
Et tout à son commendement,
S'il en estoit à mon vouloir.

---

(1) *Pour dire vrai.*
(2) *Remémorier.*

S'IL en estoit à mon vouloir,
Mon maistre et amy sans changier,
Je vous asseure, pour tout veoir (1),
Qu'en vos fais n'auroit nul dangier;
Mais par deçà, sans attargier (2),
Vous verroye hors de prison,
Quitte de tout, pour abregier,
En ceste presente saison.

LE tel don povez recevoir;
Par la grace Dieu de legier:
Pourrez tel à paix esmouvoir,
Qui la desire eslongnier :
Nul contre n'osera songier;
Car confort aurez bel et bon,
Se Dieu nous veult assoulagier
En ceste presente saison.

METTONS-NOUS en nostre devoir,
Qu'en paix nous puissions hebergier;
Il n'est au monde tel manoir,

(1) *Bien certain.*
(2) *Retarder.*

Qui desir a de s'y logier :
Abregeons sans plus prolongier,
Il en est temps ou jamais non,
Pour nous de guerre deslogier,
En ceste presente saison.

Or pensons de vous allegier
De prison; pour tout engagier,
Si n'avons paix et union,
Et du tout m'y vueil obligier,
En ceste presente saison.

Pour le haste de mon passaige,
Qu'il me convient faire oultre mer,
Tout ce que j'ay en mon couraige,
A present ne vous puis mander:
Mais non pourtant, à brief parler,
De la balade que m'avez
Envoyée, comme sçavez
Touchant paix et ma délivrance,
Je vous mercie chierement,
Comme tout vostre entierement,
De cueur, de corps et de puissance.

Je vous envoyerai messaige,
Se Dieu plaist, briefment sans tarder,
Loyal, secret et assez saige,
Pour bien à plein vous informer
De tout ce que pourrez trouver
Sur ce que sçavoir desirez;
Pareillement fault que mettez,
Et faistes vers la part de France
Diligeance soingneusement:
Je vous en requier humblement,
De cueur, de corps et de puissance.

Et sans plus despendre langaige,

A courts mots plaise vous penser
Que vous laisse mon cueur en gaige;
Pour tousjours sans jamais faulser:
Si me vueillez recomender
A ma cousine, car croyez
Que en vous deux, tant que vivrez,
J'ay mis toute ma fiance:
Et vostre party loyaument
Tendray sans faire changement,
De cueur, de corps et de puissance.

Or y parra (1) que vous ferez,
Et ce point ne m'oublierez,
Ainsi que j'y ay esperance:
Adieu vous dy presentement,
Tout bourguignon suis vrayement
De cueur, de corps et de puissance.

---

(1) *Paraît.*

De cueur, de corps et de puissance
Vous mercie très-humblement
De vostre bonne souvenance
Qu'avez de moy soingneusement.
Or povez faire entierement
De moy, en tout bien et honneur,
Comme vostre cueur le propose,
Et de mon vouloir soyez seur,
Quoique nul dye ne deppose.

Ne mettez pas en oubliance
L'estat et le gouvernement
De la noble Maison de France;
Qui se maintient piteusement;
Vous sçaurez tout quoy et coment;
Je n'en dy plus pour le meillieur;
Mais on en dit tant et expose,
Que c'est à oir grant orreur,
Quoique nul dye ne deppose.

Pensez à vostre delivrance;
Je vous en prie chierement,
Car sans ce je n'ay esperance
Que nous ayons paix nullement:
On la hait tant mortellement,

Que trop peu treuve de faveur :
Ne sera comme je suppose,
Se ce n'est par vostre labeur,
Quoique nul dye ne deppose.

Or prions Dieu par sa doulceur,
Qu'à vous delivrer se dispose :
Car trop avez souffert douleur,
Quoique nul dye ne deppose.

Des nouvelles d'Albion,
S'il vous en plaist escouter,
Mon frere et mon compaignon,
Saichiez qu'à mon retourner,
J'ay esté deçà la mer
Receu à joyeuse chiere;
Et a fait le Roy passer
En bons termes ma matiere.

Je doy estre eslargy
Pour pourchasser
La paix et aussy ma raençon;
Se je puis seurté trouver
Pour aler et retourner,
Il fault qu'en haste la quiere;
Se je veux brief achever
En bons termes ma matiere.

Or, gentil Duc Bourguignon,
A ce cop vueilliez m'aydier,
Comme mon intention
Est vous servir et amer,
Tant que vif pourray durer;
En vous ay fiance entiere

P 5

Que m'ayderez à finer
En bons termes ma matiere.

Mes amis, fault esprouver
S'ils voudront à ma priere,
Me secourir pour mener
En bons termes ma matiere.

J'AY tant joué avecques Aage
A la paulme, que maintenant
J'ay quarante-cinq sur bon gage :
Nous jouons non pas pour néant ;
Assez me sens fort et puissant
De garder mon jeu jusqu'à cy,
Ne je ne crains rien que Soussy.

CAR Soussy tant me decourage
De jouer et va estouppant (1)
Les coups, que fiers à l'avantage ;
Trop seurement est rechassant (2)
Fortune, si luy est aidant :
Mais Espoir est mon bon amy,
Ne je ne crains rien que Soussy.

VIEILLESSE de doleur enrage
De ce que le jeu dure tant ;
Et dit en son felon langage,
Que les chassés doresnavant
Merchera, pour mettre nuisant ;

---

(1) *Multipliant.*
(2) *Trompant.*

Mais ne m'en chault, je la deffy,
Ne je ne crains rien que Soussy.

Si bon eur me tient convent,
Je ne doubte ne tant ne quant,
Tout mon adversaire party,
Ne je ne crains rien que Soussy.

VISAIGE de basse venue,
Confit en composte de vin;
Menton rogneux et peu barbu;
Et dessire comme un coquin,
Malade du mal Saint Martin (1):
Et aussi rond qu'un tonnellet,
Dieu le me sauve ce varlet.

IL est enroué devenu,
Car une pouldre de raisin
L'a tellement en l'ueil feru (2),
Qu'endormy l'a comme un toupin:
Il y pert bien chascun matin,
Car il en a chault le toupet;
Dieu le me sauve ce varlet.

ROMPRE ne sçauroit ung festu (3)
Quant il a pincé un loppin (4);
Saint Pourcain qui l'a retenu

---

(1) Voyez la note (A) à la fin du Livre.
(2) *Frappé.*
(3) *Brin de paille.*
(4) *Petite mesure qui répond au quart de bouteille.*

Son cher compaignon et cousin,
Combien qu'ay eut souvent hutin (1),
Quant ou cellier sont en secret,
Dieu le me sauve ce varlet.

PRINCE, pour aller jusqu'au rin,
D'un baril a fait son coussin,
Et ses esperons d'un soret:
Dieu le me sauve ce varlet.

---

(1) *Rixe.*

Beau-frere, je vous remercie,
Car aidié m'avez grandement;
En oultre plus vous certifie
Que j'ay mon fait entierement:
Il ne fault plus rien qu'argent
Pour avancer tost mon passaige;
Et pour en avoir prestement,
Mettroye mon asme et corps en gaige.

Il n'a marchant en Lombardie,
S'il m'en prestoit presentement,
Que ne fusse toute ma vie
Du cueur à son commendement;
Et tant que l'eusse fait content,
Demourer vouldroye en servaige,
Sans espargnier aucunement,
Pour mettre corps et asme en gaige:

Car se je suis en ma partie
Et oultre la mer franchement,
Dieu mercie point ne me soussie
Que n'aye des biens largement;
Et desserviray loyaument
A ceulx qui m'ont de bon couraige

Aidié sans faillir nullement,
Pour mettre cueur et corps en gaige.

Qui m'ostera de ce tourment,
Il m'achettera plainement
A tousjours mes à héritage:
Tout sien seray sans changement,
Pour mettre cueur et corps en gaige.

POUR ce que je suis à present
Avec la gent vostre ennemie,
Il fault que je fasse semblant,
Faignant que ne vous ayme mie:
Non pourtant je vous certiffie;
Et vous pry que vueilliez penser;
Que je seray toute ma vie
Vostre loyaument, sans faulser.

TOUS maux de vous je vois disant,
Pour aveugler leur faulse envie;
Non pourtant je vous ayme tant,
Ainsy m'ayde la Vierge Marie,
Que je pry Dieu qu'il me maudie,
Se ne trouvez au paraler,
Que vueil estre, quoique nul die,
Vostre loyaument sans faulser.

GAIGNEZ envers moy mal talant (1),
A celle fin que nul n'espie
Nostre amour, car par ce faisant,

(1) *Ennemi.*

Fauldray (1) hors du mal qui m'ennuye ;
Mais faictes que Bonnefoy lie
Nos cueurs, qu'ils ne puissent muer (2) ;
Car mon vouloir vers vous se plie,
Vostre loyaument sans faulser.

Vous et moy avons maint servant
Que convoitise fort m'estrie (3),
Il ne fault pas ne tant ne quant,
Qu'ils saichent nostre compaignie ;
Peu de nombre fault que manie
Nos fais secrets par bien celer ;
Tant qu'il soit temps qu'en me publie
Vostre loyaument sans faulser.

Tout mon fait sçaurez plus avant ;
Par le porteur en qui me fie ;
Il est léal, et bien saichant ;
Et se garde de jonglerie (4) :
Créez-le de vostre partie,
En ce qu'il vous doit raconter,
Et me tenez je vous en prye,
Vostre loyaument sans faulser.

---

(1) *Sortirai.*
(2) *Changer.*
(3) *Chagrine.*
(4) *Sans fourberie.*

DIEU me fiere (1) d'espidemie
Et ma part ès cieulx je renie,
Se jamais vous povez trouver,
Que me faingne par tromperie,
Vostre loyaument sans faulser.

---

(1) *Me frappe.*

PAR les fenestres de mes yeulx,
Ou temps passé quant regardoye,
Advis m'estoit, ainsy m'aid Dieu,
Que trop plus belles veoye
Qu'à present ne fais; mais j'estoye
Ravy en plaisir et lyesse,
Ès mains de Madame Jeunesse.

OR maintenant que deviens vieulx;
Quant je lis ou livre de joye,
Les lunettes prens pour le mieulx;
Par quoy la lettre me grossoye,
Et n'y voy ce que je souloye;
Pas n'avoye cette foiblesse,
Ès mains de Madame Jeunesse.

JEUNES GENS, vous deviendrez vieulx
Si vivez, et suivrez ma voye:
Car aujourd'huy n'a soubs les cieulx,
Qui en aucun temps ne fouloye;
Puis fault que Raison son compte oye,
Du trop despendu (1) en simplesse,
Ès mains de Madame Jeunesse.

---

(1) *Dépensé.*

DIEU est tout, par grace pourvoye;
Et ce qui nicement fourvoye (1)
A son plaisir, en bien radresse
Ès mains de Madame Jeunesse.

---

(1) *Perfidement détourné.*

PAR les fenestres de mes yeulx,
Le chault d'amour souloit (1) passer;
Mais maintenant que deviens vieulx,
Pour la chambre de mon penser
En esté fraichement garder,
Fermées les feray tenir,
Avant que je les face ouvrir.

AUSSY en yver le pluvieux,
Qui vens et brouillars fait lever;
L'air d'amour épidémieux,
Souvent parmy se vient bouter (2);
Si fault les pertuis estoupper (3)
Par où pourroit mon cueur ferir (4);
Le temps verray plus net et cler,
Avant que je les face ouvrir.

DESORMAIS en sains et seurs lieulx,
Ordonne mon cueur demourer;

---

(1) *Avait coutume.*
(2) *Placer.*
(3) *Les passages défendre.*
(4) *Blesser.*

Et par Nonchaloir (1) pour le mieulx
Mon medecin soit gouverné,
S'Amour à mes huis (2) vient heurter,
Pour vouloir vers mon cueur venir,
Seurté luy fauldra me donner,
Avant que je les face ouvrir.

AMOUR, vous venistes frapper
Pieçà (3) mon cueur sans menacer:
Or ay fait mes logis bastir
Si fort que n'y pourriez entrer
Avant que je les face ouvrir.

---

(1) *Indifférence.*
(2) *Mes portes.*
(3) *Jadis.*

En tirant d'Orléans à Blois;
L'autre jour par eaue venoye,
Si rencontre par plusieurs fois,
Vaisseaux ainsy que je passoye,
Qui cingloient leur droitte voye
Et aloient legierement,
Pour ce qu'eurent comme veoye
A plaisir et à gré le vent.

Mon cueur, penser et moy, nous trois;
Les regardasmes à grant joye,
Et dit mon cueur à basse voix,
Volontiers en ce point seroye:
De confort, la voile tendroye
Se je cuidoye (1) seurement
Avoir ainsy que je vouldroye
A plaisir et à gré le vent.

Mais je trouve le plus des mois
Le eaue de fortune si quoye,
Quant ou bateau du monde vois,
Que sçaurons d'espoir n'aveoye:

(1) *Si je pouvois.*

Souvent

Souvent en chemin demoureoye
En trop grant ennuy longuement,
Pour néant et envain attendroye
A plaisir et à gré le vent.

Les nefs dont ci-devant parloye,
Montoient et je descendoye,
Contre les vagues du tourment,
Quant il luy plaira Dieu m'envoye
A plaisir et à gré le vent.

L'AUTRE jour je fis assembler
Le plus de conseil que povoye,
Et vins bien au long raconter
Comment deffié me tenoye;
Comme par lettres monstreroye
De Merencolie et Doleur,
Pourquoy conseillier me vouldroye
Par les trois estats de mon cueur.

MON advocat prist à parler,
Ainsy qu'informé je l'avoye;
Lors veussiez mes amis pleurer;
Quant sçurent le point où j'estoye:
Non pourtant je les conforteroye,
Qu'à l'aide de nostre Seigneur,
Bon remede j'y trouveroye
Par les trois estats de mon cueur.

ESPOIR, Confort, loyal Penser;
Que mes chiefs conseilliers nommoye;
Se firent forts, sans point doubter,
Se par eulx je me gouvernoye,
De me trouver chemin et voye;
D'avoir brief secours de Doulceur;

Avecques l'aide que j'auroye
Par les trois estats de mon cueur.

Prince, Fortune me guerroye
Souvent à tort et par rigueur;
Raison veult que je me pourvoye
Par les trois estats de mon cueur.

Pour payer vostre belle chiere,
Laissez en gage vostre cueur,
Nous le garderons en doulceur
Tant que vous retournez arriere.

Contentez, car c'est la maniere,
Vostre hostesse pour vostre honneur,
Pour payer vostre belle chiere,
Laissez en gage vostre cueur.

Et se voyez nostre priere
Estre trop plaine de rigueur,
Changeons de cueur, c'est le meillieur
De voulenté bonne et entiere,
Pour payer vostre belle chiere.

Mon très-bon hoste et ma très-doulce hostesse,
Très-humblement et plus vous remercie
Des biens, honneur, bonté et courtoisie
Que m'avez fait tous deux par vostre humblesse;

Aussy faictes de vostre grant largesse;
Et très-soingneuse et bonne compaignie;
Mon très-bon hoste et ma très-doulce hostesse,
Très-humblement et plus vous remercie.

Mon povre cueur pour payement vous laisse;
Prenez en gré, et je vous en supplie:
Et oultre plus tant que je puis vous prie,
Que m'ottroiez estre maistre et maistresse,
Mon très-bon hoste et ma très-doulce hostesse.

Chascun dit qu'estes bonne et belle ;
Mais mon yeul juge n'en sera ;
Car lignage m'aveuglera,
Qui maintendra vostre querelle.

Quant on parle de demoyselle ;
Qui à largesse de biens a,
Chascun dit qu'estes bonne et belle,
Mais mon yeul juge n'en sera.

A nostre assemblée nouvelle,
Verray ce qu'il m'en semblera ;
Et s'ainsy est, bien me plaira :
Or prenons que vous soyez telle,
Chascun dit qu'estes bonne et belle.

COMME j'oy que chascun devise;
On n'est pas tousjours à sa guise;
Beau chanter si ennuie bien;
Jeu qui trop dure ne vaut rien;
Tant va le pot à l'eau qui brise.

IL convient que trop parler nuise;
Ce dit-on et trop grater cuise:
Rien ne demeure en un maintien,
Comme j'oy que chascun devise.

APRÈS hault temps, vient vent de bise;
Après hucques, robbe de frise (1);
Le monde de passé revien;
A son vouloir joue du sien;
Tant entre gens laïs que d'église,
Comme j'oy que chascun devise.

---

(1) *Robe d'été, robe d'hiver.*

COMMENT voy-je les Anglois esbahis ;
Resjoïs-toy, franc royaume de France !
On aperçoit que de Dieu sont haïs ;
Puisqu'ils n'ont plus couraige ne puissance ;
Bien pensoient par leur oultre-cuidance (1),
Toy surmonter et tenir en servaige ;
Et ont tenu à tort ton heritaige :
Mais à present Dieu pour toy se combat ;
Et se monstre du tout de ta partie ;
Leur grant orgueil entierement abat,
Et t'a rendu Guienne et Normandie.

QUANT les Anglois as pieçà envahi,
Rien n'y valoit ton sens ne ta vaillance ;
Lors estoye ainsi que fut trahi,
Pescheresse, qui pour faire penance (2) ;
Enclouse fut par divine ordonnance ;
Ainsi as-tu esté en reclusaige
De Desconfort et Doleur, de Couraige ;
Et les Anglois menent leur sabat
En grant pompe, baubans et tirannie.

---

(1) *Arrogance.*
(2) *Pénitence.*

Or a tourné Dieu, ton deuil en esbat;
Et t'a rendu Guienne et Normandie.

N'ONT pas Anglois souvent leurs rois trahis?
Certes oyl: tous avent congnoissance;
Et encore le Roy de leur pays
Est maintenant en douteuse balance;
D'en parler mal chascun Anglois s'avance:
Assez monstrent par leur mauvais langaige,
Que voulentiers luy feroient oultraige;
Qui sera Roy entr'eulx est grand desbat:
Pour ce, France que veulx-tu que te die,
De sa verge Dieu les punist et bat,
Et t'a rendu Guienne et Normandie.

ROY des François, guagné as l'avantaige;
Parfais ton jeu, comme vaillant et saige:
Maintenant l'as plus belle qu'au rabat;
De ton boneur France Dieu remercie.
Fortune en bien avecques toy s'embat (1),
Et t'a rendu Guienne et Normandie.

---

(1) *S'égaye.*

NOTE.

(A) Par mal Saint-Martin, Charles d'Orléans entend sans doute une maladie honteuse. Ducange l'explique par *angina*, *esquinancie*. M. Carpentier, dans le glossaire qu'il a joint à son édition de Ducange, en 4 vol. in-fol. 1766, explique le mal Saint-Martin par *ivresse* : cette explication parait plus vraisemblable ; elle est la même que celle adoptée par un religieux de l'ordre conventuel de St. François, à qui avait été communiqué le manuscrit d'après lequel est faite cette édition ; et qui avait fait un travail pour le publier en entier. Ce religieux, Michel Morlon, de Grenoble, recommandable autant par sa piété indulgente et douce, que par l'étendue de ses lumieres, excellait sur-tout dans la lecture et l'interprétation des vieilles écritures : ce fut pour faire plaisir à son confrere et son ami le pere Ducros, qu'il s'en occupa. Celui-ci a été détourné de son projet de publier les Poësies d'Antoine Astezan, par quelques circonstances ; et instruit que M. de de Belmont, avec la générosité la plus gracieuse, m'avait secondé dans la publication des Poësies françaises conservées dans le manuscrit, il m'a communiqué et ses recherches, et le travail du pere Morlon. Quoique les Poësies d'Astezan aient été particuliérement l'objet de ses soins, je ne crois pas cependant devoir terminer ce volume, sans lui payer mon tribut de reconnaissance.

FIN.


Digitized by Google

